

O. - L. AUBERT

# LÉGENDES

— TRADITIONNELLES —  
DE LA BRETAGNE

---

---

— Préface —  
de Ch. LE GOFFIC

•  
Illustrations de E. DAUBÉ



Louis AUBERT, Editeur  
— SAINT-BRIEUC —

---

---

— 5<sup>E</sup> ÉDITION —

LÉGENDES TRADITIONNELLES

DE LA BRETAGNE

O. L. AUBERT

---

# Légendes traditionnelles

DE LA BRETAGNE

---

Préface de Ch. LE GOFFIC

Illustrations de E. DAUBÉ

---

5<sup>me</sup> ÉDITION

---

LOUIS AUBERT

*Editeur*

SAINT-BRIEUC

## PRÉFACE

---

*Voici des contes, des légendes, des traditions, les plus beaux contes, les plus pathétiques légendes, les traditions les plus curieuses qu'il y ait sur terre. Vive la Bretagne ! Car, bien entendu, c'est dans ce coin béni du monde qu'ils ont fleuri. L'ami Aubert, qui les a cueillis un peu partout, en a fait un bouquet qu'il veut que je vous présente. Mais ces contes, légendes, traditions, vous les connaissiez déjà pour la plupart : qui n'a entendu l'histoire de la submersion d'Is et de la métamorphose d'Ahès en morgane ? qui ne pourrait redire par cœur l'aventure de Comore le maudit et des sept femmes de ce Barbe-Bleue breton ? qui ne s'est ému à la pensée du pauvre Merlin pris aux rêts de ses propres enchantements et captif éternel de Viviane sous la ramée de Brocéliande ? Seulement tous ces beaux déduits étaient épars dans les livres, dans cent livres ou dans mille. Personne n'avait songé à les rassembler, à en faire un corps compact et bien lié, d'assimilation facile. Toute la « matière » de Bretagne, si riche, si diverse, presque innombrable, ramassée en 250 pages, telle est la gageure que se proposait notre ami et telle est sa réussite. Souffrez que je l'en complimente.*

*J'aurai moins de scrupule ensuite à contester l'originalité de certains de ces contes, des plus anciens surtout, qui, par les infiltrations étran-*

gères qu'on y croit sentir, ne laissent pas de donner quelque tablature aux exégètes. D'où viennent-ils, s'ils ne sont pas nés chez nous ? Quelque brise perdue des paradis de la mer des Sargasses en déposa-t-elle le pollen sur nos rives ? Nous vinrent-ils au contraire, comme c'était l'opinion la plus répandue jusqu'ici, du profond Orient par le chemin des migrations aryennes ou, par rayons divergents, de la région hyperborée, si fort à la mode aujourd'hui et que les érudits situent entre Kœnigsberg et les îles du Jutland ? Et il y a encore l'hypothèse phénicienne. Hyperboréens, Atlantes, Phéniciens ont emporté leur secret. Rien ne reste d'eux, que le souvenir. Mais les Grecs demeurent, dont on peut interroger les traditions. Or que de ressemblances troublantes entre nos mythes et les mythes helléniques ! La Table-Ronde est déjà dans Pausanias ; la voile noire d'Yseult, c'est la voile noire de Thésée ; le roi Marc'h aux oreilles de cheval, c'est Midas aux oreilles d'âne ; nos morganes sont les sœurs des sirènes qui se penchaient aux plats-bords des vaisseaux d'Ulysse, comme notre loup-garou descend en droite ligne d'Alphito, terreur des marmots athéniens ; le bag-noz qui transporte les âmes de l'autre côté du Raz dans l'île des Sept-Sommeils, c'est la barque du vieux Charon, et le Raz lui-même n'est qu'un Styx occidental. Jusqu'à la fontaine de Baranton dont le pendant — ou le prototype — se retrouve au pied du mont Lycée !

Comme dieu du ciel et dieu de la pluie, dit James-George Frazer, Zeus, était tout naturellement associé aux montagnes, dont les sommets semblent toucher le ciel et que voilent souvent des nuées d'orage. Le

dieu avait été élevé sur le mont Lycée, en Arcadie, où jaillit une source qui passe, comme le Danube, pour rouler hiver et été un égal volume d'eau. Survenait-il une sécheresse prolongée ? Les semences de la terre et les feuilles des arbres se flétrissaient-elles ? Le prêtre de Zeus Lycéen se tournait vers la source et priait ; après avoir prié et offert les sacrifices habituels il inclinait la branche d'un chêne vers la surface de l'eau, sans l'y plonger profondément ; de l'eau ainsi remuée s'élevait une vapeur légère ; en peu de temps la vapeur devenait un nuage qui, attirant d'autres nuages, amenait la pluie sur la terre d'Arcadie. Dans ces cérémonies les sacrifices et les prières pour obtenir la pluie étaient doublés du rite magique qui consistait à plonger une branche de chêne dans l'eau. Comme le chêne était consacré à Zeus, il était naturel de supposer qu'en mouillant les feuilles de chêne, on engagerait ou on forcerait la divinité peu empressée ou oublieuse à envoyer les averses souhaitées.

*En vérité, en vérité, sir Frazer nous conte-t-il ici l'histoire de la fontaine de Baranton, ou comme il le croit, celle de la source du mont Lycée ? Tout y est, le bouillonnement, la vapeur et l'orage. Le phénomène s'observait encore au XVI<sup>e</sup> siècle, comme il appert de la relation du clerc Antonio de Beatis dont j'ai donné un résumé dans la 4<sup>e</sup> série de l'Ame bretonne. Cependant tous n'en étaient pas favorisés et Wace notamment, au XII<sup>e</sup> siècle, y perdit son temps et ses peines :*

La ali jo merveille querre.  
Vis la forest et vis la terre,  
Merveille quis, mais nes trovai.  
Fol m'en revins, fol i allai.  
Fol i allai, fol m'en revins.

*Autrement dit, il arriva au bon trouvère ce qui*

à moi-même, deux ans passés, arriva où j'eus beau conjurer le génie de la fontaine, remuer l'eau et en arroser les quelques pierres informes qui subsistent du perron fameux : rien ne se produisit.

Anilis fabulæ, contes de bonne femme, eût dit Apulée. Ce qui n'empêchait le même Apulée de croire dur comme fer qu'il avait été changé en âne par un magicien, tel le vicaire de Saint-Donan. Mais ces fables milésiennes elles-mêmes, dont il est l'auteur ou le compilateur, que de rapports elles présentent avec certains thèmes favoris de nos conteurs. Notre pays est le pays des revenants et l'on croirait volontiers qu'il les a inventés et qu'il en a le monopole. Quelle erreur !

Il y a des spectres dans toute l'antiquité, même des maisons hantées. Ainsi, chez Lucien, cette maison d'Eubatide, à Corinthe, près du Cranion, où menait tous les soirs son sabbat un fantôme que le philosophe pythagoricien Arignotos — Tadic-Coz (1) d'avant la lettre — sua sang et eau à conjurer ; ainsi encore, chez Pline le Jeune, cette maison d'Athènes « vaste et spacieuse, mais décriée et funeste », qu'on ne pouvait ni vendre ni louer parce qu'il y revenait un fantôme non moins insupportable que le précédent et, de plus, chargé de chaînes ; un philosophe encore, Athénodore, de passage à Athènes voulut en avoir le cœur net, loua la maison et s'y installa avec ses gens.

Vers le soir, raconte Pline, il se fait dresser un lit dans la salle d'entrée, demande ses tablettes, son poinçon, de la lumière. Il renvoie ses gens dans l'intérieur de la maison, se met à écrire et applique

(1) Surnom du fameux abbé Denès.

au travail son esprit, ses yeux, sa main, de peur que son imagination oisive ne lui représente le spectre dont on lui a parlé et ne lui crée de vaines terreurs. D'abord, un profond silence, le silence des nuits, bientôt un froissement de fer, un bruit de chaînes. Lui, sans lever les yeux, sans quitter ses tablettes, invoque son courage pour rassurer ses oreilles. Le fracas augmente, s'approche, se fait entendre près de la porte et enfin dans la chambre même. Le philosophe se retourne. Il voit, il reconnaît le fantôme tel qu'on l'a décrit. Le spectre était debout et semblait l'appeler du doigt. Alors, sans tarder davantage, Athénodore se lève, prend la lumière et le suit. Le fantôme marchait d'un pas lent : il semblait accablé sous le poids des chaînes. Arrivé dans la cour de la maison, il s'évanouit tout à coup aux yeux du philosophe. Celui-ci entasse des herbes et des feuilles pour reconnaître le lieu où il a disparu. Le lendemain, il va trouver les magistrats et leur conseille d'ordonner des fouilles à cet endroit. On y trouva des ossements enlacés dans des chaînes. Le corps, consumé par le temps et par la terre, n'avait laissé aux fers que ces restes nus et dépouillés. On les rassembla, on les ensevelit publiquement et, après ces derniers devoirs, le mort ne troubla plus le repos de la maison.

Et je demande, cette fois, est-ce du Pline, est-ce du Le Braz — le Le Braz de la Légende de la Mort chez les Bretons armoricains ? — L'on est d'autant plus en droit de se poser la question que, dans la suite de la lettre, il est traité d'un véritable intersigne qui se renouvelle à plusieurs reprises sur un affranchi nommé Marcus et sur un jeune esclave.

Intersigne?... Ouvrons ici une parenthèse. A quelle époque ce mot, avec son sens d'avertissement de l'au-delà, la prémonition mystérieuse,

est-il entré dans l'usage ? Littré, au mot intersigne, qu'il fait précéder d'une croix pour indiquer qu'on le chercherait en vain dans le dictionnaire de l'Académie, écrit : « Ancien terme de marine. Marque. Ajoutant les dits témoins que, sur l'ancre dont est cas, il avoit bouée et orin pour marque et INTERSIGNE du lieu où elle étoit (Sentence rendue par le baillage de Saint-Malo, 13 septembre 1670, dans Jal). — Etym. lat. inter, entre, et signe ». Cependant, au titre XII, par IV, de la Coutume de Bretagne (1759), Poulain du Parc dit à propos de la clôture des terres vagues : « Cette possession étant réputée précaire et de simple tolérance, tandis qu'il n'y a ni titres ni intersignes capables de caractériser une vraie servitude. » D'où il suit que Littré s'est trompé et que le mot intersigne s'applique aux choses de terre comme de mer. Il est assez curieux que les deux exemples qu'on rapporte du mot aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles soient tirés d'auteurs bretons : mais, dans ces deux exemples, intersigne n'a que le sens de marque qu'il a depuis à peu près perdu pour revêtir une acception assez différente malgré tout, celle d'intervention de l'ordre surnaturel (1).

*Je ferme la parenthèse et reviens à mes moutans, je veux dire aux fantômes, aux maisons hantées, à la barque des morts et autres supers-*

(1) Observez qu'« intersigne », qui n'est pas un mot breton, n'est pas davantage un mot gallot. « Les désignations les plus fréquentes [en celtique armoricain, pour le mot « intersigne »], dit Le Braz, sont seblanchou, semblants, sinaliou, signes avertisseurs, traou spont, chose d'épouvante ». Dans la *Vie de Louis Enuins*, intersigne se dit *avertisamant*, et c'est à peu près le mot du haut pays : *avènement*.

titions que les Grecs partagent avec nos Bretons. La liste pourrait s'en allonger à l'infini. Qu'en conclure, sinon que l'humanité n'a point tant évolué qu'on croit et que, d'un Papou, qui enterre chaque matin ses rognures d'ongle afin de conserver l'élasticité de ses mouvements, à cette diplômée de la Maternité de Paris qui recommandait devant moi d'enfouir le cordon ombilical d'un nouveau-né sous un rosier rouge, recette infail- lible pour lui obtenir une belle voix, la distance n'est point considérable. Il y a sans doute un fond de croyances et de pratiques superstitieuses commun à tous les peuples, puisque les mêmes contes et les mêmes légendes, sous d'autres noms et à quelques détails près, se retrouvent à toutes les époques et sous toutes les latitudes. Faut-il voir dans ces contes et légendes, avec Max Muller et Gubernatis, des mythes astronomiques dégénérés ? Ne vaut-il pas mieux penser, avec Anatole France, que les combinaisons de l'esprit humain à son enfance sont partout les mêmes et que contes et légendes n'étaient pas moins, à l'origine, qu'une représentation de la vie et des choses propres à satisfaire des êtres neufs ? Sont-ce, au contraire, comme tendrait à l'admettre Sainte-Beuve, et pour parler seulement de la tradition populaire française, les résidus combinés des religions, des superstitions diverses, celtiques, païennes, germaniques, qui rejetées et refoulées au sein de nos campagnes, y auraient fermenté et auraient produit, à une certaine heure de printemps sacré, cette flore populaire universelle, « comme au fond des mers, où tout s'accumule et se précipite, fermente déjà peut-être ce qui éclora

un jour ? » La question demeure indécise, et, si l'on avait pu nourrir un moment l'illusion que, grâce à la somme considérable de documents rassemblés, aux recueils remarquables de toute provenance, connus jusqu'à ce jour, enfin aux savantes études et dissertations parues sur la matière, l'accord était sur le point de se faire entre folkloristes, il en a fallu rabattre singulièrement et reconnaître, avec François-Marie Luzel, que « jamais on n'a été plus loin de s'entendre ».

Quelle que soit, au reste, l'origine de ces récits populaires et qu'on les hausse à la dignité de mythes astronomiques ou qu'on les rabaisse à des imaginations de nourrice, l'essentiel pour nous n'est point là ; semblablement, il nous importe assez peu, en ce qui concerne les récits bretons, qu'on y relève de plus en plus l'empreinte étrangère ; nous ne nous émouvrons même pas outre mesure si l'on arrivait un jour à en déposséder complètement la race chez qui ils atteignirent leur point de perfection. Car c'est là notre supériorité et qu'on ne nous ôtera point : par sa position à l'extrémité du monde, aux bords où le soleil meurt, par ce je ne sais quoi de doucement funéraire et de déjà entré dans l'au-delà qu'il y a en elle, il s'est trouvé que la Bretagne était, de toutes les terres, la terre la plus favorable à l'épanouissement d'une certaine forme de songes. Indigènes ou importés, tous les mythes de ce genre fleurissent ici dans des conditions de recueillement, de pénombre, de semi-irréalité, qu'ils ne rencontreraient point ailleurs. C'est comme si, des fonds de l'Occulte, quelque Gulf-Stream spirituel avait détaché vers nous sa

branche la plus enveloppante : la Bretagne, sur son roc de misère, en a été transformée ; nul pays n'a cette expression de grâce mélancolique, cet air à la fois lointain, secret et tendre. L'homme n'y vaut peut-être pas mieux que dans les contrées voisines ; il s'y révèle même pire bien souvent (Comore, le Clerc de Rohan), mais à coup sûr, il s'y révèle autre par le tour de son imagination, sa pensée continuellement et naturellement orientée vers le mystère. Ce que Sainte-Beuve disait de M. Hamon (qui devait être de chez nous, d'ailleurs) qu'il avait « le sens des emblèmes » et qu'il « marchait dans le monde comme dans une forêt enchantée où chaque objet qu'on rencontre cache une merveille », on pourrait le dire de la plupart des Bretons, d'un Merlin, d'un Nicolazic, d'un Salaiün l'Innocent ; l'univers visible n'est pour eux qu'un système de symboles ; autrement dit, il n'y a de réel que ce qu'on ne voit pas.

De tout ceci vous trouverez cent preuves frappantes chez Aubert. Soucieux de conserver à ses récits le tour et l'accent populaire, il ne les a gâtés d'aucune recherche de style ; il n'est pas tombé non plus dans l'excès contraire et ses récits, pour simples et dépouillés soient-ils, gardent tout l'élégance requise en pareille matière. On les aimera pour leur sobriété autant que pour leur fidélité.

Charles LE GOFFIC.

---

## Fracan, Righall et Brioc

---

La légende dorée de la Bretagne, autrement dit l'Histoire des saints qui, du v<sup>e</sup> au vii<sup>e</sup> siècle, l'ont évangélisée, a pris naissance au cœur de l'immense baie de Saint-Brieuc, au point même où les eaux de la Manche s'enfoncent le plus profondément dans la presqu'île armoricaine. C'est là, en effet, entre Languieux et Yffiniac, à l'embouchure d'un petit ruisseau, le Russé de Bréha, qu'aborda, vers l'an 460, Fracan, cousin d'un roi de Grande-Bretagne. Il était accompagné de sa femme Alba, ou Gwen (Blanche), de ses deux fils, Weithnoc et Jacut et d'une suite peu nombreuse. Il s'avança dans les terres, à une lieue et demie environ du point où il était débarqué et dressa ses tentes pour fonder le premier plou breton, le plou de Fracan, qui porte encore ce nom (Ploufragan).

Le « Plou » indique la colonie civile, tandis que le « Lann » signifie la colonie religieuse, ecclésiastique.

Fracan, avec l'aide des siens, défricha la partie du territoire où il s'était fixé et obtint bientôt de belles récoltes.

Il ne resta pas longtemps seul dans ces parages. Une autre bande, plus nombreuse, conduite par Righall (Chef Puissant, en breton), ne tarda pas à atterrir, tout auprès de Fracan, à l'embouchure même du Gouët dont la belle

vallée se déroule alentour du plateau sur les pentes duquel s'étage la ville actuelle de Saint-Brieuc. Righall s'établit au pied d'un énorme chêne, de l'espèce appelée chêne-rouvre, qui ombrageait de ses rameaux épais tout l'emplacement occupé maintenant par la Cathédrale de Saint-Brieuc. Sous ce même chêne il édifia son manoir, qu'il nomma Cour du Champ du Rouvre. Les compagnons de Righall se répandirent sur tout le littoral de la côte, à l'est de l'embouchure du Gouët.

Ploufragan et le Champ du Rouvre sont à une lieue l'un de l'autre. Des relations amicales s'établissent entre les deux chefs de plous. Tous deux font l'élevage du cheval et chacun vante les produits de son haras... Et, en l'an 480, pour juger de la supériorité de leurs étalons, ils organisent une épreuve qu'Arthur de la Borderie n'hésite pas à considérer comme « le premier concours hippique » qui se soit tenu en Bretagne.

La piste choisie est l'immense grève qui forme le fond de la baie de Saint-Brieuc, entre le promontoire de Cesson et la presqu'île d'Hillion qui lui fait face et où se tiennent, d'ailleurs, les courses de Saint-Brieuc. Les chevaux sont montés par les jeunes gens des deux plous. Mal tenus, ils partent un peu dans toutes les directions, sauf un qui va droit au but et qui est conduit par le jeune Faglus, fils d'un gouverneur de Fracan. Mais, en approchant du « poteau », le cheval s'emballe et précipite son cavalier la tête contre un rocher. On le croit mort. Heureusement le dernier fils de Fracan, né depuis son arrivée sur la terre armoricaine, Gwennolé, qui

a déjà un grand renom de vertu, de science et de charité, secourt le blessé et, par ses soins et ses prières, lui rend la vie...

Quelques années plus tard, vers l'an 485, une grande barque contenant 168 moines originaires du Northumberland aborda encore à l'embouchure du Gouët. Elle était conduite par un vénérable abbé, nommé Brioc (ou Brieuc). Les émigrants suivirent la rive droite du Gouët dans la direction du sud et prirent la petite vallée du second ruisseau qu'ils rencontrèrent, que Righall avait déjà remontée et qu'il avait nommée la Vallée Double.

Ils arrivèrent auprès d'une humble fontaine dont l'eau claire s'épandait parmi les herbes et les cressons. Comme ils se reposaient, un chasseur survint qui, devant ces inconnus, se fit menaçant.

— D'où venez-vous ? que voulez-vous ? demanda-t-il impérieusement.

— Nous venons d'outre-mer, répondit Brioc, nous voulons servir et honorer le vrai Dieu.

Le chasseur n'en demande pas davantage. Il va trouver Righall, son maître, et lui rend compte de sa rencontre. Righall est souffrant et de mauvaise humeur. Il donne l'ordre à quelques-uns de ses hommes d'expulser de la Vallée Double ces étrangers qui se sont établis chez lui sans autorisation. Les hommes partent et voilà que Righall sent augmenter ses douleurs, qui deviennent atroces. Il regrette son mouvement de colère. Il expédie un messenger avec l'ordre, non pas d'expulser, mais de traiter avec prévenance les émigrants et de les amener à la Cour du Champ du Rouvre.

A l'arrivée du messenger, Brioc choisit douze de ses moines et se rend avec eux chez le chef du plou. Dès que celui-ci l'aperçoit :

— Mais c'est mon cousin Brioc, s'écrie-t-il, le grand docteur chrétien et renommé chez les Bretons d'outre-mer ! Dieu l'envoie sans doute pour me guérir.

Les deux cousins s'embrassent. Brioc fait boire à Righall de l'eau fraîche et bénite à son intention. Les douleurs cessent aussitôt et Righall, en reconnaissance, décide d'abandonner son domaine du Rouvre à Brioc et à ses moines. Pour lui, il ira vivre désormais dans la partie de ses terres comprise entre l'Urne et le Gouessant et qui deviendra le plou d'Héliion (aujourd'hui Hillion).

En possession du beau domaine qu'il doit à la générosité de Righall, Brioc se met au travail avec ses moines. Il défriche la Vallée Double et près d'une autre source encore plus abondante que la première, il construit, de ses mains, un petit oratoire, qui occupait la place où s'élève aujourd'hui la chapelle de Saint-Brieuc au chevet de laquelle est la fontaine Notre-Dame, bijou architectural, que fit édifier, aux débuts du xv<sup>e</sup> siècle, Marguerite de Clisson. Brioc avait alors bien près de 70 ans. Mais il était ardent et travailleur. Ses moines, sous sa conduite, créèrent sur l'emplacement du Champ du Rouvre un village monastique, dont l'église est devenue par la suite la Cathédrale de Saint-Brieuc.

Mais, en même temps qu'ils défrichaient le pays, les moines de Brioc l'évangélisèrent. Et Brioc, âgé de 90 ans, non seulement les encourageait, mais leur donnait l'exemple.

Cependant les environs du Champ du Rouvre étaient encore couverts de forêts dont une « infinité de bestes sauvages étaient les hostes ». Un soir, Brioc revenait de chez Righall. Il était accompagné de quelques-uns de ses religieux qui entouraient son chariot traîné par des bœufs. Tout à coup, au plein cœur des bois, une bande de loups se jeta sur le cortège et le dispersa. Brioc, n'entendant plus les répons des moines aux psaumes qu'il chantait, leva les yeux et aperçut à son tour les fauves aux prunelles brillantes, à la gueule menaçante, prêts à se ruer sur les bœufs de l'attelage et sur leurs conducteurs. L'abbé leva les mains. Les loups s'arrêtèrent et formèrent un cercle en dehors duquel se tenaient les moines. Ils restèrent ainsi jusqu'au matin. A ce moment, parut un Breton insulaire, nommé Connan, qui venait, lui aussi, de prendre pied sur le sol armoricain avec les débris d'une armée qu'avaient vaincue les Saxons. Ce Connan et les siens étaient païens. Il s'arrêta tout surpris devant le spectacle étrange qui s'offrait à sa vue : « le vieillard à longue barbe blanche siégeant sur son chariot comme sur un trône, le cercle des fauves prosternés devant lui, mais repoussant les moines qui les entourent. » Comprenant soudain qu'il avait affaire à un prêtre chrétien, il lui dit :

— Nous ne voulons désormais d'autre Dieu que le tien, baptise nous...

Brioc alors adressa aux loups des paroles sévères, leur enjoignant de rentrer dans la forêt et de n'en plus sortir. Ils obéirent, après avoir fait à l'abbé une profonde révérence...

Certain jour de l'an 510, un messenger venu de

Lis Héliou se présenta devant Brioc pour lui annoncer que Righall était à point de mort et voulait revoir son cousin avant de fermer les yeux.

Brioc, malgré son âge et sa faiblesse, monte sur son chariot et accompagné de ses moines quitte le Champ du Rouvre. Comme de coutume, du haut de son char, tout en admirant le magnifique paysage de la grande baie, il chante des psaumes auxquels les moines répondent. Tout à coup, voici que des voix merveilleuses se mêlent à celles des moines. La réplique vient du ciel et ce sont les anges qui la donnent.

Enfin, Brioc arrive chez Righall. Les deux cousins s'embrassent une dernière fois. Righall communique de la main de Brioc et après lui avoir dit, non pas adieu, mais au revoir, s'endort dans le Seigneur.

Quelques mois plus tard, Brioc rejoignit Righall dans la mort. Dom Lobineau rapporte que la chambre où il expira s'emplit d'une odeur délicieuse et qu'au moment de son trépas l'un de ses disciples le vit en songe, tout rayonnant de lumière, gravir une échelle qui atteignait les portes du ciel (1).

---

(1) Voir les larmes de saint Sieu, page 32.

## La Ville d'Is

---

L'Histoire, notamment l'Anonyme de Ravenne, assure que sur la côte sud de la Bretagne existait une cité importante qui s'appelait Is ou Ker Is. Qu'on la situe à la pointe du Raz, dans la baie de Douarnenez, dans la baie d'Audierne ou à l'extrémité de la chaussée de Penmarc'h, peu importe. On sait seulement que cette ville disparut sous les flots à une époque indéterminée, peut-être aux débuts du VI<sup>e</sup> siècle, peut-être antérieurement à la venue de César. Il semble certain également que la légende, l'une des plus curieuses du folklore armoricain, n'a pris naissance que très longtemps après que se déroulèrent les événements en partie réels qui lui ont servi de base.

Voici, d'après diverses données historiques et traditions populaires, les grandes lignes de cette légende :

Is était la capitale de la Cornouaille armoricaine qui, vers l'an 475, avait pour roi Gradlon, dit Gradlon-Meur, Grad'lon le Grand. D'après Marie de France, sa beauté et sa bravoure valurent au jeune roi d'être aimé d'une femme idéalement belle et qui était fée. Mais, un jour, par vanité, il mécontenta gravement celle qui l'aimait. Elle prit la fuite. Gradlon s'élança à sa poursuite. Comme il allait la rejoindre au bord d'un fleuve, elle lui dit : qu'il se noierait s'il tentait de traverser le fleuve pour la reprendre.

Sur ces paroles, elle plonge dans l'eau et, rapide comme une flèche, gagne l'autre rive. Gradlon, sans tenir compte du danger, se jette lui-même à la nage. Les flots irrités deviennent menaçants. Les efforts du roi pour lutter contre eux sont vains. Il va périr, quand la fée, touchée par la bravoure de celui qu'elle aimait malgré son abandon, revient vers lui et le sauve.

Hélas, le roi est inconstant et, quelques années plus tard, il oublie la fée qui l'a sauvé.

C'est alors que, par une de ces substitutions qui sont fréquentes dans les traditions populaires, la fée bienfaisante devient une sorte de démon et apparaît sous les traits de Dahut. Elle n'est plus l'épouse ou l'amie du roi, mais sa fille.

Aux débuts de son règne, Gradlon était plutôt païen. Il le prouva en prenant fait et cause contre saint Ronan (1). Mais vers l'an 486, quand Gwenolé, fils de Fracan (l'un des premiers émigrants bretons qui s'établit au fond de la baie de Saint-Brieuc) eut fondé l'abbaye de Landévennec, la seconde plus ancienne abbaye de Bretagne qui dura jusqu'à la Révolution et dont les ruines imposantes se dressent au fond de la rade de Brest, désireux de connaître le moine dont la renommée vertueuse et capitale était venue jusqu'à lui, Gradlon alla lui rendre visite. Il lui fit des offres magnifiques auxquelles Gwenolé opposa un refus formel. Le désintéressement du moine frappa le roi qui, tombant à genoux, s'écria :

---

((1 Voir Saint-Ronan, page 23.



— Ordonne tout ce qu'il te plaira pour le service du Très-Haut, je suis prêt à l'exécuter.

Et le cartulaire de Landévennec ajoute :

« Depuis lors, devenu très doux, grâce aux bons conseils de Gwenolé, Gradlon exerça sa puissance avec la plus exacte justice et s'efforça de gouverner pieusement son royaume terrestre. »

Tout d'abord, il donna un premier évêque à la Cornouaille et ce fut saint Corentin. Celui-ci habitait dans la forêt, au Ménez-Hom, à l'endroit où se trouve maintenant Ploumodiern. Près de son ermitage se creusait une claire fontaine où vivait un poisson merveilleux, duquel, pour se nourrir, Corentin coupait chaque jour une tranche qui repoussait aussitôt. Gradlon, s'étant égaré au cours d'une partie de chasse, arriva littéralement exténué de faim et de fatigue devant la demeure de Corentin, qui le réconforta et le nourrit, assure la légende, avec son poisson. Et c'est sans aucun doute en reconnaissance de cette hospitalité que Gradlon nomma Corentin évêque de Cornouaille.

A partir de ce moment, il semble que Gradlon dut partager ses séjours entre Ker Is et Corisopitum (Quimper).

De nouveau l'histoire et la légende se confondent :

Is ne tarde pas à devenir une ville de plaisir et de débauche. Dahut, la fille du roi, donne le ton et l'exemple de toutes les folies. Elle a un autre château, qui domine de sa masse la butte surplombant le gouffre dans lequel, près du Huelgoat, se précipitent les eaux torrentueuses de la rivière d'Argent. La Haute Tour de cette

véritable forteresse devient l'*In pace* de ses nombreux amants. Chaque soir, en effet, Dahut se fait amener dans son palais les jeunes gens qu'elle a choisis pour victimes. Ses serviteurs leur couvrent la figure d'un masque. Ils demeurent auprès de la fille du roi jusqu'à la naissance du jour. Quand celui-ci paraît et que l'alouette des champs se fait entendre, les ressorts dissimulés à l'intérieur du masque se détendent et étranglent l'amant d'une nuit. Des hommes noirs surgissent à l'appel de leur maîtresse, emportent le cadavre, le balancent dans le gouffre... et ce sont les cris des malheureux qui montent encore, dit-on, dans le grondement assourdissant des eaux.

Le ciel, un jour, décida de mettre fin aux scandales de la nouvelle Gomorrhe.

La ville, située au bord de la mer, est défendue contre l'invasion des flots par une immense digue qui, à marée basse, communique avec le large par une écluse. Le roi porte toujours suspendue à son cou la clef d'or de cette écluse. Lui seul peut en ouvrir et fermer la porte secrète.

Une nuit, pour couronner dignement l'une de ses plus folles orgies, Dahut s'introduit dans la chambre de son père, s'empare de la clef et court ouvrir les vannes protectrices. La ville est aussitôt submergée.

Le roi, réveillé en sursaut, n'a que le temps de monter à cheval. Ignorant du crime commis par sa fille, il prend celle-ci en croupe. Mais les flots avancent plus rapidement que le coursier dont ils mouillent les sabots.

A cet instant, Gwenolé apparaît et dit au roi par trois fois : « Repousse le démon assis der-

rière toi ! » Gradlon, père trop faible, n'obéissait pas, Gwenolé lève sa crosse, précipite la fille dans la mer et les flots s'arrêtent au même instant.

Depuis, Dahut est devenue Ahès, la sirène bretonne, la Mary-Morgan, la fille de la mer qui « peigne ses cheveux blonds comme l'or, au soleil de midi, et dont les chants sont plaintifs comme les flots ».

Après la mort de sa fille, Gradlon continua de séjourner à Corisopitum. Il y vécut entouré d'une grande vénération. Corentin et Gwenolé furent ses deux conseillers intimes. Avec eux, il légiféra pour le bien du pays. Il développa d'une part la culture de la vigne et s'intéressa aux arts, notamment à la musique.

En reconnaissance, plus tard, le pays lui éleva une statue équestre entre les flèches de la cathédrale de Quimper. En 1793, son titre de roi lui porta malheur. La statue fut abattue. Elle a été rétablie depuis.

M. de la Villemarqué, dans ses notes du Barzaz-Breiz, rapporte qu'avant la Révolution « le jour de la sainte Cécile, un ménétrier, muni d'une serviette blanche, d'un broc de vin et d'un hanap d'or, offert par le chapitre de la cathédrale, montait en croupe derrière le roi. Il lui passait la serviette autour du cou, versait du vin dans la coupe, la présentait au prince, comme l'eut fait l'échanson royal, et, l'ayant vidé lui-même, il jetait le hanap à la foule, qui s'élançait pour le saisir. Mais quand l'usage cessa, la coupe d'or n'était qu'un verre ».

La légende de la ville d'Is est l'une des plus répandues en Bretagne. « Les jours de tempête,

note Ernest Renan dans les « Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse », on voit dans le creux des vagues le sommet des flèches et des églises ; les jours de calme, on entend monter de l'abîme le son de ses cloches, modulant l'hymne du jour... »

Is est devenue le plus significatif des symboles de l'attachement nostalgique des Bretons aux choses du passé :

Occismor ou Ker-Is, Lexobie ou Tolente,  
Les Bretons ont dans l'âme une cité dolente,  
Un cadavre de ville, où, vivantes encor,  
A des clochers détruits tintent des cloches d'or (1).

---

(1) Anatole Le Braz : « La Chanson de la Bretagne ».

## Pied d'Airain et Main d'Argent

---

Les barbares : Huns, Alains, Saxons, au cours des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, ravagèrent la péninsule armoricaine. Les habitants, pour échapper aux massacres, se retirèrent à l'intérieur du pays, laissant les côtes à peu près désertes sur une profondeur qui atteignait parfois vingt et trente lieues. Partout, dans la partie abandonnée du territoire, la nature reprit le dessus et le sol se couvrit de végétations.

Tout au début du VI<sup>e</sup> siècle existait chez les Bretons insulaires un personnage issu de race royale, qui était très riche et possédait de nombreux serviteurs. Il s'appelait Iaun (Jean). En raison de la droiture de son caractère, on l'avait surnommé Reith, nom qui peut se traduire par la Loi ou par la Règle.

Ayant appris que la plus grande partie de la Cornouaille armoricaine était redevenue, à la suite des invasions, une terre délaissée et sauvage, que les chevaux, le bétail, le gibier y vivaient en liberté, Iaun Reith fréta une grande flotte, traversa la mer et vint s'installer dans ce pays nouveau pour les siens et pour lui, qu'il mit en culture.

La principauté, créée par Iaun Reith, passa successivement à son fils Daniel, puis aux deux fils de ce dernier Méliau et Rivod. Autant Méliau était bon et aimé de son peuple, autant Rivod était ambitieux, cruel et redouté. Un

jour, les deux frères eurent une discussion. Méliau soutenait l'équité, Rivod ne reculait pas devant l'injustice pour obtenir ce qu'il désirait. Comme Méliau lui présentait de justes remontrances, son frère s'emporta et, renouvelant l'acte de Caïn, le frappa brutalement jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

Méliau laissait un héritier légitime, son fils, Mélar ou Méloir, âgé de sept ans.

Rivod, en raison de l'extrême jeunesse de Mélar, obtint de gérer ses biens. Mais ce pouvoir temporaire ne suffisait pas à son ambition. Il voulait le pouvoir définitif. Il projeta d'abord pour l'obtenir d'assassiner son neveu ; puis une idée peut-être plus atroce encore lui vint à l'esprit. Il fit couper la main droite et le pied gauche de l'enfant. Celui-ci, du fait de cette mutilation, ne pourrait tenir un glaive, ni monter à cheval et deviendrait incapable de régner.

L'assemblée nationale des barons de Cornouaille protesta contre cet acte abominable. Elle décida même de soustraire Mélar à Rivod et de le confier à l'abbé qui avait remplacé saint Corentin à la tête de son monastère. Elle n'osa cependant pas retirer le pouvoir au frère de Méliau.

Mélar, dès qu'il fut instruit, alla demeurer chez l'un des barons, nommé Kérialtan, que l'assemblée chargea de son éducation militaire et mondaine. Un événement absolument merveilleux s'était produit. Les barons, après sa cruelle mutilation, avaient fait adapter à Mélar un pied d'airain et une main d'argent. Or, peu à peu, ces membres artificiels s'étaient assouplis,

avaient crû, si bien que le jeune prince s'en servait comme s'ils eussent été naturels.

L'incapacité physique n'existait donc plus et, Mélar, contrairement à ce qu'avait voulu son oncle, se trouvait en mesure de régner et de gouverner. Son amabilité et sa bonté, qui rappelaient celles de son père, lui valurent des partisans nombreux.

Rivod sentit tout le danger de cette nouvelle situation. Il regretta de n'avoir pas suivi sa première inspiration et fait assassiner Mélar. Convaincu qu'il n'était pas trop tard cependant, il appela Kérialtan. Après lui avoir servi un repas fastueux, arrosé des meilleurs vins, il lui proposa de tuer son pupille, moyennant quoi il le comblerait de tous les biens.

Kérialtan, honnête jusqu'alors, et qui même semblait aimer Mélar d'une affection vraiment paternelle, se laissa griser tout à la fois par les vins généreux et par les promesses de Rivod. Il accepta l'odieux marché, en posant cette condition :

— Quand j'aurai apporté la tête de Mélar, je monterai sur la plus haute montagne de Cornouaille et tout le pays que verront mes yeux sera mien.

— Il en sera selon ton désir, acquiesça Rivod.

En retournant chez lui, Kérialtan se rendit compte de l'abomination de sa conduite. Il confia à sa femme ce que lui avait proposé Rivod et laissa entendre qu'un tel crime rejallirait certainement sur lui et sur les siens. Mais, au lieu d'être encouragé dans l'idée d'un refus, Kérialtan trouva au contraire, auprès de sa compagne, l'excitation au crime.

— Il faut, lui dit-elle, songer à l'avenir de nos enfants. Il n'est pas bon de désobéir aux princes. Va trouver Rivod. Dis-lui que tu acceptes définitivement ses propositions.

Kérialtan, accompagné de son fils Justan, qu'il emmenait comme témoin, se rendit à nouveau chez Rivod. Il y demeura pendant une semaine à discuter, point par point, les conditions de l'odieux contrat.

Pendant ce temps, la femme de Kérialtan était revenue à de meilleurs sentiments. A son tour, elle comprenait l'horreur du pacte sanginaire que son mari et son fils allaient conclure. Prise d'un remords sincère et de pitié pour Mélar, qui était jeune, beau, affectueux, elle lui dit, sans spécifier lequel, qu'un danger le menaçait et elle l'emmena de l'autre côté des montagnes d'Arrhée, pour le mettre en sûreté chez l'un des plus puissants seigneurs du pays, le Comte de Beuzit, dont le château s'élevait à quelque distance des lieux où se trouve la ville actuelle de Lanmeur.

Quand Rivod apprit la fuite de Mélar et de la femme de Kérialtan, il montra une profonde colère et tomba dans une languissante tristesse. Il rappela son complice et lui dit qu'il se devait de remplir ses engagements. Kérialtan, qui avait entrevu une grosse fortune, ne voulait pas qu'elle lui échappât. Il se mit en quête de découvrir la retraite de Mélar. Ce ne fut pas chose très difficile, car sa femme désirait, malgré tout, revoir les siens. Elle mit cependant comme condition que les projets criminels de Rivod seraient abandonnés. Kérialtan en fit le serment et, le jour de son arrivée, il se montra plein

d'attentions pour Mélar. Celui-ci, ignorant que ceux qu'il regardait et aimait à l'égal d'un père et d'un frère avaient l'âme perverse, manifesta une joie profonde de les revoir. Pour leur prouver son affection, il demanda, selon la coutume de l'époque, à passer sa nuit avec eux.

Mais la femme de Kérialtan doutait encore de la sincérité de son mari. De vagues craintes la hantaient. Elle s'opposa, pendant deux jours, à ce que Mélar partageât sa couche. Le troisième jour, Mélar montra tant d'insistance, Kérialtan protesta de sa droiture avec tant d'apparente sincérité, que la pauvre femme, non sans trembler, finit par céder.

Mélar s'allongea donc entre le père et le fils, et, plein de confiance en leur amour, il s'endormit tout heureux. La maison entière se trouva bientôt plongée dans le sommeil. Seuls Kérialtan et Justan restaient éveillés. Quand ils furent bien certains que personne ne les entendrait, ils quittèrent leur lit. Le père saisit une hache, le fils prit entre ses mains les bras de Mélar. La hache s'éleva et retomba. Le sang jaillit et la tête roula sur le sol « comme celle d'un agneau ».

Le crime accompli, Justan ramassa la tête ensanglantée et la plaça dans un sac, pour la porter à Rivod. Mais il n'était pas facile de quitter le château de Beuzit sans attirer l'attention de ses habitants. Justan, au lieu de sortir par la porte qui était gardée, essaya, en s'aidant des aspérités, de descendre le long de la muraille. La nuit était profonde. Il ne put trouver les repères sur lesquels il comptait. Dès qu'il eut commencé sa descente, il se sentit perdu. Il voulut remonter au faite des remparts. Ses forces

l'abandonnèrent et, d'une hauteur de plus de trente pieds, il roula au fond des douves, le corps broyé.

Kérialtan trouva, le lendemain matin, le cadavre de son fils. A côté, dans le sac, gisait la tête de Mélar. Maîtrisant la douleur qu'il éprouvait de la perte de Justan, Kérialtan prit le sac et se rendit en courant chez Rivod, aux pieds duquel il jeta l'affreux trophée.

— C'est bien, déclara le tyran. Tu vas recevoir le prix de notre marché. Rends-toi sur le mont Frugy (1), et, comme convenu, tout ce que tes yeux verront sera tien.

Kérialtan escalade la montagne. Il arrive bientôt au sommet. Il regarde autour de lui, mais il a l'impression, bien qu'il n'aperçoive aucune étoile, d'être en pleine nuit. Le soleil brillait cependant quand il partit de chez Rivod. Alors, il comprend ce qui lui arrive. Il ne connaîtra plus désormais la douce lumière du jour. Ses yeux sont éteints. Il est aveugle. Sa rage du crime commis et qui ne sera pas payé devient telle que le sang lui monte à la tête et que son cœur s'arrête de battre. Il tombe foudroyé.

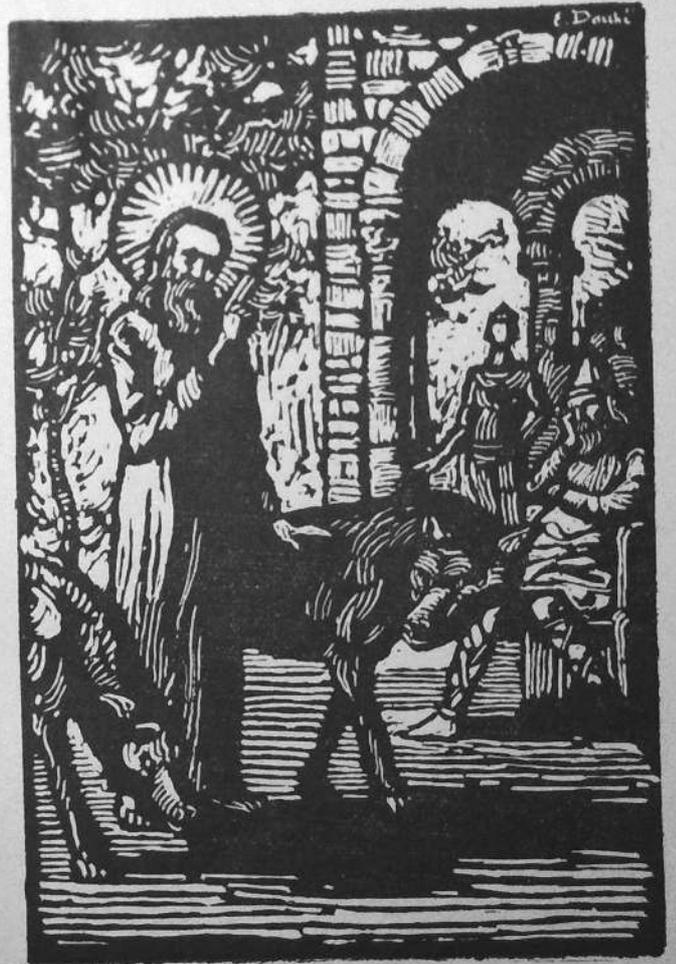
A quelques jours de là, Rivod expirait à son tour, au milieu des plus cruelles souffrances.

Le cadavre de Mélar fut transporté dans l'église de Lanmeur où, pour recevoir son tombeau, on édifia la très belle crypte à trois nefs qui s'y voit encore.

---

(1) Le Mont Frugy est une haute colline qui domine Quimper.

---



## Saint Ronan

---

Dans le « *Barzaz-Breiz* » Hersart de la Villemarqué traduit ainsi le début du sône intitulé Buhez Sant Ronan (légende de saint Ronan) :

« Le bienheureux seigneur Ronan reçut le jour dans l'île Hibernie, au pays des Saxons, au delà de la mer bleue, de chefs illustres. — Un jour qu'il était en prières, il vit une clarté et un bel ange vêtu de blanc, qui lui parla ainsi : — Ronan, Ronan, quitte ce lieu : Dieu t'ordonne, pour sauver ton âme, d'aller habiter dans la terre de Cornouaille. »

A peu de temps de là, des pêcheurs qui jetaient leurs filets à quelque distance de nos côtes aperçurent, venant droit vers eux, un rocher que les flots ballotaient comme une épave. Intrigués tout d'abord, ils laissèrent ensuite percer la crainte que leur barque ne fût brisée. Comme ils se demandaient quelle manœuvre entreprendre, pour éviter la catastrophe qui leur paraissait imminente, ils remarquèrent tout à coup sur ce singulier radeau un homme agenouillé et qui semblait plongé dans une fervente oraison. Ils le hélèrent, mais le rocher navigua de telle sorte qu'il passa au milieu des barques sans en toucher aucune. Les pêcheurs le virent alors se diriger vers l'un des hâvres de la côte. Il y aborda peu après. Puis, laissant son rocher sur la plage, l'extraordinaire nautonnier, qui n'était autre que saint Ronan en personne, mit pied à terre.

Les rives léonardes, où les vents, soufflant sur l'ordre de Dieu, avaient poussé Ronan, n'étaient rien moins qu'hospitalières. Leurs habitants formaient l'une des plus farouches tribus de pilleurs d'épaves. Quand le saint se présenta, les hommes étaient encore à la pêche. Ce furent les femmes qui le reçurent. Elles décidèrent aussitôt de le dévaliser. Mais il avait une mine si pitoyable dans sa robe de bure à demi-déchirée qu'elles s'arrêtèrent de réaliser leur projet.

Dès son débarquement, Ronan s'empressa d'enseigner à ceux qui l'entouraient la parole du Christ. Il s'efforça de leur faire comprendre qu'ils devaient mettre fin à leurs pratiques de piraterie. Non seulement on ne l'écouta pas, mais on menaça de le faire taire par la force, s'il ne voulait pas se taire de bon gré. On lui demanda s'il venait pour ruiner le pays, réduire les femmes et les enfants au plus effroyable dénûment. On lui dit que si c'était là tout ce qu'enseignait sa religion, mieux valait pour lui aller prêcher ailleurs.

Voyant qu'il n'obtiendrait rien par la persuasion, Ronan sollicita Dieu de donner à une clochette qu'il avait apportée avec lui une puissance de son telle qu'on l'entendit sur toute l'immensité des océans. Sa demande fut exaucée. Ronan se servit alors de cette clochette pour prévenir les navires en mer du danger qu'ils couraient à s'approcher trop près de la côte armoricaine. Comme il n'y avait plus de naufrages, les habitants, les femmes surtout, s'en prirent à Ronan. Le saint, pour fuir ces méchantes gens, décida de s'enfoncer au cœur des

forêts qui couvraient à cette époque la majeure partie de la presqu'île. Le rocher qui lui avait servi de barque était toujours sur la grève. Il y reprit la place où il se tenait en venant d'Irlande. Le rocher devint soudain une jument de pierre qui, passant parmi la population stupéfiée, partit à fond de train vers l'intérieur des terres. La jument galopa ainsi plusieurs jours et ne s'arrêta qu'au pied de la montagne du « Menez-Hom ». Ronan comprit que c'était là le nouvel endroit que Dieu lui désignait pour établir son penity. Il y construisit aussitôt une hutte de branchages et de terre et recommença à mener la vie cénobitique qu'il aimait. Le lieu était bien choisi : au flanc de la montagne, à l'orée des bois et face à la mer. Mais Ronan n'y venait pas pour se reposer. Tout le jour, il marchait : le matin dans la direction du soleil levant, le soir dans le sens du soleil couchant, il parcourait les terres qui dépendaient directement de son penity. Chaque semaine, avant de rompre son jeûne, il accomplissait une plus grande tournée, longue de plusieurs lieues et qui faisait tout le tour de son asile, c'est-à-dire à peu près celui de la montagne.

C'est pour perpétuer le souvenir de ces deux troménies (Tro Menéhi, tour de l'asile, et non Tromenez, tour de la montagne, comme on l'a écrit quelquefois) la petite et la grande, que, tous les ans, le pardon de saint Ronan dure un jour et, tous les six ans, une semaine.

Dans les saints plus ou moins orthodoxes de la Bretagne, il y a deux catégories bien distinctes : les évêques, les prêtres ou les moines qui furent de véritables évangélisateurs, et les

anachorètes, qui menèrent plutôt une vie cachée en Dieu. C'est à la catégorie de ces derniers qu'appartient Ronan. Il ne prêche pas, ne parle pas à la foule. Il n'aime pas la société des hommes. Il lui préfère celle des arbres, des plantes, des animaux et même des pierres. C'est ainsi que les loups lui obéissent et deviennent, semblables à celui de saint Hervé, doux comme des moutons. Les habitants, en revanche, redoutent cet étranger arrivé ils ne savent de quelle région. Ils voient en lui un sorcier, un être malfaisant, qui sait ? un loup garou. Ils le chargent de tous les méfaits, de tous les crimes. Un chêne s'abat sur le bûcheron qui sape son tronc. Immédiatement on affirme que c'est Ronan qui l'a poussé et l'on décide de se débarrasser de lui. Une bande se forme. La nuit suivante, quelques-uns de ceux qui la composent iront lâchement frapper l'ermite pendant son sommeil. Au moment où ils s'apprêtent à partir, le penn-tiern de Kernévé, chef du pays, les arrête :

— Si Ronan, dit-il, est vraiment un enchanteur, un mauvais génie, il saura se préserver de vos coups. S'il n'a rien à se reprocher, vous risquez de commettre un acte blâmable.

Le penn-tiern jouit d'une grosse autorité. On écoute ses conseils et on décide de l'envoyer lui-même, en parlementaire, auprès de l'anachorète. Ronan le reçoit avec affabilité. Il lui parle de sa religion et le visiteur, touché par la grâce, déclare qu'il veut désormais demeurer aux côtés d'un aussi saint homme.

Mais Ronan l'engage à retourner près des siens pour rendre compte de sa mission. Le

penn-tiern obéit. Pourtant, dès qu'il le peut, il reprend le chemin du penity pour devenir le disciple fidèle de celui qui l'a converti. Il ne parvient cependant pas, bien contre son gré, à embrasser la vie cénobique que mène son hôte.

Sa femme Kébén, dont le nom est considéré maintenant comme une insulte, puisqu'il est synonyme de méchante femme, s'y oppose. Elle voit, en effet, d'un très mauvais regard, les relations de son mari avec Ronan. Celui-ci n'est-il pas cause que son époux la néglige ? Pour se défaire de lui, elle s'abouche avec les ennemis du saint et les décide à venir, avec elle, mettre le feu à sa cellule. Ils approchent dans la nuit et se croient bien près de perpétrer leur forfait.

Soudain, la jument de pierre, qui sommeille depuis plusieurs années, s'éveille, se dresse, hennit.

Tous les incendiaires prennent la fuite. Kébén les injurie et blâme leur manque de courage. Elle ira seule chez Ronan. Celui-ci est apparu sur son seuil. Il ordonne à Kébén de se retirer. La mégère veut se jeter sur lui, lui griffer le visage. Elle s'élançait déjà. Mais ses jambes se paralysent et elle n'en retrouve l'usage pour se retirer, que lorsque le saint décide de le lui rendre.

Kébén ne se tient pas pour battue. Pendant de nombreux jours, elle rumine en sa tête le plus infernal des projets. Une nuit, elle se lève, va prendre dans son lit sa petite fille, celle que le penn-tiern aime le mieux, et elle l'enferme dans un coffre étroit caché derrière des tas de fagots. Puis, jouant une odieuse comédie, elle pleure à tous les échos la disparition de son enfant, assu-

rant qu'elle n'a pu être enlevée que par le loup garou de la montagne, c'est-à-dire Ronan. Tout le pays est ameuté par elle et réclame justice. Kébén se rend à Quimper et, devant le roi Gradlon, accuse formellement Ronan de sorcellerie et d'assassinat.

— Ton accusation, lui répond le roi, me surprend fort. Cependant tes dires vont être examinés.

Gradlon, à cette époque, est plutôt encore favorable aux païens. Son entourage est très divisé en ce qui concerne les faits reprochés à Ronan. Pour les uns, Kébén n'apporte que des mensonges ; pour les autres, elle dit la vérité, et justice doit être faite.

À la demande de Gradlon, Ronan se présente librement. Il affirme son innocence. Kébén maintient ses accusations. Gradlon ne sait à qui entendre. Tout à coup, une idée lui vient à l'esprit.

— Je possède, dit-il, deux dogues terribles dans mes chenils. Ils ont la force des lions et sont à même de déchirer de leurs dents acérées tout homme ou toute bête contre qui on les excite. Nous allons les lancer sur Ronan. S'il est innocent, son innocence le sauvera.

Ces sortes d'épreuves étaient coutumières à cette époque. Les deux molosses sont détachés. Ils s'élancent sur Ronan avec des abois furieux. Le saint lève la main, fait le signe de la croix en disant :

— Obéissez à Dieu !

Les monstres apaisés viennent se coucher aux pieds de Ronan et lui lèchent les mains.

Gradlon adresse des excuses à l'ermite.

— Nous étions aveuglés par les mensonges de cette femme, dit-il. Ta sainteté a réduit à néant la calomnie que nous avions admise. Ne t'irrite pas contre nous.

Ronan assura le roi de son respect et lui demanda que, pour éclairer l'affaire, on apportât certain coffre qui se trouvait dans le bucher de son accusatrice et qu'on l'ouvrît. Il en est ainsi ordonné et c'est l'enfant morte que l'on trouve au fond du coffre.

Kébén essaie d'accuser encore, mais, à la voix de Ronan, la fillette se lève et se jette dans les bras de son père, témoin de cette scène.

La foule a compris cette fois. C'est Ronan qu'elle veut venger des accusations infâmes portées contre lui. Elle irait même jusqu'à lapider son ennemie, si le saint n'exigeait qu'on la laissât retourner chez elle saine et sauve.

Dès lors Ronan vit honoré et respecté de tous. Il a pardonné à ceux qui lui voulaient du mal. Par exemple, il est toujours aussi sauvage et n'a guère de relations qu'avec le penn-tiern de Kernévé. Un jour, saint Corentin vient de Quimper pour le visiter. Quand l'évêque arrive devant la porte de la cellule, il voit une immense toile d'araignée qui la tapisse, tel un fin et soyeux rideau, et c'est en vain qu'il essaie de la déchirer avec sa crosse. Il doit se retirer...

À quelque temps de là, les accusations recommencèrent contre Ronan. Le saint était las de lutter. Il courba la tête et ayant médité la parole du sage « Mieux vaut habiter avec le lion et le dragon qu'avec une méchante femme », il résolut de partir. Il traversa la Cornouaille et la Domnonée et vint se réfugier à Hillion, auprès

de Saint-Brieuc. C'est là qu'il décéda une veille de vendredi saint.

Le bruit de sa mort se répandit aussitôt dans toute la Bretagne. Les Comtes et Evêques des divers pays, de Rennes, de Vannes, de Cornouaille, se disputèrent l'honneur de lui offrir une sépulture. Aucun d'eux, cependant, n'était certain de deviner ce que le saint désirait que l'on fit de son corps.

Ernest Renan a raconté fort gracieusement la scène :

« Si l'on ne tombait pas juste, on craignait une peste, quelqu'engloutissement de ville, un pays tout entier changé en marais, tel ou tel de ces fléaux dont il disposait de son vivant. Le mener à l'église de tout le monde eût été chose peu sûre. Il semblait parfois l'avoir en aversion. Il eût été capable de se révolter, de faire un scandale. Tous les chefs étaient assemblés dans la cellule autour du grand corps noir, gisant à terre, quand l'un d'eux ouvrit un sage avis : « De son vivant, nous n'avons jamais pu le comprendre, il était plus facile de dessiner la voie de l'hirondelle au ciel que de suivre la trace de ses pensées ; mort, qu'il fasse encore à sa tête. Abattons quelques arbres. Faisons un chariot, où nous attellerons quatre bœufs. Il saura bien les conduire où il veut qu'on l'enterre ». Tous approuvèrent. On ajusta les poutres, on fit les roues avec des tambours pleins, sciés dans l'épaisseur des gros chênes, et on posa le saint dessus.

« Les bœufs, conduits par la main invisible de Ronan, marchèrent droit devant eux, au plus épais de la forêt. Les arbres s'inclinaient ou se

brisaient sur leurs pas avec des craquements effroyables. Arrivé enfin au centre de la forêt, à l'endroit où étaient les plus grands chênes, le chariot s'arrêta, on comprit ; on enterra le saint et on bâtit son église en ce lieu. »

Ce qu'Ernest Renan n'a pas dit, c'est qu'en voyant s'avancer le char funèbre, Kébén insulta le cadavre de Ronan, et même, d'un coup de battoir, rendit dagorne l'un des bœufs.

La légende rapportée par Anatole Le Braz donne une autre version des obsèques de Ronan.

Quand le chariot se fut arrêté, on creusa la fosse. Mais, dit Anatole Le Braz, lorsqu'il s'agit de descendre le corps du saint, les efforts réunis de vingt hommes demeurèrent impuissants à le soulever : « Peut-être ne veut-il pas qu'on l'enterre », opina quelqu'un ; « laissons-le en cet état et attendons les événements ». — « Or, il advint une chose extraordinaire. Dans l'espace d'une nuit, le cadavre se pétrifia, ne fit plus qu'un avec la table du chariot transformée en dalle funéraire, et apparut comme une image éternelle sculptée dans le granit d'un tombeau. Les arbres d'alentour étaient eux-mêmes devenus de pierre ; ils s'élançaient maintenant avec une sveltesse de piliers, entrecroisaient là-haut en guise de voûte les nervures hardies de leurs branches (1). »

Et ce serait là « le premier schéma de l'église de Locronan et du cénotaphe qui s'y voit encore, dans la chapelle du Penity. »

(1) Anatole Le Braz : « Au Pays des Pardons ».

## Les larmes de saint Sieu

---

Saint Sieu est le patron de Lancieux, petite station balnéaire entre Saint-Briac et Saint-Jacut-de-la-Mer. C'était un disciple de saint Briec. C'est par la mer que, de l'embouchure du Gouët, il s'était rendu à l'estuaire du ruisseau du Lastier pour établir son monastère. La veille du jour de la mort de saint Briec, il vit, en songe, celui-ci gravir les degrés d'une échelle qui touchait le ciel. Il prit en toute hâte le chemin du Champ du Rouvre et arriva pour recueillir le dernier souffle de son maître.

Cette mort lui causa un profond chagrin et quand il revint à son monastère, en mémoire de celui qu'il ne cessait de regretter, il fit jaillir une fontaine du rocher. Cette source n'assèche jamais. Elle coule goutte à goutte, comme des larmes qui tombent.

Saint Sieu avait bâti une église. Quand il mourut, ses paroissiens l'ensevelirent dans cette église. Le lendemain de son inhumation on trouva le corps au bord de la mer. Il en fut de même à plusieurs reprises. Les Lancieutains comprirent alors que leur saint patron voulait qu'une église fût édifiée à l'endroit même choisi par lui pour mourir. Quand on l'eut mis dans l'église neuve, il ne la quitta plus.

---

## Où la terre devient de l'Or

---

Deux bretons insulaires, le mari Glaudan et la femme Galoguen avaient vu leur barque séparée par la tempête de la flotille à laquelle ils appartenaient. Le vent s'étant calmé, ils vinrent échouer dans une anse de la côte du Léon, que l'on appelle aujourd'hui l'anse de Goulven, en bordure du territoire de la commune de Plouider (canton de Lesneven).

La détresse des naufragés est grande. La côte, couverte de taillis épais, paraît habitée seulement par les fauves. A peine Galoguen a-t-elle mis le pied sur le sol armoricain, qu'elle se sent prise des douleurs de l'enfantement. Glaudan ne sait comment secourir sa femme. Fiévreuse, celle-ci réclame de l'eau. Seule la mer pourrait lui offrir son onde amère. Le mari désespéré se voit dans la nécessité d'abandonner son épouse pour aller à la découverte d'une source prochaine, mais il n'a aucun vase pour rapporter de l'eau. Il s'avance au milieu du taillis. Soudain, il aperçoit une chaumière, dressée à l'orée de la forêt, sur la falaise qui domine la mer. Il reprend espoir et frappe à la porte. Celle-ci s'ouvre. Un véritable sauvage apparaît. Glaudan implore une hospitalité qui lui est brutalement refusée. Tout au plus, l'homme consent-il à indiquer à Glaudan un sentier qui conduit au ruisseau. Il lui prête aussi un vase. Mais Glaudan s'égare dans l'épaisseur du bois et ne parvient pas à joindre le ruisseau. Il tombe à

genoux, supplie le ciel de venir à son aide, de secourir l'infortunée Galoguen.

Après avoir marché toute une nuit et tout un jour, Glaudan, épuisé à son tour, se retrouve à l'endroit où il a laissé Galoguen. Celle-ci, en souriant, lui présente son fils qui est né, qu'elle allaite et auquel elle a donné le nom de Goulven. A ses côtés, une fontaine a jailli. Dieu a exaucé la prière de Glaudan. Cette fontaine se nomme toujours la fontaine de Saint-Goulven.

Glaudan et Galoguen s'établirent à l'endroit même où était né leur fils. Et ceci se passait à l'aurore du VI<sup>e</sup> siècle.

Quelques années plus tard, un riche Breton s'intéressa à Goulven enfant. Il le fit instruire en vue de l'instaurer son héritier.

Goulven dédaigne la fortune. Il préfère demeurer pauvre et habiter le désert. Sur la plage même où ses parents ont abordé, où il a vu le jour, il construit son pénity. Il n'a qu'un compagnon, nommé Maden. Tous deux travaillent avec acharnement pour défricher la forêt voisine. Ils ne s'arrêtent que pour prier et processionner autour de trois croix qu'ils ont eux-mêmes dressées. Le sol est devenu fertile grâce à leur labeur. Des émigrants s'établissent dans le « Minihi de Saint-Goulven ». Goulven ne sort pas pour cela de sa solitude. Il ne parle à personne, sauf à un rude laboureur appelé Ioncor (nom qui existe encore en Bretagne sous la forme de Joncour) qui habite le vallon voisin de Plou Enéour.

— Tu vas aller trouver Ioncor et tu lui diras qu'il te donne pour sceller notre amitié ce qui se trouvera sous sa main lorsque tu lui adresseras

la parole. Quant à toi, quoi que te donne Ioncor, tu l'en remercieras. Tu reviendras ensuite sans regarder, avant d'être de retour au pénity, ce que tu apportes.

Maden arrive à Plou Enéour. Ioncor conduit sa charrue et creuse un sillon. L'envoyé dit le but de sa visite. Ioncor veut satisfaire le désir de Goulven, mais il ne sait quoi lui remettre. Tout à coup, pris d'une idée subite, il se baisse, ramasse trois poignées de terre et les jette dans la tunique de Maden.

Celui-ci, après avoir remercié Ioncor, reprend le chemin du pénity. Il a l'impression, à mesure qu'il avance, que ce qu'il emporte s'alourdit. Il lui faut ralentir sa marche. Sa poitrine est oppressée et sa tunique risque de se déchirer. Enfin, à bout de forces, il arrive devant Goulven. A ce moment seulement, il regarde le présent de Ioncor et s'aperçoit que les trois poignées de terre se sont changées en trois lingots d'or.

Cette légende montre dans sa forme symbolique les bienfaits qui ont résulté pour l'Armorique de la venue des saints et des émigrés bretons, qui ont fait un sol fertile d'une terre inculte.

Dans sa vieillesse, bien malgré lui, on fit de Goulven un évêque. Le bruit du monde l'effraya. La crainte d'être retenu par ses ouailles l'incita à quitter clandestinement son pays de Léhon et même la Bretagne. Il alla se cacher dans un coin perdu de l'évêché de Rennes et, dans le nouveau pénity qu'il se construisit, il recommença sa rude vie d'ascétisme et de prière.

## Le saut de saint Valay

---

Valay, religieux de l'abbaye de Landevennec, avait établi son premier pénitencier tout proche de la capitale des Diablintes, qui est devenue, plus tard, la ville de Dinan.

Un jour, il reprocha aux femmes du pays leur conduite qui laissait fort à désirer et leur mauvaise langue. Elles s'ameutèrent contre Valay et le chassèrent à coups de pierres. Il prit la fuite pour leur échapper. Les femmes s'élançèrent à sa poursuite. Elles couraient plus vite que lui et pensaient bien le rattraper quand il arriverait sur les hauteurs qui forment les parois de la vallée où coule la Rance. Mais, à leur grande surprise, elles virent Valay franchir d'un bond la vallée, pour aller retomber de l'autre côté du fleuve, sur un rocher où l'on montre encore la marque de ses pieds.

Ne voulant plus retourner à Dinan, Valay établit son lann sur la rive droite de la Rance, lequel prit plus tard le nom de Lann-Valay.

---

## Le Dragon de l'Élorn

---

Les histoires de dragons, gardiens de trésors ou terreurs d'une région et qu'auraient vaincus les saints et les chevaliers, sont nombreuses en Bretagne. Sans parler du Morault dont triompha Tristan, du dragon que Gildas enchaîna lors de son arrivée dans la presqu'île de Ruys ; de celui que combattit Arthur et que terrassa Efflam ; du monstre à neuf têtes, qui habitait la grotte de Saint-Marc à Belle-Isle-en-Mer ; des serpents que noyèrent Tugdual de Tréguier et Saint Pol de Léon, voici le récit type, pourrait-on dire, d'un combat livré et d'une victoire remportée sur l'un de ces monstres sans doute imaginaires, mais qui pouvaient être aussi les derniers représentants des grands sauriens disparus.

Deux chevaliers, Neventorius et Derrien, chevauchaient le long de la rivière de Dour-Doun, entre Pont-Christ et le château de Roch Morvan, dont les ruines imposantes se voient encore, à côté d'une délicieuse église, toute proche de la station même de la Roche-Maurice, un peu avant d'arriver à Landerneau.

Tout à coup, Neventorius et Derrien aperçurent, entre les créneaux d'une des tours, le seigneur de Roch-Morvan qui se nommait Elorn. Ils le virent enjamber le parapet et se précipiter dans la rivière qui coulait au pied même du

rocher, sur lequel était bâti son castel. C'est depuis que cette rivière a changé son nom de Dour-Doun (eau profonde) pour celui d'Elorn.

Les deux chevaliers, à toute bride, se portèrent au secours du malheureux seigneur. Ils le tirèrent, quelque peu blessé, hors de l'eau et le transportèrent dans sa demeure.

Néventorius demanda à Elorn les causes de son acte désespéré et celui-ci lui répondit :

— Sachez, chevalier, que tout près de chez moi gîte un épouvantable dragon qui dévore gens et bêtes. Dès que la faim le fait sortir de son repaire, il cause dans le pays des ravages irréparables. Or, le roi Bristokus, mon suzerain, a, par édit, décidé que, chaque samedi, on demanderait au sort de choisir, parmi les seigneurs du Léon, celui qui devra envoyer un homme pour être dévoré par cette cruelle bête, ou y aller lui-même. Or, ce sort est tombé sur moi tant de fois que j'ai livré tout mon monde. Il ne me reste plus que ma femme que voici et mon fils, Riek, ce petit enfant qu'elle tient entre ses bras, âgé seulement de deux ans, que le sort vient de désigner. Je préfère me noyer que de le livrer à une mort aussi terrible.

Le seigneur Elorn était païen. Néventorius et Derrien lui promirent, s'il se convertissait et s'engageait à construire une église sur ses terres, qu'ils le délivreraient à tout jamais de son dangereux voisin. Elorn leur donna l'assurance qu'il se sentait tout prêt à partager leur foi.

Les deux chevaliers se rendirent à la caverne du dragon. Ils lui firent, au nom du Christ, com-

mandement de paraître. Le monstre sortit et son sifflement effroyable jeta l'épouvante parmi les assistants. Il était long de cinq toises et gros par le corps comme un cheval ; sa tête ressemblait à celle d'un coq gigantesque, son corps était cuirassé de dures écailles qui se hérissaient, sa gueule s'ouvrait si grande que, d'une seule bouchée, il avalait une brebis, ses yeux lançaient des éclairs qui tuaient les oiseaux et les enfants. A sa vue, Derrien mit pied à terre. Son cheval, pris de peur, s'échappa et courut à toute bride à travers le pays.

Néventorius et Derrien, sans hésiter, s'avancèrent au devant du dragon qui, n'osant plus bouger, se laissa approcher et passer un licol. L'enfant Riek le prit alors par la bride et le conduisit au château.

Les chevaliers et le comte Elorn se rendirent chez le roi Bristokus avec leur capture, puis à Tolente où habitait le prince Jugomus, et, enfin en un hâvre voisin où leur navire se trouvait à l'ancre. Là, ils commandèrent au dragon de se jeter dans la mer. Ce qu'il fit. Depuis, ce port s'est appelé Poulbeunzual, c'est-à-dire port où fut noyée la bête, nom qu'il porte encore, en la commune de Plounéour-Trez.

---

## Le saut de saint Michel

---

Le diable était jaloux d'avoir vu se construire sur le Mont Saint-Michel l'abbaye magnifique que l'on regarde à juste titre comme la Merveille de l'Occident. Il prétendait que le Mont était sa propriété et que les constructions qui s'y élevaient devaient, en vertu des lois, lui appartenir. Saint Michel était d'un avis différent.

La discussion roulait principalement sur le point de savoir qui, des deux, baptiserait le mont. Ne pouvant se mettre d'accord, tous deux résolurent de faire l'essai de leur puissance. Ils convinrent que celui qui, d'un bond, franchirait le plus grand espace serait déclaré vainqueur et donnerait son nom au Mont. Tous deux s'élançèrent. Le diable tomba dans le Couësnon, la rivière qui sépare la Normandie de la Bretagne et dont les eaux se perdent dans les sables mouvants. Saint Michel, soutenu par ses grandes ailes, alla tranquillement atterrir sur le Mont Dol, dont la pyramide se dresse comme un tumulus au milieu de la plaine.

On voit encore sur un rocher, proche de l'église, l'empreinte du pied de l'archange et la marque des griffes de Satan.

---

## Le Torrent silencieux

---

La petite commune de Locquenvel se trouve dans le canton de Belle-Isle-en-Terre. Son église est peut-être la plus ancienne du pays. Son clocher porte en effet la date de 1111. Elle est placée sous l'invocation de saint Envel.

Envel, né en Grande Bretagne, vers le sixième siècle, était abbé. Il avait un frère, abbé comme lui, et une sœur, nommée Juna, qui était, elle aussi, dans les ordres. Obligés de fuir les Saxons, ils s'expatrièrent et vinrent en Armorique.

Après leur débarquement sur la côte, ils marchèrent longtemps et s'arrêtèrent finalement à l'orée de la forêt de *Coat an Noz* (le bois de la nuit). Le séjour leur parut agréable. Ils résolurent de s'y fixer. Ils bâtirent trois ermitages peu éloignés l'un de l'autre. L'ermitage de saint Envel était en Locquenvel, précisément dans le lieu où se trouve l'église ; celui de son frère, à Belle-Isle, à l'endroit où s'élève la chapelle du Bois ; celui de Juna se trouvait en Plounévez-Moëdec. La rivière le Guic, affluent du Guer, qui forme en son estuaire le port de Lannion, séparait Juna de ses deux frères.

Envel se fit agriculteur et même éleveur. Et c'est lui que l'on invoque maintenant pour protéger les blés contre les corbeaux et les bestiaux contre la maladie et les loups.

Sur l'un des vitraux de l'église, Envel appa-

rait un licol à la main, puis, un peu plus loin, on aperçoit un loup qui achève de dévorer une jument. Envel s'adressant au loup l'apostrophe en ces termes :

Manquet out dantec.  
Pa teus lac'hes ma c'hazec.

Tu as manqué, bête à dent,  
Car tu as tué ma jument.

Sur un autre vitrail, Envel enlace la tête du loup de son licol, et force celui-ci à le suivre et à lui tenir lieu, pour labourer son champ, de la jument qu'il a perdue. Et, dans un quatrième tableau, on voit le loup attaché à une charrue et conduit par le saint, qui tient un fouet levé et prêt à frapper.

Non loin de l'église, la rivière le Guic coule sur un amoncellement de rochers. Bien que les eaux aient une apparence torrentueuse, on ne les entend pas. En voici la raison :

Juna, très souvent, venait rendre visite à son frère, mais, par esprit de sacrifice, tous deux avaient fait vœu de ne se voir et parler qu'en demeurant chacun sur une rive différente. Un jour, la rivière avait été grossie par la pluie. Ses eaux grondaient avec un bruit si assourdissant que, bien en vain, Envel et Juna essayaient de s'entendre. Comme ils n'y parvenaient pas, Envel ordonna au torrent de se taire et, depuis, il n'a jamais osé élever la voix.

## Le Mariage blanc du Prince Efflam

Le roi d'Hibernie et le roi de la Grande-Bretagne étaient en guerre depuis de longues années. Il advint que tous deux simultanément demandèrent une suspension d'armes. La raison de cette demande était la même pour chacun. Le roi d'Hibernie voulait célébrer en toute quiétude le baptême de son fils Efflam ; le roi de Grande-Bretagne celui de sa fille Enora. Cette circonstance rapprocha les deux rois. Ils décidèrent de faire la paix et stipulèrent dans le traité qu'ils signèrent que, dès qu'ils en auraient l'âge, Efflam et Enora se marieraient.

Efflam fut élevé pieusement et ne crut pas, tout d'abord, que l'engagement politique pris par son père pouvait l'obliger au mariage. Il résolut avec quelques amis d'aller fonder un monastère en Armorique et, pour assurer la traversée de la mer, il fréta un navire qui devait hisser ses voiles au premier vent propice.

Son père, pressé par le roi de Grande-Bretagne, l'avertit un jour de se tenir prêt à consacrer l'alliance projetée. Efflam se trouva fort embarrassé, mais, comprenant que la paix du royaume dépendait de sa décision, il prit le parti d'obéir au roi d'Hibernie.

Le mariage s'accomplit aussitôt. Il fut l'occasion de magnifiques cérémonies et de fêtes brillantes, auxquelles prirent part tous les sei-

gneurs des deux pays. Efflam, seul, ne participa pas à l'allégresse générale. Il gardait sa résolution d'abandonner la cour et de vivre solitaire. Il invita donc ses compagnons à armer son navire et à l'attendre pour une fuite, qu'il assura de date prochaine.

Le soir des noces, retiré dans son appartement avec sa jeune épouse, il lui demanda de prononcer avec lui le vœu de virginité. Par amour, elle accepta cette proposition. Tous deux se promirent de garder ensemble une continence perpétuelle et de vivre comme frère et sœur.

Ayant obtenu ce premier engagement d'Enora, le prince lui fit alors part du dessein qu'il avait formé d'aller vivre dans la solitude. Cette fois, Enora s'attrista. Elle montra tant de chagrin que son mari se repentit de lui avoir confié son secret. Enora, brisée de fatigue et d'émotion, s'endormit. Efflam en profita pour sortir secrètement de la chambre, quitter le palais et courir au port retrouver ses amis.

Le navire était paré et la brise favorable. Efflam s'embarqua, donna l'ordre de lever l'ancre et de mettre à la voile. Il était déjà en pleine mer quand on s'aperçut de son évasion.

La traversée fut bonne. Le prince et ses compagnons abordèrent non loin du Grand Rocher, qu'on appelle en breton *Roc Hyrglas* (le long vert), et qui s'avance comme un redan fortifié au milieu de la Lieue de Grève, laquelle s'étend entre Saint-Michel-en-Grève et Saint-Efflam, sur le territoire de la commune de Plestin.

Un immense forêt couvrait la côte à cette époque. Le gardien était un dragon, contre le-

quel le roi Arthur et ses compagnons avaient, sans succès, lutté plusieurs fois. Dès que le monstre aperçut Efflam, il se retira dans sa caverne à reculons. Le prince marcha vers lui et lui intima l'ordre de se précipiter immédiatement dans la mer. Le dragon obéit et se noya (1).

Efflam et ses compagnons remontèrent jusqu'à sa source le cours d'un petit ruisseau. Ils ne tardèrent pas à découvrir un oratoire abandonné qui devint le logement d'Efflam. Les autres se construisirent des cellules aux alentours. Tous vécurent ainsi dans le jeûne et les mortifications.

Enora, désireuse de retrouver son mari et de vivre avec lui dans la solitude, résolut de passer à son tour en Armorique. Elle s'embarqua sur un vaisseau saxon, fait de claies d'osier, revêtues de cuir de bœuf. Après trois jours de navigation, son navire s'échoua, à marée basse, à l'embouchure de la rivière le Léguer, dans une pêcherie qui appartenait au seigneur du pays. Un pêcheur la rencontra et lui marqua son étonnement, car elle était vêtue richement et d'une grande beauté. Enora lui demanda s'il ne connaissait pas un jeune seigneur, nommé Efflam et qui devait, dans un oratoire, habiter le pays depuis peu. Et le pêcheur lui répondit que celui qu'elle cherchait n'était pas très éloigné d'elle. Il lui montra le chemin qui conduisait à sa retraite. Elle le remercia et marcha dans la direction qui lui était indiquée.

Enora avait prié le pêcheur de ne parler de

---

(1) Voir la légende du dragon de l'Elorn, page 37.

son arrivée à qui que ce fût. Cet homme, cependant, crut devoir confier son secret à son maître. Il lui dit aussi la jeunesse et le charme de la dame rencontrée par lui. Le seigneur était quelque peu déréglé dans ses mœurs. Il monta à cheval, s'élança à la poursuite de la princesse. Ses efforts furent inutiles. Plus il poussait son cheval, moins il avançait. Ce ne fut qu'à la porte de l'ermitage d'Efflam qu'il rejoignit la jeune femme. Il allongea le bras pour la retenir. Avant qu'il l'eût touchée, son bras se paralysa et demeura étendu. Il appuya son autre main contre la muraille de l'ermitage. Elle y resta collée et il ne l'en put retirer.

Au bruit des appels, Efflam parut. Il délivra et guérit l'imprudent qui, en reconnaissance et en expiation, donna au solitaire et à ses compagnons les terres qui leur étaient nécessaires pour y établir leur monastère.

Efflam reçut Enora fort civilement. Cependant, toujours vainqueur du désir charnel, il lui fit construire un ermitage à une certaine distance du sien et il ne consentit à recevoir ses visites qu'à l'expresse condition qu'elle portât toujours un voile sur le visage et ne lui parlât que pour lui demander des instructions spirituelles.

Cependant, on assure dans le pays de Plestin que, les jours de grandes fêtes, Efflam et Enora se réunissaient et dormaient l'un auprès de l'autre, sans se toucher, se trouvant suffisamment heureux de pouvoir, durant quelques heures, vivre ensemble dans une douce et chaste intimité.

Après quelques années de cette existence,

Enora décida plusieurs jeunes vierges à suivre son exemple et, en leur compagnie, elle se retira dans un monastère qu'elle édifia.

L'ermite, qui avait construit l'oratoire découvert par Efflam au moment de son arrivée en Armorique, revint un jour de Rome où il était allé en pèlerinage. Il se nommait Gestin. Efflam, aussitôt, voulut lui rendre sa cellule. L'ermite refusa de la reprendre. La charité et l'esprit de sacrifice souleva entre les deux hommes, relativement à la possession des lieux, une contestation bien différente de celles que l'intérêt des individus allume ordinairement en pareil cas. Finalement, Gestin se rendit dans la forêt voisine pour y établir une autre demeure...

Efflam mourut en l'an 512 et ses compagnons l'inhumèrent dans son oratoire...

---

## Les deux Aveugles

---

De tous les saints qui ont donné leur nom aux villes de la côte d'Émeraude : Malo, Servan, Enogat, Sieu, Briac, Suliac, Lunaire est celui qui a joué le rôle le plus important (1).

A la suite de son intervention pour sauver Jugdual, le roi de France Childebert désira le connaître. Lunaire partit pour Paris en compagnie de quelques-uns de ses compagnons. Après avoir traversé la Rance, il arriva à Mordreuc, le petit port en face duquel la rivière forme un magnifique étang.

Deux aveugles qui avaient eu connaissance de sa venue et qui savaient sa sainteté se firent conduire auprès de lui et le supplièrent de leur rendre la vue.

Le saint s'empressa de déférer à leur désir. Il invoqua Dieu et, du doigt, traça sur la paupière des deux aveugles le signe de la croix. L'un des aveugles recouvra totalement la vue. Le second demeura borgne.

— Cela tient, dit le saint, à ce que votre foi n'est pas aussi sincère que celle de votre camarade.

— Je n'ai jamais été baptisé, répondit le borgne.

Lunaire l'invita à confesser ses fautes, puis le baptisa, et, à son tour, ses deux yeux virent la lumière du jour.

---

Voir l'Histoire de Conomor et de Tryphine.

## Autour du château de Brest

---

On peut admettre que Brest est la Gésocribate de la *Table Théodosienne*, car il serait contraire aux données historiques que les lieutenants de César eussent négligé, pour s'y établir, une position aussi avantageuse. Il est d'ailleurs acquis que le château actuel, construit au XIII<sup>e</sup> siècle, a remplacé un castellum vraisemblablement dû aux Romains, à en juger par sa base, mise à nu, au cours d'importants travaux de réfection.

Une tradition fort ancienne rapporte qu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle, Brest n'avait qu'une importance toute militaire. La cité principale, où résidaient les seigneurs du Pays, était Daoulas, tout au fond de l'estuaire de la rivière de ce nom. Sa première célébrité lui venait d'un tragique événement.

Le seigneur du Faou était païen et ennemi des moines. Ayant appris que tous les supérieurs des monastères de Cornouaille se réunissaient proche de chez lui, pour conférer de leurs affaires et que devaient notamment se trouver là les abbés Tadec, Joua et Judulus, de Landevennec, il se rendit au monastère où se tenait cette assemblée. Il força les portes, occit à l'autel Tadec qui célébrait la messe, puis « avala » d'un coup d'épée la « teste » de Judulus.

Mais il ne tarda pas à se repentir de son acte et s'en vint demander à Paul Aurélien, évêque de Léon, de le délivrer du « malin esprit » qui

le possédait depuis le meurtre des deux abbés. Pour réparer son crime, il fonda un monastère au lieu même où les meurtres avaient été commis et, en « éternelle mémoire » de cette action, ce lieu fut nommé Mouster-Daou-laz (monastère des deux meurtres).

Des habitations nombreuses s'établirent autour du monastère et la ville nouvelle connut la prospérité. Celle-ci fut relativement de courte durée.

Une pauvre mère de famille, déjà pourvue d'une lignée fort nombreuse, mit au monde sept enfants à la fois. Les habitants de Daoulas, effrayés d'une telle fécondité, la chassèrent avec ses enfants. Prenant une poignée de terre, la proscrire la lança contre la ville en disant :

Brest var cresp, Daoulas var discar ;  
Pa saofat eun ti, é couézo tri (1).

Puis ses sept enfants et elle s'embarquèrent dans une maie en chêne qui servait à pétrir le pain. Le courant des eaux les emporta tout d'abord dans l'estuaire de l'Aulne, puis dans celui de l'Elorn. A demi morts, ils vinrent atterrir près du castellum de Gésocribate. Des habitants du village les recueillirent dans une humble demeure et leur prodiguèrent les meilleurs soins. Hélas ! ce fut en vain : les malheureux avaient eu si faim et si froid au cours de leur périlleuse traversée, ils avaient tant souf-

(1) Brest croitra, Daoulas décherra ; quand vous bâtirez une maison, il en tombera trois.

fert qu'ils succombèrent tous à la même minute. Comme ils venaient de rendre le dernier soupir, des anges apparurent à leurs côtés et se mirent en devoir de les pieusement ensevelir. Tout en accomplissant leur funèbre besogne, les célestes messagers confirmèrent la prophétie de la mère. Et c'est sur l'emplacement de la maison hospitalière qui les reçut que s'éleva, plus tard, la Chapelle des Sept-Saints.

Celle-ci voisinait avec le château dont la masse imposante est un type remarquable de l'architecture militaire du moyen âge, malgré les grands changements qu'il a subis, surtout lors des transformations exécutées par Vauban. De nombreux ouvrages secondaires ont en effet disparu. Seules cinq tours principales sont demeurées debout. Elles ont nom : de Brest, d'Anne de Bretagne, de César, de la Madeleine et d'Azénor. Ce dernier nom est celui d'une touchante et jeune princesse qui fut, au VI<sup>e</sup> siècle, dans des conditions cruelles, enfermée dans ce même château de Brest et dont voici la lamentable histoire.

Vers l'an 537, Even, prince de Léon, était seigneur de Brest. Il n'avait qu'une fille, Azénor. Celle-ci, dit Albert Le Grand, dans la Vie de saint Budoc, « était de riche taille, droite comme une palme, belle comme un astre et cette beauté extérieure n'était rien en comparaison de celle de son âme ».

Azénor épousa un comte de Goëlo, descendant du célèbre Audren, dont le castel (Châtelaudren) dominait la gracieuse vallée du Leff, aux confins mêmes du Goëlo, du Penthièvre et du Trégor. Les jeunes époux connurent tout

d'abord un bonheur sans mélange. Mais le père d'Azénor devint veuf. Comme la solitude lui pesait, il se remaria bientôt à une « dame de grande maison qui avait l'esprit malicieux, noir, sombre et malin ». La marâtre eut immédiatement l'atroce pensée de se débarrasser d'Azénor dont elle convoitait le douaire. Elle rassembla des faux témoins qui accusèrent la princesse d'adultère et de jalousie. Ils furent tellement affirmatifs que le comte de Goëlo et le roi Even les crurent sur parole. Azénor fut, par son père, enfermée dans la plus sombre tour du château, en attendant de comparaître devant ses juges. Ceux-ci, sans vouloir écouter ses protestations d'innocence, sans contrôler les dires de ses accusateurs, sans la moindre preuve en un mot, condamnèrent impitoyablement la jeune femme à être brûlée vive.

Au moment où ils la conduisaient au bûcher, ses bourreaux apprirent qu'elle serait mère dans quelques mois. Or les lois leur défendaient, jusqu'à sa délivrance, de la livrer aux flammes. Sur quoi, ils décidèrent de l'enfermer dans un tonneau et de la jeter à la mer. La sentence fut impitoyablement exécutée. Le tonneau vogua pendant cinq mois comme une barque, protégé, guidé par le bon ange d'Azénor qui, chaque jour, lui apportait sa nourriture directement du ciel.

Finalement, Azénor accosta en Irlande, au lieu dit Beauport, où elle donna le jour à un fils, qui fut baptisé Budoc (sauvé des eaux), soit parce qu'il avait eu la même chance que Moïse, soit pour rappeler saint Budoc qui fonda, dans l'île Lavret, près de Bréhat, en 400, un monas-

tère, le premier du genre, dont il reste encore des substructures.

Pendant que la pauvre Azénor accomplissait son exode, sa marâtre était morte. Elle avait reconnu à ses derniers moments la fausseté de ses accusations. Le comte Even et le comte de Goëlo se mirent alors à la recherche d'Azénor, pour se faire pardonner d'elle leur manque de confiance et lui rendre la place à laquelle ses vertus et ses souffrances lui donnaient plus que jamais droit. Ils visitèrent dans ce but de nombreuses régions. Ils parcoururent les côtes de la Cornouaille, du Léon et du Trégor. Ils comprirent en étudiant le mouvement des flots que les courants avaient dû porter Azénor vers la Grande-Bretagne. Ils traversèrent la mer, se rendirent au pays de Galles, en Ecosse, et, enfin, après de longues recherches au cours desquelles ils désespérèrent souvent de retrouver Azénor, ils gagnèrent l'Irlande et prirent terre à Beauport.

Le comte de Goëlo ramena sa femme et son fils en Armorique. Il mourut au cours de la traversée. Azénor, dont la santé était fort ébranlée, ne tarda pas à le suivre dans la tombe.

Le petit Budoc fut élevé par son grand-père le comte Even qui, plus tard, le confia à saint Samson, évêque de Dol, pour qu'il l'instruisît. Budoc, sous la direction d'un tel maître, fit des progrès remarquables tant en matière religieuse que dans les sciences. Il devint abbé de Dol, puis, lorsque Magloire décida de quitter les charges de l'épiscopat, c'est à Budoc qu'il les confia.

---

## L'Assignation devant Dieu

---

La Rance qui naît aux pieds du Méné, en la commune de Saint-Gouéno, a tout d'abord l'aspect d'un modeste ruisseau qui se dirige vers l'est au sein d'une vallée encaissée. Elle passe au sud de Mérillac, au nord de Saint-Launeuc, baigne le pied des ruines du château de la Har-douinaye, « place mal plaisante, close et étroiste », dit d'Argentré, où fut enfermé, puis assassiné, Gilles de Bretagne, le 24 avril 1450.

Le duc de Bretagne était alors François I<sup>er</sup>, fils de Jean V. Il avait deux frères : Pierre, marié à la vertueuse Françoise d'Amboise, et Gilles, qui voulait épouser Françoise de Dinan. Gilles était d'un caractère altier et ne se montra pas satisfait du patrimoine que lui avait laissé son père. Il demanda à François de lui constituer en Bretagne un apanage semblable à celui de son frère Pierre, à qui était échue la plus large partie du Penthièvre, avec Guingamp comme capitale. François prit mal cette requête et déclara qu'il ne changerait rien à ce qu'avait décidé son père. Gilles quitta la cour et enleva Françoise de Dinan avec qui il se réfugia au château du Guildo, dont les ruines romantiques se dressent encore sur la rive droite de l'Argue-non.

Gilles avait à la cour des ennemis personnels, notamment Arthur de Montauban, qui avait été fiancé à Françoise de Dinan. On l'accusa de con-

juré contre le Duc. Celui-ci le fit arrêter et enfermer dans les cachots du château de la Har-douinaye. C'est en vain que Gilles essaya d'obtenir justice. Ses lettres étaient interceptées et remplacées par d'autres remplies de menaces. Pierre n'hésita pas, leurré par les apparences, à donner l'ordre de supprimer son frère. Les gardiens de celui-ci le privèrent de nourriture. Une pauvre femme du pays, trompant la surveillance des géoliers, soutint Gilles pendant de longues semaines, en partageant avec lui quelques morceaux de pain noir. Les gardiens, surpris, essayèrent d'empoisonner le prisonnier. La tentative n'eut pas le résultat qu'en attendaient ses auteurs. Ceux-ci, pour en finir, pénétrèrent une nuit dans la prison de Gilles et l'étranglèrent.

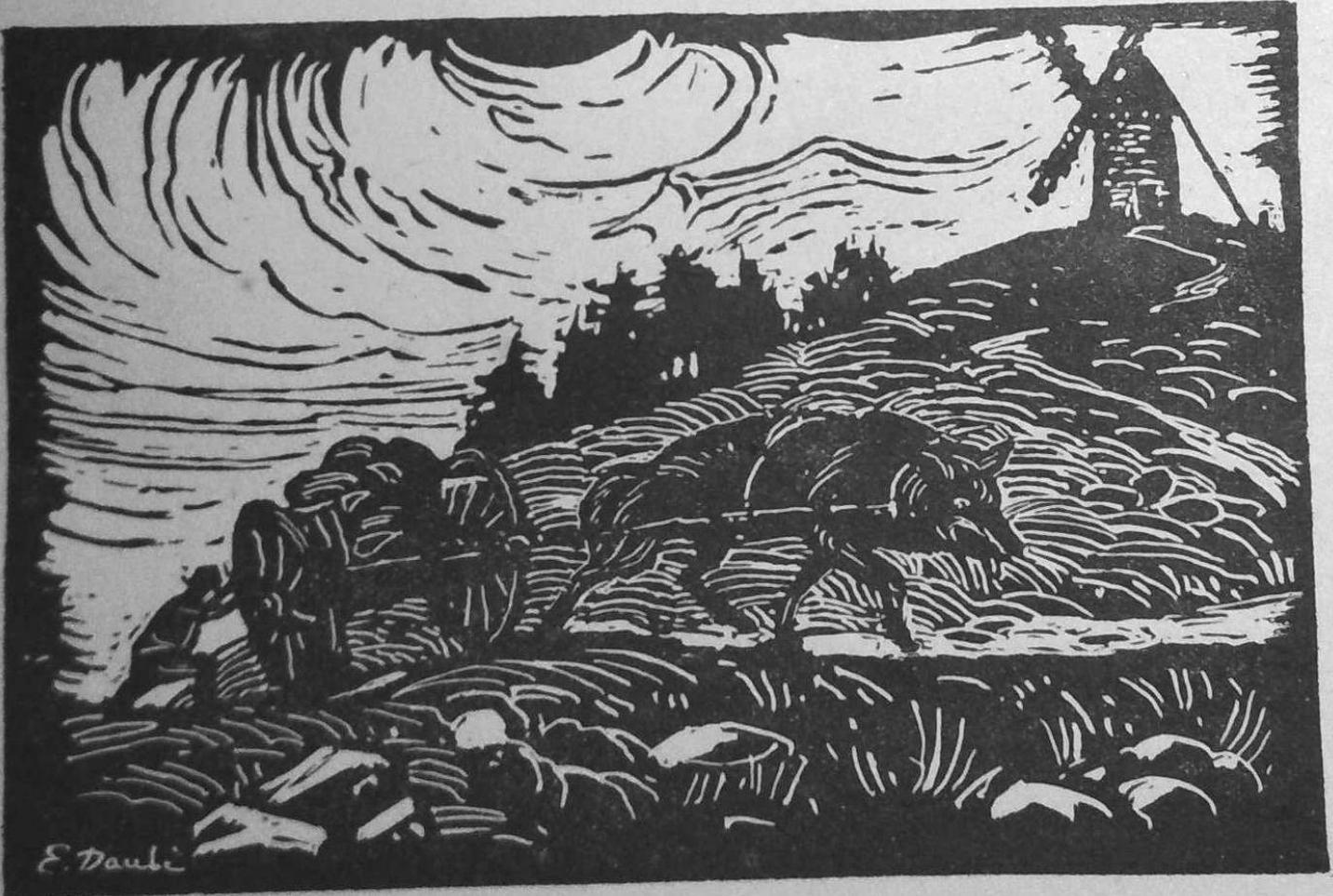
On raconte que Gilles, peu de temps avant sa mort, ayant le pressentiment qu'il n'échapperait pas à ses assassins, parvint, au cours d'une nuit, au travers des grilles de son cachot, à se confesser à un cordelier de l'Abbaye de Boquen, prévenu par la généreuse paysanne qui l'alimentait. Après avoir affirmé qu'il était la victime innocente de ses ennemis, il pria le cordelier d'aller de sa part, sitôt son décès, dire au duc, que, puisqu'il n'avait pas voulu l'entendre et lui rendre justice en ce monde, il le citait à comparaître dans quarante jours, devant le tribunal de Dieu.

Or, en apprenant la mort de Gilles, François se rendit au Mont Saint-Michel et fit célébrer un service solennel pour l'âme de sa victime. A la sortie de la cérémonie, au moment où il se mettait en selle pour repartir, le cordelier de Bo-

quen, fidèle à sa mission, se présenta devant le duc, mit hardiment la main sur les rênes du cheval et obligea François à écouter l'assignation formulée par Gilles.

François fut profondément troublé par cette assignation. Il s'empressa de regagner Vannes. Dès son arrivée, il s'alita, et, le 17 juin 1450, quarante jours après la cérémonie du Mont Saint-Michel, il rendit l'âme.





## Saint Hervé l'Aveugle

---

Il y avait, à la cour du roi de France Childebert, un certain Hoarvian que son historien définît : « un chanteur de fictions, un inventeur de poèmes ou de chansons nouvelles bien rythmées et mises sur des airs qu'on n'avait jamais entendus. »

Hoarvian, originaire de Grande-Bretagne, était très instruit. Il parlait plusieurs langues. C'était un barde véritable qui interprétait lui-même ses œuvres, en s'accompagnant sur une rote dont il tirait les accords les plus mélodieux.

Il aurait pu demeurer à la cour, y mener une vie fastueuse. Le roi l'aimait et ne demandait qu'à le protéger. Mais Hoarvian possédait une âme sainte. Il préférait aux plus somptueux palais l'humble cellule du cénobite. En l'an 520, il demanda à Childebert la permission de regagner son pays d'origine, pour y vivre dans le jeûne et la prière.

Childebert, bien qu'il regrettât son poète, ne crut pas pouvoir s'opposer à son désir. Hoarvian quitta la cour, muni de lettres royales qui, à chaque étape, lui assurèrent le gîte et lui permirent de se présenter devant le Préfet du roi des Francks, le comte breton Conomor, pour en obtenir les moyens de visiter la Bretagne nouvelle, avant de s'embarquer pour son « Ile de Bretagne ».

Dès qu'Hoarvian fut en Domnonée, trois

nuits de suite, dans son rêve, il vit venir à lui une jeune fille d'une éclatante beauté. Son cœur se gonfla d'amour et tous ses projets de vie ascétique furent abandonnés aussitôt. Cependant, il s'était rebellé contre un attrait qu'il pouvait croire trompeur et considérer comme l'œuvre du Malin.

Au cours de la troisième nuit, une voix se fit entendre :

— Hoarvian, lui dit-elle, tu avais fait vœu de ne jamais connaître les douceurs de l'amour. Il existe, non loin d'ici, une jeune fille qui a nom Rivanone. Comme toi, elle s'est promis de demeurer vierge jusqu'à sa mort. Dieu a décidé de vous relever l'un et l'autre de votre vœu. Demain, au bord d'une claire fontaine, tu rencontreras Rivanone. Demande sa main sans hésiter. Tu lui diras que c'est sur l'ordre de Dieu, désireux de faire naître de vous un fils, qui sera sa gloire et la gloire de toute la Bretagne.

Hoarvian raconta son rêve à Conomor. Tous deux se mirent à la recherche de Rivanone et ne tardèrent pas à la rencontrer, auprès de sa fontaine, au lieu dit Lan Nazam (aujourd'hui Landouzan, village dépendant de la commune de Dranec, Finistère). La jeune fille était orpheline et vivait sous la tutelle de son frère, appelé Rigour. Sur les instances de Conomor, il accorda à Hoarvian la main qu'il lui demandait.

Cette union, faite sous d'aussi heureux auspices, ne fut pas, si l'on en croit la tradition, acceptée par Rivanone avec la joie que l'on suppose. Elle regrettait d'avoir dû rompre le vœu qui l'unissait à Dieu.

Le lendemain matin, quand son époux lui dit :

— Tu es la première femme que j'ai aimée, parce que Dieu t'a choisie pour me donner un fils qui sera l'un de ses plus grands serviteurs.

Rivanone répondit :

— Puisse le fils que tu as engendré en moi ne jamais voir la lumière terrestre !

Quand l'enfant Hervé naquit, de par la volonté et la prière de sa mère, il était aveugle.

Rivanone et Hoarvian ne tardèrent pas à se séparer. Chacun d'eux se retira au désert pour y mener une vie plus austère. Hervé fut confié par ses parents à un certain Arzian, qui l'instruisit des choses profanes et sacrées. A sept ans, Hervé savait par cœur tout le psautier et l'entier des hymnes ecclésiastiques. Son intelligence et sa mémoire étaient prodigieuses. Sa cécité l'empêchait de lire, mais il retenait tout ce qu'il entendait.

Vers l'âge de quinze ans, il voulut se rapprocher de sa mère. Il alla trouver l'un de ses cousins, appelé Urfoëd qui, lui aussi, s'était voué à la solitude et habitait dans la forêt profonde. Urfoëd rechercha Rivanone et ne tarda pas à découvrir sa retraite dans un vallon voisin. Avant de lui conduire son fils, il lui demanda si elle aimerait le recevoir. Rivanone répondit que Hervé voulût bien ne pas s'éloigner et attendre qu'elle le fît appeler.

Ce que voyant, Urfoëd résolut de céder à Hervé son ermitage. A côté de celui-ci, il avait ouvert une école qui troublait sa solitude. Il préférait s'enfoncer plus avant dans la forêt.

Cet ermitage devait se trouver du côté de Plouviern et de Plabennec. Cependant, certaines

traditions le placent sur les bords de l'Hyère qui, maintenant canalisée, fait communiquer le Blavet et l'Aulne, entre Plélauff et Mellionec, là où se dressent encore les ruines d'une petite chapelle, précisément dédiée à saint Hervé. Nous ne saurions soutenir cette opinion. Le certain c'est que, dans cette dernière région, on raconte l'histoire suivante :

Un jour que Hervé était dans son école, le berger qui lui servait de guide vint à lui en poussant des cris d'effroi :

— Un loup, dit-il, a dévoré l'âne qui me servait pour porter mon grain au moulin et pour tirer ma charrue.

— Où est-il, ce vilain loup ? demanda le saint.

— Il court après moi, répliqua le berger, fermons vite la porte. Il va nous dévorer.

— Ne crains rien, dit Hervé. Le loup vient vers nous parce qu'il se rend compte de ses torts et veut les réparer. Jette-lui le licol de ton âne, il le remplacera désormais.

Le berger obéit et le loup assura depuis, en effet, le service de l'âne qu'il avait mangé. Mieux encore, il devint le défenseur des moutons du pays contre ses congénères.

C'est ce qui fait qu'on représente souvent saint Hervé accompagné d'un loup. A Plélauff, tous les ans, le troisième dimanche du mois d'août, lors de la procession de Notre-Dame de la Croix, on promène la statue de saint Hervé et de son loup. Une année, les loups avaient ravagé le pays. On reprocha au compagnon de l'aveugle de n'avoir pas fait bonne garde et, durant toute la procession, on le fouetta avec des genêts.

Hervé resta pendant quelques années dans l'er-

mitage d'Urfoëd à instruire les écoliers confiés à ses soins. Il fut averti en temps utile que sa mère allait mourir. Il se rendit auprès d'elle pour recevoir sa bénédiction, lui fermer les yeux et l'ensevelir.

Autant Urfoëd était passionné pour l'anachorétisme, autant Hervé avait, au contraire, l'esprit d'apostolat. Il résolut, peu après la mort de sa mère, de rentrer dans le monde des vivants. Il apprit, à ce moment, qu'Urfoëd avait, lui aussi, trépassé. Pour prier sur sa tombe, conduit par un porcher, il traversa la forêt. Arrivé devant la cellule qu'avait habitée Urfoëd, il la trouva en ruines. Les débris de la toiture et des murs couvraient le sol où reposait l'anachorète et ne laissaient rien voir de son tombeau. Hervé se mit en prière, la terre trembla, le sarcophage d'Urfoëd apparut et l'aveugle fit marquer avec de grandes pierres la place où il se trouvait exactement.

Après avoir rendu ce suprême hommage à son parent, Hervé décide de gagner le pays de Léon. Mais il ne sait où fixer ses pas. Il demande conseil à Dieu. Une voix d'en-haut lui répond :

— Marche droit dans la direction de l'Orient, et quand, par deux fois, tu entendras résonner cet ordre : « Repose-toi ici », tu t'arrêteras, tu construiras ta demeure, et c'est là, également, que tu rendras au jour fixé tes os à la terre et ton âme à Dieu.

Hervé donne à son guide l'ordre de le conduire dans la direction du soleil levant. Il arrive au bord d'une rivière, dans un champ. Le cri attendu descend du ciel par deux fois : « Repose-toi ici. »

Hervé s'arrête, fait quérir le propriétaire du terrain nommé Innoc et lui demande de le lui céder, pour y établir son lann (monastère).

— C'est dur pour moi, proteste Innoc, de perdre un aussi beau champ de froment.

— Qu'importe, répond Hervé, c'est l'ordre de Dieu. Ton blé est en herbe, nous allons le mettre en petites gerbes et quand le moment de la moisson sera venu, je te rendrai autant de gerbes mûres...

Le marché fut conclu. Est-il besoin d'ajouter que les événements confirmèrent les promesses de Hervé et qu'Innoc récolta, cette année-là, une moisson surabondante ?

Hervé ne fut jamais abbé. L'évêque de Léon l'ordonna seulement exorciste, ce qui ne l'empêcha pas d'être le chef d'un monastère important, fondé vers 540 et qui est aujourd'hui l'église de Lan Houarneau.

La preuve de l'autorité d'Hervé et du cas que l'on faisait de sa personne est fournie par la part qu'il prit au « concile de Ménez-Breiz » où fut jugé Conomor, après le meurtre de Triphyne. Là se trouvaient réunis tous les tierns, chefs de plous ou de lanns, les clercs, les moines, les abbés. L'assemblée était présidée par le groupe sacré des évêques. Les débats allaient commencer quand on s'aperçut que Hervé n'était pas là. Gildas demanda qu'on l'attendit. L'aveugle apparut bientôt ascendant le flanc de la montagne de Bré. Il était pauvrement vêtu et couvert de poussière.

— Eh quoi ! dit un évêque, c'est pour ce misérable exorciste qu'on a retardé l'audience.

La phrase à peine terminée, celui qui l'avait prononcée sentit ses regards s'éteindre.

Mis au courant de l'événement, Hervé enfonça son bâton sur le sommet de la montagne. Une source jaillit et son eau rendit aussitôt la vue au dédaigneux prélat.

On voit toujours au sommet de la montagne de Bré, la chapelle commémorative de ce miracle.

Hervé vécut encore un assez grand nombre d'années. Six jours avant sa mort, qui survint le 22 juin 568, un ange l'avertit que Dieu l'appellerait à lui à cette date. Il attendit avec joie sa dernière heure et s'y prépara dans la prière. Et c'est le peuple breton tout entier qui l'a canonisé et fait saint.

---

## La Hunaudaye

---

Il est en Bretagne bien des châteaux en ruines : beaucoup étaient des forteresses imposantes dont les murs ont succombé sous les assauts des guerriers et sous les coups du temps auquel, parfois, les vandales révolutionnaires ont prêté la main.

Certains remontent bien au-delà du xv<sup>e</sup> siècle, à l'époque où la féodalité était toute puissante. D'autres sont plus anciens encore. Leurs murs se sont écroulés en partie, mais ce qu'il en reste atteste que ceux qui les construisirent savaient unir, dans un ensemble parfois formidable, l'élégance et la force.

C'est l'impression que l'on emporte quand on visite, dans la commune de Plédéliac, le château de la Hunaudaye, dont les ruines, devenues la proie des ronces et des lierres, se dressent comme un auguste défi au temps, dans un site d'une sauvage grandeur.

Les cinq tours énormes qui le flanquaient sont encore debout, mais décapitées. La partie qui était demeurée habitable a été incendiée en 1793.

Le château de la Hunaudaye est vieux de sept siècles. Sa construction par Olivier Tournemine remonte à l'an 1220 et son nom lui viendrait du village actuel de Saint-Jean beaucoup plus ancien que lui, qui se nommait alors la Ville-Hunaudaye et dont il était tout proche.

Originnaire d'Angleterre, la maison de Tournemine était alliée aux Penthièvre. Parmi ses

membres il en est qui furent de véritables bandits et qui ne reculèrent pas devant le vol et l'assassinat. C'est Geffroi Tournemine qui pille et rançonne Plancoët et vole les vases sacrés de la chapelle de Lesberroît ; c'est Pierre Tournemine qui arrête l'évêque de Saint-Brieuc traversant la forêt de la Hunaudaye en 1384, lui enlève ses chevaux et ses bagages et ne lui rend la liberté que moyennant rançon.

Deux ans plus tard, le 20 décembre 1386, ce même Pierre Tournemine assassine son beau-père Jean de Beaumanoir. Il confesse son crime et essaie de se justifier. Mais le Duc de Bretagne décide, à la demande de Robert de Beaumanoir, fils de la victime, de recourir au jugement de Dieu. Le duel judiciaire a lieu en présence de toute la cour. Pierre Tournemine est terrassé par son adversaire qui, généreusement, au lieu de l'achever ou de le faire pendre, lui fait grâce.

A quelque temps de là, Jean Eder de Beaumanoir épousa Marie de Villiers, dame du Homet de la Bérardière, douairière de la Hunaudaye, mère de Georges et de Jean de Tournemine. Mécontents de ce mariage, les deux jeunes gens attirèrent, sous prétexte d'une partie de chasse, leur beau-père dans la forêt de la Hunaudaye et le firent lâchement assassiner sous leurs yeux par Jean du Breil et un de leur frère bâtard.

La tradition assure que bien d'autres drames se déroulèrent à la Hunaudaye. Le château était devenu un objet de terreur. Personne n'osait s'aventurer dans les environs. Les Tournemine ne respectaient rien. La reine Anne, elle-même, traversant la forêt lors de son voyage en Bretagne pour se rendre au Folgoët, fut arrêtée et

conduite en présence du seigneur des lieux. Il la fit traiter avec égard, mais soutint qu'il avait le droit de mettre à rançon quiconque passait dans son voisinage sans sa permission.

Il vint une époque où la rumeur, renchérissant sur la vérité, accusa le maître redouté de la fière demeure d'avoir assassiné son père, sa femme et son frère. Il ne pouvait plus, disait-on, connaître les douceurs du sommeil. Une nuit, un chevalier drapé d'un manteau rouge se présenta devant le châtelain. Celui-ci appela ses gens pour châtier cet inconnu qui osait pénétrer dans sa chambre sans s'être fait annoncer. Comme nul ne répondait à son appel, il aperçut, derrière l'homme au manteau rouge, trois spectres entr'ouvrant leur suaire et montrant leur sein percé et sanglant.

— Je n'ai pas d'autre garde, dit le chevalier : ce vieillard, c'est ton père ; cette femme, c'est ton épouse ; ce jeune homme, c'est ton frère. Ils viennent te chercher pour que désormais tu demeures avec eux.

A ce moment un violent orage éclata. Le faite d'une des tours, frappé par la foudre, s'effondra. Quand, le lendemain, on pénétra chez le châtelain, on le trouva mort sur le sol.

---



## Saint Pol-de-Léon

---

Paul Aurélien, appelé depuis saint Pol-de-Léon, du nom de l'évêché qu'il fonda vers l'an 530, était le fils aîné d'un seigneur de Grande-Bretagne, nommé Porphius. Il fit de fortes études au monastère de saint Illut, où ses condisciples furent David, Samson, Gildas qui devinrent des saints, eux aussi.

A l'âge de seize ans, Paul quitta le collège pour aller vivre seul dans un ermitage qu'il se construisit. Elevé au sacerdoce, il rassembla douze autres prêtres, auxquels il bâtit des cellules proches de la sienne.

Le roi du pays, Marc'h, ayant entendu parler des hautes vertus de Paul Aurélien, le fit appeler et lui demanda d'accepter l'épiscopat dans son royaume. Paul n'aimait pas les honneurs, et, à force d'insistances, il obtint du prince la permission de se retirer et de gagner l'Armorique. Afin de s'embarquer, il se rendit chez sa sœur qui habitait au bord de la mer dans un monastère de Cambrie. Chacune des grandes marées menaçait les murs du monastère. Paul défendit à la mer de dépasser désormais les limites qu'il lui assignerait.

Le lendemain, dès le point du jour, Paul et ses disciples prirent passage à bord d'un navire préparé pour eux. Ils hissèrent les voiles et laissèrent le vent souffler. Celui-ci les conduisit dans l'île d'Ouessant. Après avoir visité l'île,

Paul s'arrêta dans un lieu où jaillissait une fontaine, et décida d'y construire son oratoire. C'est maintenant Lan-Paul, le chef-lieu de l'île.

Paul pensait demeurer à Ouessant, bien que le séjour en fût très pauvre, quand, au cours d'un songe, un ange lui déclara qu'il ne devait pas s'attarder plus longtemps dans cette solitude, mais gagner la côte armoricaine. Il reprit son navire et, de nouveau, le laissa voguer au gré du vent. Il toucha l'île Molène et fit mettre pied à terre à tout son monde. La nuit suivante, le même ange lui dit que ce n'était pas encore là le but de son voyage. La navigation reprit et, cette fois, le navire aborda dans l'anse de Porsal, auprès du rocher d'Amach Du (le rocher noir).

Paul édifia son monastère dans la forêt voisine, au lieu appelé aujourd'hui Lampaul-Ploudalmézeau. Les moines, comme de coutume chez les cénobites bretons, se dispersèrent dans les bois. Chacun construisit lui-même sa cellule. L'un d'entre eux, nommé Jaoua, installa la sienne auprès d'une fontaine. La divonne avait un autre amateur : un buffle sauvage qui, à coups de cornes, détruisit la hutte nouvelle. Le moine la rétablit, le buffle la redémolit. Jaoua se rendit auprès de Paul pour réclamer son aide :

— Cède-moi ta cellule, dit Paul, et prends la mienne.

Le soir, quand le buffle se trouva en présence du saint, il se jeta à ses pieds, les fanons dans la poussière, la queue basse, puis il s'enfonça dans la forêt et ne reparut plus.

Afin de remplir totalement sa mission, Paul reçut l'ordre du ciel de se mettre en rapports avec le gouverneur ou seigneur du pays. Pour

rencontrer ce dernier, il suivit le littoral du Léon jusqu'à l'embouchure de la rivière de Morlaix. Là, il trouva un porcher qui le conduisit auprès du comte Withur. Celui-ci avait sa résidence dans l'île de Batz. C'était un prince pieux et instruit. Quand Paul se présenta devant lui, il copiait le manuscrit des Evangiles. Les deux hommes se regardèrent et se reconnurent. Ils s'embrassèrent, car ils étaient parents. Pendant qu'ils rappelaient leurs souvenirs d'enfance, un incident curieux se produisit. Un pêcheur apporta un énorme saumon, qu'il venait de capturer dans ses filets, et dans le ventre duquel il avait trouvé une jolie cloche d'argent et de cuivre.

Paul, en examinant cette cloche et en l'entendant sonner, ne put s'empêcher de sourire. Et il dit au comte :

— Cette cloche me paraît la même que celle dont je désire vous parler. Le roi Marc'h en possédait sept pareilles, toutes aussi jolies l'une que l'autre. Elles lui servaient pour appeler aux repas ses convives. Au moment de le quitter, je le priai de m'en donner une en gage de notre amitié. Il me la refusa. Voici que Dieu m'envoie cette cloche, afin que, la recevant de vous, nous n'en ayons l'obligation qu'à lui.

Et cette relique se trouve encore aujourd'hui dans la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon.

Au cours de leur conversation, Withur dit à son parent qu'il y avait dans l'île un serpent monstrueux, si grand et si vorace qu'il avait dévoré deux bœufs et deux hommes en un seul jour. Son corps était couvert d'écailles tellement dures que les épées et les javalots les plus trem-

pés ne pouvaient les percer. Withur, à plusieurs reprises, avait fait attaquer le monstre par ses soldats. Certains y avaient perdu la vie, d'autres n'avaient échappé à la mort qu'en prenant la fuite.

Paul résolut aussitôt de provoquer le serpent et d'en délivrer le pays. Quoiqu'on pût lui représenter pour l'empêcher de s'exposer au péril, il s'approcha du dragon, lui mit son étole au cou et, le traînant comme un animal domestique, hâtant même quelquefois sa marche à coups de bâton, il le mena sur un rocher de la côte septentrionale de l'île et lui commanda de se précipiter dans la mer pour n'en plus sortir. L'événement se produisit en présence du prince et de sa cour qui, bien qu'il fût exempt de danger, n'osaient regarder que de loin ce merveilleux spectacle.

Withur fit don à Paul de toute l'île de Batz où il établit un monastère principal. Il lui céda, en outre, des terres importantes sur le littoral de la côte.

Withur, en constatant tout le bien que faisaient chez lui le séjour et l'autorité de Paul, le supplia d'accepter l'épiscopat.

— Je vous répondrai comme j'ai répondu jadis au roi Marc'h, je préfère quitter le pays.

Mais Withur ne se tint pas pour battu. Puisque la persuasion n'avait aucun effet sur Paul, il aurait recours à la ruse.

— Le roi Childebert, lui dit-il un jour, qui m'a donné le gouvernement de cette région, me demande de lui déléguer un envoyé spécial, pour régler certaines affaires urgentes. Vous seul êtes à même de remplir cette mission.

Paul Aurélien ne voulut pas refuser ce service à Withur. Il accepta de se rendre à la cour de France et partit porteur d'un pli soigneusement cacheté. C'était un message où Withur insistait sur la nécessité de proposer l'épiscopat à son envoyé.

Childebert, entrant dans les vues de Withur, fit mine d'adresser de véhéments reproches à Paul sur son manque de charité qui le faisait garder pour lui seul son grand talent, au lieu d'en faire profiter son prochain. Prenant ces remontrances au sérieux, le malheureux envoyé se mit à genoux devant le Roi et se déclara prêt à exécuter tous les ordres qu'il lui donnerait :  
— Alors, dit le roi, tu accepteras d'être évêque.

Et immédiatement, par trois évêques qui se trouvaient de passage à Paris, il lui fit donner, malgré ses larmes, la consécration épiscopale.

De retour dans le pays de Léon, Paul Aurélien s'occupa d'organiser son diocèse. Son monastère principal demeura dans l'île de Batz, mais il fixa le siège de son évêché à Castel Pol (aujourd'hui Saint-Pol-de-Léon) et construisit sa demeure parmi les ruines d'une ancienne forteresse gallo-romaine. Dans cette enceinte, s'élevait un gros arbre creux, où gîtait une quantité considérable d'abeilles. Paul divisa cette masse en essaims qu'il lança dans toutes les directions, pour que les agiles travailleuses y portassent leurs dons. Des buffles et des ours étaient aussi les hôtes de la forteresse, ils requèrent, à leur tour, l'ordre de gagner les forêts lointaines. Une laie sauvage refusa cependant d'obéir au saint. Elle allaitait une portée et ne

pouvait s'éloigner. Le saint, touché sans doute par ses vertus maternelles, la caressa. La bête se fit plus douce et demeura dans la porcherie de l'évêché. Elle donna naissance à une espèce porcine superbe, connue en Bretagne sous le nom de *race royale des porcs*.

Cependant Paul aurait bien voulu se délivrer des charges de l'épiscopat. Il se fit désigner, trois fois de suite, un coadjuteur, choisi parmi ses meilleurs disciples. Trois fois de suite, le coadjuteur mourut, un an jour pour jour après sa nomination.

Paul Aurélien vécut très vieux. Certains hagiographes assurent qu'il atteignit l'âge de 140 ans. On dit que les travaux, les jeûnes et l'âge avaient tellement miné son corps, qu'il n'avait plus de chair et que sa peau, tendue sur les os, laissait passer les rayons du soleil à travers ses mains desséchées.

C'est dans l'île de Batz, dans une cellule qu'il avait fait construire proche de son monastère, que Paul Aurélien mourut. Son corps fut transféré sur le continent et enseveli dans la cathédrale qui porte son nom : Saint-Pol-de-Léon.

Ce n'est pas sans regrets et même sans violences que les habitants de l'île de Batz laissèrent s'en aller le corps de celui qu'ils regardaient déjà comme leur grand saint.

Dans le but d'accommoder les désirs des uns et des autres, des insulaires et des terriens, les disciples de Paul recoururent à un ingénieux moyen. On prépara deux chariots attelés chacun de deux bœufs, que l'on plaça à mi-distance de l'île et de la ville. Le fond des chariots se touchait et les attelages étaient tournés l'un vers

l'île, l'autre vers la ville. Le cercueil fut placé sur les deux chariots, moitié sur l'un, moitié sur l'autre, comme pour laisser au mort le choix de son tombeau. La tradition assure qu'au moment où les attelages se mirent en marche, la bière devint invisible aux personnes présentes, qui ne purent ainsi discerner lequel des deux chariots emportait le précieux fardeau.

Ce n'est que plus tard, quand les deux chariots furent arrivés, l'un au bord de la mer, l'autre à l'entrée du Castel Pol, que les insulaires trouvèrent leur chariot vide et que les habitants de la ville, avec de grands transports de joie, purent prendre possession des restes mortels de leur évêque.

---

## Le Clocher de Tréguier

La ville actuelle de Tréguier n'existait probablement pas avant le VI<sup>e</sup> siècle. C'est en 545 que Tugdual, fils du roi Hoël I<sup>er</sup> et parent d'Arthur, sur l'ordre de Dieu, vint planter son bâton apostolique à l'entrée de la vallée de Traoun-Trécor. Il avait traversé la Manche sur un vaisseau que montaient des « jeunes gens de bonne façon », dit Albert Le Grand. Sa mère, sainte Pompée, qui est devenue la patronne de Langoat, sa sœur, la bienheureuse Sève, soixante-douze solitaires et une sainte veuve, nommée Mahélen, l'accompagnaient.

Le monastère de Tugdual fut bientôt le plus important de la Domnonée. Des pêcheurs et des agriculteurs, attirés par la beauté et la sainteté des lieux, y établirent leur foyer. La ville naquit ainsi, puis se développa jusqu'à devenir une cité florissante ; à telle enseigne qu'à la mort de Tridanus, le dernier évêque de Lexovie, le peuple appelé à se prononcer, désigna Tugdual pour le remplacer.

Tréguier grandit de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle fût digne de son titre de capitale de Trécor où la campagne, pleine de verdure et de fleurs, semble un îlot arcadien, un joyau de splendeur, qu'entourent des côtes sauvages sans cesse battues par les tempêtes.

Tugdual entra bientôt en lutte avec Conomor. Certains habitants de Lexovie prirent fait et

cause pour le Prince du Poher. Une voix conseilla à Tugdual de se rendre à Rome. Il partit accompagné de deux disciples. Ses calomnieux exultèrent. Leur joie ne dura pas. Tous les malheurs fondirent sur le pays. « Les terres et les femmes » devinrent stériles. La famine et la peste portèrent la désolation dans la plupart des familles. Les yeux des coupables s'ouvrirent. Il y eut des prières publiques et des processions, pour demander le retour de Tugdual. Une nuit que celui-ci était en oraison, un ange lui apparut qui lui ordonna de le suivre. Dès qu'ils furent dans la rue, l'ange présenta un cheval à Tugdual et lui dit de retourner dans son évêché.

Le lendemain, au point du jour, Tugdual se trouva transporté par ce cheval ailé sur un petit tertre en vue de son ancien monastère. Il mit pied à terre et, aussitôt, le cheval disparut dans les airs. Quand on apprit le retour miraculeux de l'évêque, chacun voulut lui offrir l'hospitalité. Tugdual refusa d'habiter le palais du roi de Lexovie et les plus riches demeures. Il fut dans les faubourgs demander l'hospitalité d'un humble journalier.

Quelque temps avant sa mort, Tugdual décida de transformer en cathédrale l'église de son monastère. Cette cathédrale que connut saint Yves, n'est pas celle qui existe actuellement et dont la première pierre fut posée en l'an 1339. Cependant, la Tour d'Hasting, sur laquelle elle s'appuie en partie, construite par les Normands quand ils envahirent la péninsule armoricaine, date du IX<sup>e</sup> siècle. Le cloître n'a été construit qu'au XV<sup>e</sup> siècle, en l'an 1461.

« Il y a des cathédrales plus belles que celle de Tréguier, il n'y en a peut-être pas de plus élégantes, ni d'une pureté de dessin et d'une harmonie de détails plus vraies », a dit Onfroy Kermoalquin. Ses dimensions sont bien proportionnées et son aspect général, à l'intérieur, est plein de majesté.

Trois tours, en comptant la tour d'Hasting, s'élèvent au-dessus des combles. L'une d'elles est surmontée d'une flèche octogonale de granit, haute de soixante-douze mètres, dont les faces sont taillées à jour. Cette flèche commencée en 1785 fut achevée en deux ans. Elle remplace une flèche en plomb qui datait du xv<sup>e</sup> siècle et dont la construction, suivant la légende, s'était faite dans des conditions qui valent d'être rapportées.

A la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, l'évêque de Tréguier, appauvri par les calamités qui avaient sévi sur la Bretagne, manquait d'argent pour achever sa cathédrale. Elle formait une masse compacte, un immense vaisseau dépourvu de son grand mâât. C'est en vain qu'il avait tendu la main. Les seigneurs et les gens du peuple ne pouvaient, faute de moyens, lui venir en aide et il se désespérait.

Un jour que dans sa demeure épiscopale il réfléchissait à son infortune, il reçut la visite d'un seigneur étranger au pays qui lui dit :

— Je sais ce qui cause votre chagrin et je veux essayer de vous sortir d'embarras. Faites-moi confiance et dans très peu de temps une flèche magnifique et très haute couronnera votre église.

L'évêque alléché par cette offre en demanda les conditions.

Le visiteur se fit alors connaître. C'était Satan en personne.

— Je vous construirai, dit-il, la flèche que vous désirez, sous réserve que j'aie pour moi les âmes de tous ceux qui décéderont entre grand'messe et vêpres, le premier dimanche qui suivra son achèvement.

Le prélat réfléchit un instant, puis répondit qu'il acceptait le marché. Dès le lendemain, les ouvriers se mirent à l'ouvrage. Les Trégorrois ne revenaient pas de l'ardeur qu'ils apportaient à leur labeur. Ils se demandaient bien où leur évêque s'était procuré les fonds nécessaires, qu'elle était l'origine des plombiers qui travaillaient aussi rapidement, aussi artistiquement surtout, mais faute de pouvoir répondre à la question, ils se satisfaisaient de regarder la haute et fine pyramide monter chaque jour davantage vers le ciel.

L'édification s'acheva un samedi soir. Satan vint retrouver l'évêque et lui demanda s'il était satisfait. Il l'invita à lui présenter ses observations, s'il en avait à formuler. L'évêque répondit qu'il ne pouvait que rendre hommage au zèle des ouvriers et reconnaître que l'engagement avait été tenu.

— Il ne reste plus qu'à payer, ajouta Satan, en rappelant les conditions du marché.

— C'est chose entendue, ce sera fait demain, répliqua l'évêque en le congédiant.

Le diable sortit de chez le prélat en se frottant les mains, à la pensée de la bonne récolte d'âmes

qu'il allait faire. Il attendit sans impatience la messe du lendemain.

Elle commença et dura plus longtemps que de coutume. Cependant elle approchait de sa fin. Tout à coup l'évêque se tourna vers les fidèles et chanta *Ite Missa est*, puis, sans prendre le temps de souffler, il entonna le premier psaume des vêpres : *Dixit Dominus Domino meo...*

Alors seulement Satan comprit qu'il avait eu affaire à plus malin que lui.

### Les ânes de saint Suliac

---

Quand, en vedette, on remonte la Rance dans la direction de Dinan, on aperçoit, sur la rive droite du fleuve, le port et le village de Saint-Suliac que domine la haute tour quadrangulaire d'une église, dont certaines parties datent du XIII<sup>e</sup> siècle.

Suliac, fondateur du monastère autour duquel s'est depuis développé le bourg qui porte son nom, était le fils de Bramail, roi du Pays de Galles. Il avait trois frères. Redoutant les honneurs et les charges du pouvoir, il décida d'entrer dans les ordres et suivit un abbé nommé Guimarch. Quand il apprit la décision de son fils, le père de Suliac entra dans une grande colère et dépêcha, avec mission de tuer Guimarch, trente hommes d'armes. Ceux-ci, à la demande de Suliac, épargnèrent l'abbé et finalement le roi Bramail s'inclina devant les désirs de son fils.

Plus tard, Suliac devint à son tour abbé. L'un de ses frères qui avait succédé à son père étant mort, sa femme Hajarné perdit le pouvoir. Elle l'aurait conservé si Suliac avait consenti, pour l'épouser, à quitter les ordres. Il repoussa avec indignation une semblable proposition. Hajarné jura de se venger. Pour lui échapper, Suliac s'embarqua et vint aborder à l'embouchure de la Rance. Il remonta la rivière jusqu'au premier isthme qu'il rencontra et qui sépare l'anse Beauchet de l'étang fluvial dit la plaine de Saint-

Suliac. Le seigneur du pays l'accueillit avec joie et lui donna, en tous biens, la presqu'île de Montgarrot. Suliac et ses moines cultivèrent le pays, y semèrent du blé et y plantèrent de la vigne.

La Rance, à cette époque, n'était pas aussi large qu'elle l'est aujourd'hui. On la traversait facilement à gué, au moment de la marée basse. En face du monastère de saint Suliac, sur la rive gauche, se trouvait le village de Rigourden, où les habitants faisaient l'élevage des ânes. Or, ces derniers avaient pris l'habitude, la nuit, de venir manger les récoltes du monastère. Suliac, à plusieurs reprises, adressa aux nocturnes visiteurs de justes remontrances. Ils n'en tinrent aucun compte. Ils se risquèrent même à franchir les enclos qui protégeaient les vignes de Montgarrot. Suliac, pour les punir, les rendit immobiles et leur retourna la tête. Quand les propriétaires de Rigourden virent que leurs ânes ne revenaient pas, ils se rendirent au monastère. On juge leur effarement d'apercevoir les bœufs incapables « de se mouvoir ni de remuer non plus que s'ils eussent esté de marbre ou de bronze ».

Mais Suliac n'était pas vindicatif. Il consentit à rendre aux animaux la liberté de leurs mouvements, à condition qu'ils ne traverseraient plus jamais la rivière. D'ailleurs, pour les en empêcher, il élargit la Rance et lui donna l'étendue qu'elle a maintenant devant Saint-Suliac.

---

## Triphine et Conomor

---

Dans la première partie du VI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire vers 520, le pays de Poher, partie orientale de la Cornouaille armoricaine, avait pour chef Conomor (ou Comorrhé).

La tradition, presque toujours excessive dans ses jugements, en a fait un tyran barbare et cruel. Sa vie n'aurait été qu'une longue suite de crimes, tous plus atroces les uns que les autres.

L'impartiale histoire a surtout vu en Conomor un grand ambitieux qui, pour réaliser de hardis projets politiques, ne regarda pas toujours aux moyens qu'il employait. Elle reconnaît encore que la pensée qui domina la plupart de ses actes était de grouper toutes les petites principautés fondées par les émigrants, alors éparpillées dans la péninsule armoricaine. Et ce rêve de réaliser l'unité de la Bretagne nouvelle, qui fait de lui une sorte de précurseur de Nominoé, lui vaut un certain nombre de circonstances atténuantes.

Conomor se trouvait à l'étroit dans sa principauté de Poher et dans sa capitale de Caer-Arhès (Carhaix). Pour se donner plus d'aise, il commença par étendre sa puissance sur certaines parties du Léon. Il conduisit son armée victorieusement, en suivant la chaîne de l'Arrhée, puis le cours de l'Elorn, jusqu'à la forteresse de Gésocribate (aujourd'hui Brest) qu'il fit sienne.

Les vingt premières années du règne de Conomor ne suscitent aucun reproche. Il jouit à juste titre de la confiance du roi de France Childebert. N'est-ce pas à lui que ce roi recommande le barde Hoarvian qui sera le père de saint Hervé? N'est-ce pas auprès de Conomor que le prince Mélar trouve protection contre les agissements de son oncle Rivod ?

Soudain, son ambition grandissante va le pousser aux actes les plus blâmables.

Iona, roi de Domnonée, vers l'an 540, est mystérieusement assassiné. On n'a jamais pu prouver que Conomor ait été l'assassin ou ait armé le bras du meurtrier. C'est beaucoup plus tard que l'opinion lui appliquera la sentence : « A la façon dont on exploite le crime on reconnaît le coupable. »

Conomor voit, en effet, dans la mort de Iona, une occasion d'étendre encore sa puissance. Il épouse la veuve du roi défunt et déclare prendre sous sa protection son fils Judual.

Il se montre tout d'abord bienveillant pour ce fils adoptif. Il gère ses biens avec une honnêteté apparente, qui semble à tous exempte de critique. La reine est pleine de confiance. Aussi avoue-t-elle à son mari un rêve qu'elle a fait : elle a vu son fils siéger au sommet d'une montagne. Tous les seigneurs du pays venaient lui rendre hommage. Ils lui apportaient les dons les plus riches et lui offraient le sceptre d'or, insigne du pouvoir royal.

A l'issue de ce récit, Conomor laisse apparaître ses véritables sentiments :

— Ce rêve signifie que Judual sera quelque

jour plus puissant que moi. Je ne le supporterai pas. Demain, je lui trancherai la tête.

La mère affolée court réveiller son fils. Tous deux prennent la fuite. Ils réussirent à dépister, Conomor et ses troupes, traversent la forêt centrale et gagnent la côte septentrionale de l'Armorique. Ils arrivent au monastère de saint Lunaire. Celui-ci les accueille, leur offre une hospitalité protectrice.

Conomor a découvert l'asile où se sont réfugiés la reine et son fils. Il somme Lunaire de lui remettre l'enfant.

— Que Conomor vienne ici, demain, à la troisième heure du jour, je lui ferai voir Judual, répond le saint.

Le lendemain, le seigneur de Poher arrive avec une brillante escorte de soldats. Lunaire l'attend dans le jardin qui s'étagé entre la mer et le monastère.

— Moine, il faut tenir ta promesse. Je veux voir Judual, montre-le-moi.

Lunaire, allongeant le bras dans la direction de la pointe du Décollé, montre à Conomor une barque qui, à pleines voiles, gagne le large :

— Ma promesse est tenue, dit-il, tu peux voir Judual, debout au milieu du pont.

Conomor est furieux. Il frappe brutalement Lunaire au visage et, dans sa colère, il enfonce ses éperons dans le ventre de son cheval. L'animal se cabre, renverse son cavalier, tombe sur lui et lui brise la cuisse. Conomor demeure de longues semaines sur sa couche entre la vie et la mort. Pendant ce temps, Judual a gagné la cour de Childebert.

Dès qu'il est guéri, Conomor, par esprit de

vengeance, ne pense plus qu'à faire sentir sa tyrannie sur l'ensemble de son domaine. Ses partisans commettent mille exactions. Une colère aussi sourde que profonde se manifeste dans tous les rangs de la société. Quelques chefs de plous et de lanns n'hésitent pas à se faire les porte-paroles du sentiment général, nettement hostile à celui que l'on regarde comme un usurpateur et aussi un assassin. Conomor, auquel on doit reconnaître quelque courage, prend sans hésiter l'offensive contre ses adversaires.

Tugdual, le fondateur de Tréguier, est surtout l'objet de sa persécution, non pas tant parce que religieux, mais comme l'un des derniers représentants de la dynastie domnonéenne. Lunaire également connaît les mauvais offices de Conomor et se voit obligé de demander contre lui la protection de Childebert.

L'histoire ne dit pas ce que devint la mère de Judual : sans doute mourut-elle à Paris, puisque vers l'an 546 Conomor songea à se remarier.

Il avait entrevu depuis longtemps que, pour assurer la continuité de son plan politique, un accord avec le comte du Vannetais était nécessaire. Celui-ci, Wéroc I<sup>er</sup>, avait plusieurs enfants, notamment une fille, Triphine, qui était fort jolie, très bonne et très intelligente. Conomor la fit demander en mariage. Wéroc, qui connaissait la mauvaise réputation du solliciteur, qui n'ignorait rien de son attentat contre Judual et le croyait en outre coupable du meurtre de Iona, refusa de l'agréer pour gendre.

Conomor conçut de ce refus un violent courroux. Il dépêcha l'un de ses fidèles lieutenants, appelé Ruz (le Rouge) pour dire à Wéroc que,

s'il ne consentait pas à son mariage avec Triphine, ce serait la guerre.

Saint Gildas de Rhuis se trouvait alors dans son ermitage de Castel Noec, près de Bieuzy, où le Blavet se replie sur lui-même ainsi qu'un serpent. Il s'était creusé dans le rocher une chapelle « voirement en quarré, mais un peu plus longue que large », dit un auteur du XVII<sup>e</sup> siècle. Wéroc le fit appeler et lui demanda d'être l'arbitre du conflit qui venait de s'élever entre le maître du Pays du Blé noir (la Cornouaille) et le maître du Pays du Blé blanc (Vannetais).

Gildas accepta de remplir le rôle de conciliateur qu'on lui offrait et Wéroc adressa un message à Conomor pour lui dire :

— Je te donnerai ma fille, si Gildas vient me la demander pour toi.

Dès la réception de ce message, Conomor se rend auprès de Gildas. Il plaide sa propre cause ; se déclare innocent des meurtres qu'on lui impute, assure que ce n'est pas son ambition personnelle qui le guide et qu'au-dessus des intentions qu'on lui prête, il voit surtout l'avenir du pays. Il rappelle opportunément quelques-uns de ses bienfaits, glisse adroitement sur les persécutions qu'il a dirigées contre Lunaire et Tugdual et termine en assurant à Gildas que Triphine ne peut qu'être heureuse avec lui.

Ses paroles ont un ton d'autorité qui en imposerait à tout autre qu'à Gildas, d'autant mieux qu'en habile diplomate, Conomor ne manque pas de laisser entendre que, malgré son amour pour Triphine, s'il est une fois de plus rebuté, ce sera la guerre impitoyable.

— Une poignée de paille enflammée sera jetée

au vent pour montrer à Wéroc que ma colère passera sur ses terres et les ruinera.

Gildas se laisse intimider par cette menace plutôt que convaincre par les serments. Désireux d'éviter un conflit sanglant, se flattant, en outre, que la pitié de Triphine pourrait, si Conomor l'aimait vraiment, agir sur son caractère, il se rend à son tour chez Wéroc et lui dit :

— Donne-moi ta fille. Avec l'aide de Dieu, je te la rendrai saine et sauve.

Comme dans la plupart des récits que nous rapportons ici, le merveilleux et le légendaire vont maintenant se mêler étroitement à la vérité historique et même, bientôt, absorber celle-ci. La tradition populaire, celle que se sont transmises oralement, depuis des siècles, les vieilles conteuses, va faire de Conomor l'un des êtres les plus malfaisants que la terre ait portés. Sa mémoire sera chargée de tous les crimes. Non seulement on l'accusera d'avoir tué ou tenté de tuer ceux qui pouvaient gêner son ascension vers un pouvoir toujours plus absolu, mais encore, sous le manteau des hautes cheminées où flambent les ajoncs pendant les veillées d'hiver, on racontera qu'avant d'épouser Triphine, il a pour le moins tué cinq femmes. De là à l'identifier avec Barbe Bleue, il n'y a qu'un pas et beaucoup de conteurs ont franchi ce pas.

Les noces eurent lieu. Elles furent somptueuses. Tous les seigneurs de la Domnonée, de la Cornouaille, du Poher et du Vannetais y prirent part. Il y eut un grand festin auquel les pauvres furent seuls à être conviés. Suivant la coutume, les nouveaux mariés, malgré leur rang élevé, servirent humblement ceux-ci.

Au moment de la bénédiction nuptiale, Gildas avait remis à Triphine un anneau d'argent qui, de tout blanc qu'il était, devait devenir noir comme l'aile d'un corbeau, si Conomor projetait contre elle quelque crime.

L'histoire et la légende sont d'accord pour assurer que les premiers mois de l'union des nouveaux époux se déroulèrent dans une atmosphère heureuse. Conomor se montrait plein de douceur et de prévenance. Le loup continuait à se faire mouton. Hélas ! cette sérénité ne dura pas. Des nuages sombres surgirent bientôt dans un ciel qui n'avait qu'en apparence gardé tout son azur.

La cause de ce changement, historiquement, est toute politique. Wéroc est devenu vieux. Conomor veut lui succéder. Or, le père de Triphine a cinq fils et c'est entre eux qu'il désire partager ses Etats. Conomor estime ce morcellement contraire à ses intérêts. Il s'allie avec le fils aîné de Wéroc, Machiau, ambitieux autant que lui, et somme son beau-père de partager entre eux deux le Comté Vannetais. Wéroc refuse énergiquement d'entrer dans les vues de son gendre et ce dernier conçoit de cette attitude autant de déception que de colère. C'est la première fois qu'on lui résiste en face. Il cherche les moyens de se venger de Wéroc et c'est alors que naît en son esprit l'odieux projet de s'en prendre à Triphine...

Et la tradition populaire de conter comme suit l'événement.

Avant de partir à la cour de Wéroc, Conomor a confié à Triphine les clefs d'un caveau voisin de la chapelle, dont la porte se trouve à la base

de la plus haute tour de son château, le Castel Finans, une citadelle formidable, aux confins du Poher et du Vannetais ; ses ruines démantelées par les siècles se voient cependant encore sur la rive droite du Blavet, dans la commune de Saint-Aignan, un peu en aval de Gwerlédan.

A son retour, Conomor trouve Triphine en train de broder avec des fils d'argent un bonnet d'enfant.

— Que faites-vous là ? demande-t-il.

— Vous le voyez, répond-elle joyeuse, je prépare une layette pour le fils qui naîtra de vous.

Conomor se rappelle le songe de la mère de Judual. D'autre part, une sorcière lui a prédit qu'il mourrait de la main de son fils. En entendant les paroles de Triphine, sans prononcer un mot, sans doute pour ne laisser rien percer de ses intentions, il s'en va, en fermant brutalement la porte de l'appartement.

Triphine, bien que profondément peinée, ne s'inquiète pas outre mesure de cette colère subite. Elle croit plutôt à un mécontentement passager causé par les mauvais résultats des démarches de son mari auprès de son père.

Tout à coup elle regarde la bague que lui a donnée saint Gildas. Au lieu d'un cercle d'argent blanc, c'est un cercle noir qui entoure son doigt. Elle comprend qu'un danger imminent la menace et décide de prendre au plus tôt la fuite. Mais comment s'échapper du château sans éveiller l'attention de Conomor et de ses soldats ? Elle pense que le ciel l'inspirera et descend à la chapelle pour prier. La porte de la chapelle est voisine de la porte du caveau dont Conomor lui a confié la clef. Qui sait ? ce caveau conduit



peut-être à un souterrain qui lui permettra de gagner la campagne. Elle l'ouvre et recule effrayée, en apercevant six sarcophages. Cinq d'entre eux sont recouverts d'une dalle. Le sixième est vide, la malheureuse ne sait que penser. La nuit est venue. Triphine s'apprête à se retirer, mais les dalles se soulèvent et les cinq premières femmes de Conomor lui apparaissent.

— Prends garde, lui disent-elles, Conomor te cherche pour te tuer comme il nous a tuées nous-mêmes. Le cercueil qui est vide a été préparé pour toi. C'est parce que, ainsi que tu l'as fait, nous l'avons prévenu de notre prochaine maternité qu'il nous a donné la mort. Il sait, grâce à l'esprit du mal, que le fils qui naîtra de lui sera le justicier de tous ses crimes et il ne veut pas qu'il voie le jour.

— Oh ! comment lui échapper ? halète Triphine.

— En allant retrouver ton père au Pays du Blé blanc.

— Je ne puis quitter le château avec le chien qui en garde la porte.

— Eh bien, donne-lui ce poison que m'a versé Conomor, dit la première morte.

— Et, pour gagner le chemin, comment descendre le long de la muraille ?

— Sers-toi de cette corde qui m'a étranglée, conseille la seconde.

— Et qui me guidera dans la nuit ?

— Cette flamme qui m'a brûlée, déclare la troisième.

— Pourrais-je jamais accomplir un aussi long parcours ?

— Prends ce bâton qui a brisé mon front, propose la quatrième.

— Et si je ne puis plus marcher ?

— La haquenée blanche, à laquelle j'ai été attachée par les cheveux, te portera, dit enfin la cinquième.

Grâce à ces indications précieuses, à ces secours inespérés, Triphine a pu quitter le château. Conomor la cherche partout. Il ne la trouve pas, mais on lui vient annoncer que son fidèle cerbère est mort empoisonné. Il devine ce qui s'est passé et que Triphine doit être déjà loin. Il monte au sommet de la tour et regarde l'horizon aux quatre points. Il aperçoit au nord un corbeau qui croasse, au levant une hirondelle qui passe, au midi un goéland qui plane, et dans la direction du couchant une tourterelle qui fuit.

Dans la réalité, Triphine s'est sauvée au sein de la forêt (actuellement les bois de Quénécan), elle a traversé le Blavet et atteint la voie romaine de Rennes à Carhaix, dont on trouve encore des traces dans les communes actuelles de Mûr, Caurel, Gouarec, Rostrenen. Afin de dépister ceux qui pourraient la poursuivre, elle a fait retourner les fers de son cheval. Conomor n'a pas été longtemps dupe du stratagème. Il s'est élancé et, tout de suite, a pris la bonne route. Triphine entend le galop des chevaux. Elle se cache dans un buisson. Le lévrier fauve de Conomor la dépiste en aboyant. La malheureuse se réfugie dans la chaumière d'un berger. Elle est toute défaillante, rien ne peut plus la sauver de la mort qui l'attend.

Mais à ce moment, reprend la légende popu-

laire, elle aperçoit le faucon d'or de son père. Elle l'appelle et lui remet la bague, pour qu'il prévienne Wéroc. Puis elle s'abandonne à Dieu.

Conomor a rejoint l'infortunée Triphine à l'endroit précis où se trouve actuellement l'église de la commune qui porte son nom.

Elle est à genoux, le visage contracté par la terreur. Des larmes abondantes coulent de ses yeux. Des sanglots étranglent sa voix. C'est en vain qu'elle supplie son bourreau de l'épargner. Conomor reste sourd à toutes ses supplications. Son cœur est insensible, l'horreur du crime ne l'effraie pas. Il tire son glaive du fourreau et l'abat sur la tête de celle qu'il disait tant aimer. Triphine tombe parmi les bruyères, dans une mare de sang, pendant que son odieux époux regagne tranquillement Castel Finans.

Le faucon d'or a déposé la bague dans la coupe de Wéroc qui devine le drame affreux dont Triphine est l'innocente victime. Il dit à Gildas :

— Si ma fille est morte, c'est que tu l'as voulu, tiens ta promesse, rends-la-moi.

Gildas ne peut croire à tant de perfide cruauté de la part de Conomor. Il gagne, en hâte, la demeure du bourreau, pour obtenir de lui l'aveu de son épouvantable forfait.

C'est en vain qu'il frappe à la porte du Castel ; qu'il appelle, qu'il se nomme. On ne lui répond pas ou, du moins, les soldats du meurtrier, derrière leurs remparts, le raillent et l'insultent. Gildas alors s'approche de la rive du Blavet. Après avoir prié, il prend une poignée de terre qu'en signe de malédiction il lance sur les murs du château. Ceux-ci s'écroulent.

C'est le premier acte. Voici le second :

Le faucon d'or a guidé Gildas et l'a conduit sur les lieux où Triphine a été frappée. Elle est encore étendue, sans vie, sur le sol ensanglanté. Elle porte à la tête une horrible plaie. Gildas apprit naguère, de saint Iltud, les secrets de la médecine druidique. Mais que pourrait la science ici sans la prière ? Gildas est parvenu à ranimer la fille de Wéroc. Dès qu'elle a repris ses sens, il la reconduit à son père et dit à celui-ci :

— Je te rends le dépôt que tu m'avais confié. Ta fille, morte pour tous, par la grâce de Dieu, est vivante. Garde-la désormais et nourris avec de grands soins, quand elle lui aura donné le jour, l'enfant qu'elle porte en son sein.

Cette véritable résurrection eut en Bretagne un retentissement immense. Elle fit tout à la fois connaître les vertus de Triphine, la sainteté de Gildas et l'opprobre de Conomor.

Mais Gildas ne se pardonnait pas d'avoir pu, contre son intention, livrer « la pure colombe aux griffes du vautour ».

Après avoir rendu la vie à Triphine, il lui restait d'assurer le châtement du tyran. Le bourdon à la main, il parcourut la Cornouaille, la Domnonée et le Léon, dénonçant le crime affreux commis par Conomor. Il mit trois ans à accomplir cette mission, qui se termina par la réunion, en l'année 548, en plein cœur des Etats de Conomor, sur la montagne du Ménez-Bré, d'une foule énorme où les Machtierns, les Tierns, les chefs de plous ou de lanns, les moines, les abbés cou-

doyaient les gens du peuple et les paysans, sous la présidence des sept prélats de Bretagne.

Solennellement, Conomor fut jugé et déclaré coupable d'avoir assassiné le prince Iona, la reine Triphine, et, en outre, commis bien d'autres crimes. Anathématisé par les évêques, renié comme roi par le peuple, il fut excommunié et condamné à la perte de tous ses droits et de tous ses biens spirituels et temporels, civils et religieux.

Quelque temps après l'attentat de Conomor, la douce Triphine était morte pour tout de bon cette fois, en donnant le jour à un fils, baptisé du nom de Trech Meur (545) (grand vainqueur). Gildas, à la demande de Wéroc, s'était chargé de son éducation.

Conomor n'avait pas tardé à connaître cette naissance. Sur son ordre, ses soldats avaient recherché l'enfant. Ils ne l'avaient pas trouvé.

Le 8 mai 554, alors que Conomor, en maudit qu'il était, errait dans les bois, ses pas le portèrent sur les lieux où il avait abattu Triphine d'un coup de glaive.

Des enfants jouaient à la crosse. Parmi leur jeune troupe il en était un, plus soigneusement vêtu que les autres et que ses camarades appelaient Trémeur.

Le nom retint l'attention du tyran. Il regarda l'enfant et lui demanda son âge :

— Je vais avoir neuf ans.

Alors, un rapprochement se fit dans l'esprit de Conomor. Il eut tout de suite l'intuition et, bientôt, la certitude que cet enfant était son fils et le fils de Triphine. Il décida immédiatement de le supprimer. Sans hésiter, comme il avait

fait pour la mère, il lui trancha la tête. Puis, croyant n'avoir été vu de personne, il s'en alla.

Le petit martyr le laissa s'éloigner, après quoi, dit la légende, il prit sa tête dans ses mains et la porta jusque sur le tombeau où sa mère dormait son dernier sommeil.

Dans le cimetière de Sainte-Tréphine (Côtes-du-Nord), contre un lec'h, apporté en cet endroit par deux jeunes taureaux noirs attelés avec un cheval blanc, s'élève une chapelle de construction moderne qui abrite le tombeau de saint Trémeur. Celui de sa mère se trouve à quelque distance dans le cimetière même.

A l'intérieur de la chapelle cinq pierres sphéroïdales émergent du dallage. Les gens du pays, qui ont tôt fait de trouver subjectivement l'explication de toutes choses, déclarent que ce sont là les boules que Trémeur poussait avec sa crosse, quand il fut tué par son père.

Pendant plusieurs années, après le « concile de Ménez-Bré », Conomor vécut en se raillant de la sentence qui avait été prononcée contre lui et qui, pensait-il, ne serait jamais exécutée.

Ce fut saint Samson, d'accord avec saint Magloire et saint Malo, qui se chargea de le détromper. Samson se rendit à Paris et fit au roi Childebert et à la reine Ulthogoth un exposé complet des crimes reprochés à Conomor. Il réclama Judual, pour le rétablir sur le trône domnonéen.

Conomor avait des influences à la cour et ce ne fut pas sans mal que Samson put les surmonter. On tenta même de le faire disparaître en mêlant du poison à son breuvage. Mais la coupe

se brisa d'elle-même, au moment où il la portait à ses lèvres.

A force d'insister, Samson obtint enfin de Childebert qu'il lui remit Judual. Quand on sut en Bretagne l'arrivée prochaine du jeune prince, tout le pays laissa éclater son enthousiasme. Des seigneurs l'allèrent trouver pour lui dire qu'ils se mettaient sous ses ordres afin qu'il vengeât son père. Dès que le fils de Iona disposa d'une armée suffisante et sûre, il entra en campagne contre Conomor « violateur de toute justice ».

Trois batailles, toutes plus sanglantes l'une que l'autre, furent livrées successivement. Conomor fut vaincu à chacune d'elles, mais, les deux premières fois, il parvint à s'échapper. A la troisième rencontre, qui se déroula, croit-on, à la limite des monts d'Arrhée, en la paroisse actuelle de Plounéour-Ménez, Judual et Conomor se trouvèrent en présence. Le combat fut terrible et d'une issue incertaine pendant une grande partie de sa durée. Mais Judual finit par atteindre Conomor d'un coup de javelot. Le tyran s'écroula, frappé à mort.

Cette suite ininterrompue d'événements tragiques a frappé l'imagination des bardes bretons. Il existe plusieurs versions dramatisées du *Mystère de sainte Triphine*. L'une d'entre elles, recueillie par F. M. Luzel, a été représentée en plein air, à Saint-Brieuc, lors du congrès celtique de 1867. Disons encore, à titre documentaire, qu'une partie des restes mortels de Trémeur se trouve maintenant à Paris, dans le reliquaire de l'église Sainte-Clotilde. Carhaix, dont l'église paroissiale est dédiée à saint Trémeur, contestait autrefois au clergé de la com-

mune de Sainte-Triphine le droit de conserver les reliques de Trémeur. A plusieurs reprises, lit-on sur le registre paroissial de Sainte-Triphine, des processions vinrent de Carhaix pour réclamer ces reliques. Mais les habitants de Sainte-Triphine se soulevèrent et, à main armée, obligèrent les Carhaisiens à retourner chez eux.

---

## Dans l'île de Bréhat

---

On a surnommé Bréhat l'île de beauté de la côte nord de Bretagne. Son climat est très doux et, à l'abri de ses rochers roses, croît une végétation luxuriante et fleurie. On songe, en la visitant, à un coin d'Arcadie, à une île méditerranéenne ou, mieux, à cette île métaphorique dépeinte par J.-J. Rousseau pour symboliser le bonheur : paisible et reposante à l'intérieur autant qu'escarpée sur ses bords.

Ceux-ci sont vraiment prestigieux de magnificence et d'effroi, surtout aux approches de la Pointe du Paon, où l'eau a excavé des failles profondes. Sur les parois divergentes de l'une d'elles, une autre roche forme voûte. Quand les vagues furieuses s'y engouffrent, leur force est telle que cette roche se soulève et retombe avec un bruit sourd de marteau dont le choc infernal résonne dans toute l'île, où son pilonnement ébranle les maisons.

Le Paon, comme tous les gouffres bretons, a sa légende. Elle ne peut être que tragique : Mériadec, comte de Goëlo, avait deux fils : Gwill et Isselbert, deux bandits, opprobre de leur famille, par ailleurs aimée et respectée. Ils complotèrent un jour de tuer leur père pour s'emparer de ses biens. Celui-ci apprit le projet criminel et s'enfuit. Aidés, dit-on, par le démon

Golo-Robin (feu follet), Gwill et Isselbert rejoignirent leur père au nord de l'île et l'assassinèrent lâchement. Pour s'en débarrasser et le jeter à la mer, ils chargèrent le cadavre sur leurs épaules et gravirent la falaise. Soudain, ils sentirent leurs pieds s'attacher au sol, leurs membres se pétrifier et leurs épaules fléchir sous le poids de leur victime. Changés en rochers, ils sont demeurés au-dessus du gouffre, éternellement liés par le cadavre de leur père dont le sang a coulé sur eux et sur les pierres d'alentour, leur donnant cette couleur rouge qui les marque de son indélébile stigmaté.

Malgré ces terribles souvenirs, les jeunes filles de Bréhat n'hésitent pas à venir consulter l'oracle qui, depuis le drame, hante le gouffre du Paon. Elles y jettent des pierres et celles-ci rebondissent d'une paroi à l'autre et indiquent, par les coups frappés, le nombre d'années qu'elles devront attendre avant de se marier.

Le nom de Bréhat est de ceux qui fixent l'attention dès les premières pages de l'histoire de Bretagne. L'île de Lavrec, qui ne se sépare de Bréhat qu'à la marée montante, abrita dans son monastère, aux ruines encore visibles, le plus ancien des anachorètes bretons : Budoc, venu là vers 470, et qui fut le maître du fils de Fracan, Gwénolé, fondateur de Landévennec et ministre du roi Gralon. En arrivant d'Irlande, Budoc s'était établi dans une villa gallo-romaine que ses habitants avaient dû abandonner lors des invasions saxonnes au début du v<sup>e</sup> siècle. On dit qu'après le passage des barbares, l'île s'était peuplée de bêtes venimeuses. Budoc les avait chassées, si bien que, depuis lors, pour se guérir

de la morsure des vipères, il suffit de frotter la blessure avec de la terre de Lavrec.

Dans l'île voisine de Saint-Maudez, il y eut également, à ces époques lointaines, un monastère, celui du saint personnage qui a donné son nom à l'île elle-même. Quand il voulut évangéliser les Bréhatins, ceux-ci lui firent plutôt mauvais accueil ; ils lui fermèrent au nez les portes de leurs maisons et de leurs étables. Maudez en était réduit à dormir dans un creux de rocher. Les Bréhatins appelèrent le diable à la rescousse pour qu'il les délivrât du saint. Belzébuth eut avec lui une entrevue et lui dit au cours de la conversation :

— Si tu rejoins ton île dans une auge de pierre, je croirai que ton Dieu est puissant.

Saint Maudez, après avoir prié, souleva l'auge de même qu'un fêtu de paille, la porta jusqu'à la pointe de Berlau et, l'ayant mise à flot, s'y embarqua pour rentrer chez lui.

Le diable s'enfuit et les Bréhatins ne reposèrent plus Maudez.

Rappelons en terminant que d'irréfutables documents établissent que les ancêtres des Bréhatins ont pêché à Terre-Neuve, dans le détroit de Belle-Ile et sur les rivages du Labrador, bien avant que n'y allât Christophe Colomb.

Dans une transaction intervenue en 1525 entre les moines de Beauport et des pêcheurs de Bréhat, il est en effet stipulé que ceux-ci devront la dîme sur tout poisson pris aussi bien en Islande qu'à Terre-Neuve, où ils ont coutume d'aller depuis « quarante, cinquante ou soixante ans ».

En 1484, le corsaire Coatanlem, d'origine bré-

hatine, à la suite d'une affaire où il avait fait prisonniers des marins de Bristol, quittait la Bretagne pour s'établir à Lisbonne. Il s'y rencontra avec Christophe Colomb, lui révélait l'existence du Nouveau-Monde et lui en indiquait la route.

---

## La Forêt de Brocéliande

---

Désireux d'avoir sur terre un représentant dévoué à ses intérêts, qui l'aidât à tromper les hommes en acquérant sur eux une grande autorité, parce qu'à même de connaître le passé et de prédire l'avenir, Satan, certain jour, délégua l'un de ses incubes avec mission d'engendrer d'une vierge l'enfant utile à ses projets.

Merlin naquit de cette union. Sa mère était chrétienne et très pieuse. Elle le fit baptiser dès sa naissance. Le diable perdit du même coup tout pouvoir sur l'enfant, qui conserva cependant la plupart des dons qu'il tenait de son père. Il se métamorphosait à son gré ; il expliquait avec les plus grandes facilités les songes et les événements qui paraissaient de prime abord inexplicables ; il enchantait, au sens nécromancien, ceux qu'il désirait voir agir selon sa volonté. Il donnait les avis les plus sages et les conseils les plus précieux et, à l'exemple des chevaliers, il soutenait les bons contre les méchants, les opprimés contre les oppresseurs.

Les filles-mères, à cette époque, étaient brûlées vives. Elles pouvaient cependant prolonger leur vie du temps que durait l'allaitement de leur enfant. Ainsi le voulaient encore les coutumes qui, alors, faisaient loi.

Quand, au bout de neuf mois, Merlin eut l'âge

d'être sevré, sa mère fut appelée chez le juge chargé de prononcer contre elle l'inexorable sentence. Elle se présenta avec son enfant sur les bras. Le juge la pressa de questions sur les conditions dans lesquelles elle était devenue mère. Elle ne savait que répondre, puisqu'elle avait été prise, durant son sommeil, par quelqu'un qu'elle n'avait pas vu. Comme le juge doutait de sa parole et allait la condamner, Merlin, à la stupéfaction des personnes présentes dans le prétoire, éleva la voix pour expliquer son origine. Il s'exprima si bien que le magistrat fut convaincu de l'innocence de l'inculpée et la relaxa, ce qui lui permit de se retirer dans un monastère, où elle finit ses jours, expiant, au sein de la retraite et par la prière, la faute qu'elle n'avait, en définitive, pas commise.

Il y avait alors, en Bretagne, un roi qui se nommait Constant. Il mourut en laissant deux enfants en bas âge, appelés Moine et Uter Pendragon. Le sénéchal du royaume était ambitieux et félon : il donna l'ordre à ses soudoyés d'assassiner les deux enfants. Uter Pendragon fut soustrait à sa cruelle trahison. Des partisans l'emmenèrent dans une ville étrangère, pour l'élever.

Voltiger, ainsi se nommait le sénéchal, se croyant sûr de l'impunité, monta sur le trône de Constant. On lui apprit alors qu'Uter Pendragon avait échappé à la mort. Il vécut dès cet instant dans l'inquiétude et, pour se défendre en cas d'un retour qu'il redoutait, il décida de construire, aux portes de la ville, une tour haute et crénelée. La tour s'écroula le jour de son achève-

ment. Voltiger donna immédiatement l'ordre de la réédifier. Elle s'écroula de nouveau.

Supposant, à juste raison, que ces écroulements successifs résultaient d'un maléfice, l'usurpateur consulta ses astronomes. Ceux-ci discutèrent longuement et décrétèrent qu'il en serait chaque fois ainsi, tant que les maçons ne joindraient pas à leur mortier le sang d'un enfant de sept ans, né sans père.

Les soldats de Voltiger se mirent en campagne pour rechercher l'holocauste réclamé par les astronomes. Ils rencontrèrent Merlin qui, précisément, venait d'atteindre sa septième année et qui leur dit :

— Je suis celui que vous cherchez. Si vous me jurez que vous ne me ferez aucun mal, je vous apprendrai pourquoi les tours se sont écroulées.

On l'amena devant le roi. Il montra tellement d'autorité dans ses paroles, que celui-ci n'osa donner l'ordre de le mettre à mort avant de l'avoir entendu. Et Merlin expliqua :

— Sous les fondations de la tour habitent deux dragons. L'un est rouge et l'autre blanc. Quand le poids de la tour devient trop pesant pour eux, ils éprouvent le besoin de se tourner. C'est alors que les murs s'écroulent.

Voltiger ordonna de creuser le sol. Dès que les ouvriers atteignirent la base des fondations, ils trouvèrent deux énormes dalles qu'ils soulevèrent. Les dragons sortirent aussitôt de leur antre et se jetèrent sauvagement l'un sur l'autre. Le dragon rouge prit d'abord le dessus, mais le blanc, plus agile parce que paraissant plus jeune, finit par triompher.

— Maintenant, conclut Merlin, en s'adressant à Voltiger, tu peux faire construire ta tour.

— Je voudrais, répartit le roi, savoir ce que signifient les deux dragons.

— Je te l'expliquerai si tu me promets encore de ne me point malmenner pour t'avoir dit la vérité.

— C'est juré !

— Rien n'est plus simple. Le dragon rouge, c'est toi, Voltiger. Le dragon blanc, c'est Uter Pendragon. Dans trois jours vous entrerez en lutte : toi pour garder, lui pour reconquérir son royaume usurpé. Le dragon blanc sera vainqueur du dragon rouge.

Et les événements confirmèrent pleinement les vaticinations de Merlin.

Uter Pendragon, redevenu roi, eu connaissance des révélations de Merlin. Il voulut le connaître et le fit rechercher. Au cours de leurs pérégrinations, les enquêteurs rencontrèrent un bûcheron qu'ils questionnèrent.

— Merlin, déclara le bûcheron, m'a recommandé de vous dire qu'il se rendra au palais, si le roi en personne le vient quérir.

En apprenant la chose, le roi répondit :

— Je pars au devant de Merlin.

Il se trouva tout à coup en présence d'un berger qui gardait un troupeau de moutons à l'orée d'une forêt :

— Connais-tu Merlin ? lui demanda Uter Pendragon.

— Je suis Merlin, répliqua le berger.

Les compagnons du roi s'esclaffèrent. Ils s'ar-

rêtèrent très vite de rire quand ils constatèrent que le berger n'était plus là et qu'à sa place se tenait l'enfant qui avait révélé à Voltiger les causes mystérieuses de l'instabilité de ses tours...

C'est de cette façon qu'on apprit pour la première fois en Bretagne que Merlin possédait le pouvoir de prendre telle « semblance » qu'il voulait.

Le roi, pour reconnaître ce qu'il avait fait, proposa aussitôt à Merlin de l'emmener à sa cour, où, assura-t-il, il jouirait de tous les avantages dûs à son mérite.

Merlin était sage. Il savait que les seigneurs prendraient dépit de sa présence. Il remercia le roi de son obligeance, mais refusa son offre. En revanche, il promit à Uter Pendragon de veiller sur lui et de l'aider dans tout ce qu'il entreprendrait. Très peu de temps après cette rencontre, le nouveau roi de Bretagne, grâce à Merlin, remporta plusieurs grandes victoires sur les Saines, qui étaient des païens fort méchants.

Uter Pendragon, devenu ainsi fort puissant, décida de rassembler sa cour dans son château de Carduel, au pays de Galles. Les seigneurs se rendirent à son invitation et y amenèrent leurs dames et demoiselles. Le roi, parmi celles-ci, remarqua la belle Ygerne, qui était l'épouse du duc Hoel de Tintagel. Il en devint amoureux fou. Ygerne était fidèle et vertueuse. Elle sembla accueillir avec autant d'indifférence que de respect les déclarations de son suzerain. Uter Pendragon éprouva de son attitude un profond chagrin et, pendant une longue année, il souffrit profon-

dément du mal d'aimer. Il en serait mort, assure-t-on, si Merlin n'était venu à son secours.

Un jour, après qu'il lui eût confié sa peine, l'Enchanteur fit le roi se frotter la figure avec une herbe qu'il était allé cueillir à son intention au bord du ruisseau, ce qui, aussitôt, lui donna les traits et la taille du duc Hoel, si bien qu'Ygerne, trompée par les apparences, accueillit cette nuit-là Uter, en croyant recevoir son époux.

Hélas ! la semaine n'était pas terminée qu'Ygerne apprenait que son mari avait été tué au cours d'un combat malheureux, la nuit même où elle l'avait cru de retour. Elle éprouva grande douleur de cette mort, d'autant qu'elle ne pouvait lui demander pardon désormais de l'avoir trompé.

Uter Pendragon, qui aimait toujours davantage Ygerne, sollicita sa main. Elle n'osait accepter. Merlin la décida. Comme elle était honnête, elle voulut que le roi connût ce qui lui était advenu. Elle lui avoua qu'elle serait bientôt mère.

— Belle amie, lui répondit-il en souriant, n'en dites rien à personne. Quand votre enfant naîtra, nous le confierons discrètement à quelqu'un qui l'élèvera.

Merlin emporta effectivement le nouveau-né, chargea le cavalier Antor de le faire baptiser, de l'élever et de l'éduquer, en même temps que son fils Keu, qui était venu au monde quelques jours plus tôt.

Le chevalier Antor remplit fidèlement sa mission et le fils d'Ygerne reçut le nom d'Arthur ou Artus.

Seize années passèrent. Uter Pendragon mourut de sa belle mort. Arthur fut proclamé roi de Bretagne. Il choisit Keu, son frère de lait, pour sénéchal.

Onze seigneurs parmi les plus puissants refusèrent tout d'abord de reconnaître pour suzerain un bâtard. Ils se liguèrent et vinrent mettre le siège devant le château d'Arthur. Merlin, du haut des tours, jeta sur le camp des insurgés de tels enchantements que toutes leurs tentes prirent feu. Profitant du désarroi causé par l'incendie, Arthur et les seigneurs qui lui étaient demeurés fidèles firent une sortie. Il y eut un combat violent qui dura plusieurs heures. Il ne prit fin qu'au moment où le nouveau roi tira de son fourreau son épée, Escalibor, et tailla en pièces l'armée de son agresseur qui, avec tous ses chefs, prit la fuite.

Dès que la paix du royaume fut assurée, sur les conseils de Merlin, avec quarante preux, parmi lesquels se trouvaient le roi Ban de Benoic et son frère Bohor, Arthur alla se mettre au service du roi de Carmélide, Léodagan, afin de le débarrasser des ennemis qui l'accablaient. La seule condition imposée était que le roi secouru ne chercherait pas à savoir le nom de ses alliés.

Léodagan fit à Arthur et à ses compagnons un accueil empressé. Sa fille, Guenièvre, la plus belle femme qu'il y eut alors en Bretagne, leur présenta de l'eau fraîche dans un bassin d'argent et, de ses mains, leur lava le visage et le cou qu'ils avaient eu couverts de poussière, au cours d'un dernier combat.

Arthur et Guenièvre se regardèrent avec ten-

dreté. L'amour le plus fervent fit simultanément battre leurs deux cœurs.

Ayant mis ainsi Arthur en présence de celle qui devait être aimée de lui et qui l'aimerait également, Merlin se rendit en Armorique.

Il y avait alors, au cœur de la péninsule, une forêt immense qui couvrait tout le pays compris aujourd'hui entre Fougères et Quintin pour le septentrion, Corlay et Camors pour le couchant ; le Faouët et Redon pour le midi. Elle mesurait près de trente lieues de longueur et plus de vingt lieues pour la largeur. Le maître de ce vaste domaine sylvestre était un affreux géant, tout noir, qui n'avait qu'un pied et qu'un œil. Les animaux, aussi bien que les végétaux et les éléments, lui obéissaient. A sa volonté, sur un appel de sa voix, un geste de sa main, une profonde obscurité emplissait les clairières ; les arbres apparaissaient tout en feu ; d'affreux hurlements s'élevaient de toutes parts, que les échos en se les renvoyant, rendaient encore plus effrayants ; des monstres surgissaient des cavernes insondables ; des serpents hideux enlagaient de leurs replis les troncs enflammés.

Quiconque s'aventurait au sein de la mystérieuse immensité voyait les arbres se mettre en mouvement, se rapprocher les uns des autres derrière lui, pour lui fermer le passage et le maintenir éternellement captif dans l'enceinte du Val sans Retour.

Il y avait encore, dans cette forêt, de nombreux étangs. Leurs eaux stagnantes et sombres reflétaient la voûte de verdure épaisse qui les ombrageait. D'autres étaient recouverts d'herbes aquatiques et de mousses, destinées à

tromper les pas de ceux qui auraient cru marcher sur la terre ferme.

Une source, appelée Fontaine de Barenton, coulait près d'un rocher. Les korrigans et les fées venaient s'y mirer et s'y baigner. Il suffisait de verser quelques gouttes de son eau sur sa margelle, pour que d'épouvantables orages se déchaînaient immédiatement.

Cette forêt, qui avait nom Brocéliande, de par les bardes et les trouvères qui l'ont célébrée, a servi de cadre aux plus fameux romans de la chevalerie et du cycle breton.

C'est en Brocéliande que s'en fut Merlin. Comme, sous la « semblance » d'un joyeux jouvenceau, il s'avancait par maints sentiers perfides, fermés d'épines et de branches vertes, devant la fontaine de Baranton, il rencontra une jeune fille dont il admira fort la beauté. Il la salua sans cependant lui adresser mot, car il redoutait, s'il lui parlait, de perdre toute liberté d'esprit et de cœur.

Il savait en effet qu'elle se nommait Viviane, qu'elle était la fille d'un vassal, filleul de la déesse Diane, qu'il était désigné pour l'aimer et être aimé d'elle et qu'il lui serait soumis entièrement et en toutes choses, dès qu'il l'aurait vue et se serait entretenu avec elle.

Ce fut elle qui lui parla la première. Elle lui demanda qui il était, d'où il venait, où il allait.

Merlin répondit à Viviane que, si elle voulait lui promettre son amour sans rien de plus, il lui montrerait quelques-uns des jeux auxquels il avait coutume de se livrer.

Viviane promit à l'Enchanteur une amitié qui saurait toujours demeurer forte et pure. Alors,

il fit surgir, devant elle, un château somptueux, précédé d'une vaste pelouse qu'entourait un verger aux arbres chargés de fruits mûrs et sur laquelle des couples nombreux de dames et de seigneurs s'avancèrent aux accords d'une musique exquisement mélodieuse. Leur danse terminée, les couples s'évanouirent dans la forêt. Le château disparut ensuite. Seul, à la demande de Viviane, le verger demeura.

Viviane était curieuse comme toutes les jeunes filles. Elle pria Merlin de lui apprendre le secret de ses jeux. Merlin y consentit, à condition qu'elle se donnerait elle-même à son plaisir.

— Je le ferai si vous m'enseignez tout ce que je veux savoir.

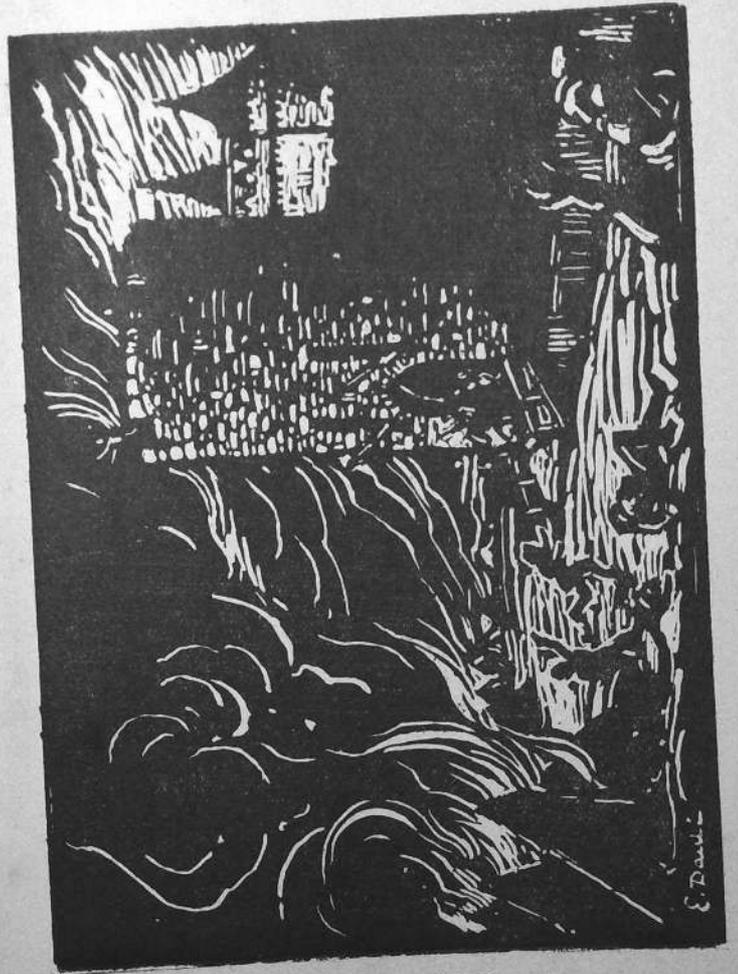
Il lui apprit ainsi à faire couler un ruisseau en tous lieux qu'il lui plairait, à marcher sur un étang sans se mouiller les pieds.

Quand il l'eut satisfaite, il prit congé d'elle, après lui avoir promis de revenir bientôt.

A son retour, Merlin fut accueilli avec joie à la cour de Léodagan où l'attendaient Arthur et ses compagnons. Le roi de Carmélide, ne savait toujours pas quels étaient les chevaliers qui, si courageusement et si gentiment, étaient venus se mettre à son service, bien qu'il les eût, à maintes reprises, invités à décliner leurs noms et qualités.

Il renouvela ses questions devant Merlin. Celui-ci lui répondit, en désignant Arthur.

— Si grand que vous soyez, il est encore plus grand. Nous courons tout le monde dans



l'espoir de lui trouver une femme qui soit digne de ses mérites.

— N'ai-je pas ici, en ma fille Guenièvre, la femme la plus belle et la plus sage qui soit ?

— Elle ne sera pas refusée, s'il plaît à Dieu. Léodagan prit la main de Guenièvre et, bien qu'il ignorât toujours ses titres, la plaça dans la main d'Arthur.

Merlin, reprenant la parole, déclara au roi que le gendre qu'il venait librement de choisir n'était autre qu'Arthur, roi des Bretons.

On fit les fiançailles. Dès qu'elles furent terminées, Arthur annonça qu'il se voyait dans l'obligation de s'éloigner pour quelque temps, car il lui restait encore des ennemis à vaincre.

Léodagan et Guenièvre s'inclinèrent.

Arthur et ses compagnons gagnèrent le Val Périlleux. Le roi de Bretagne y découvrit, toujours par l'entremise de Merlin, quinze épées merveilleuses. Il vit également venir à lui le soir même quatorze chevaliers, que conduisait Gauvain, fils du roi d'Orcanie.

Alors, devant le roi, les seigneurs, les chevaliers assemblés, Merlin conta l'histoire du saint Graal, le vase précieux dans lequel Joseph d'Armathie avait recueilli le sang de Jésus-Christ au moment où, après sa mort, on le détachait de sa croix. Il exposa comment, de Judée, Joseph d'Armathie avait transporté le Graal chez les Bretons du pays de Galles et de l'Ecosse pour, finalement, le déposer, au château de Corbanic, sous la garde du plus jeune de ses frères, fondateur de la dynastie des Rois Pêcheurs, dont le dernier descendant, Pellehan-Pellès, donnerait le jour à une fille qui, elle-même,

engendrerait celui qui connaîtrait la vérité du saint Graal et achèverait les temps aventureux.

Ce récit avait été écouté avec autant d'attention que de respect. Merlin, finalement, s'adressa plus particulièrement à Arthur : il lui dit qu'il lui appartenait, maintenant, de dresser la table du Graal en mémoire de la Sainte Trinité et que, de cette table, il aurait grand honneur, car il en adviendrait moult merveilles.

— La table sera dressée au château de Carduel, en Galles, répondit Arthur, et, le jour de Noël, j'élirai les chevaliers qui auront le droit d'y siéger.

Fort de cette assurance, Merlin retourna en Brocéliande, auprès de Viviane. Ils eurent l'un et l'autre grande joie de se revoir, mais elle, tout de suite, lui demanda de lui enseigner quelques nouveaux jeux : par exemple, de pouvoir endormir un homme à son gré !

— Et pourquoi voulez-vous savoir pareille chose ? questionna Merlin.

— Pour pouvoir endormir mon père et ma mère quand vous viendrez me voir.

Merlin n'était aucunement dupe de la ruse de Viviane. Il se refusa tout d'abord à lui livrer son secret. Elle n'en parut pas chagrine cependant. Elle savait qu'elle arriverait à ses fins. Le dernier jour, il lui céda. Il lui donna trois mots qu'elle prit par écrit « qui avaient cette vertu que nul homme ne la pouvait posséder charnellement lorsqu'elle les portait sur elle ».

Arthur obtint à quelque temps de là l'hommage de tous ses vassaux. N'ayant plus rien à

redouter d'eux, il leur rendit leurs fiefs et il épousa Guenièvre.

Quand, le jour de ses noces, la future reine parut, ce fut un éblouissement. Elle était merveilleusement belle. Les plus somptueux vêtements que l'on eût jamais vus drapaient son corps. Sa robe tissée d'or traînait à plus d'une demi toise. Les fêtes durèrent toute une semaine. On y entendit les meilleurs ménestrels du pays. Les chevaliers coururent la quintaine. Les dames et les jouvenceaux dansèrent dans les salles du palais, décorées de fleurs rares et de tentures de soie.

Le neuvième jour, Arthur prévint ses barons de se préparer au départ, car, en compagnie de la reine, il désirait regagner son château.

Les rois Ban de Benoic et Bahor, qui n'avaient pas quitté leur suzerain depuis qu'il guerroyait contre les infidèles, obtinrent de rejoindre leurs domaines. Ils partirent, accompagnés de Merlin.

Ce fut grande joie chez eux quand ils y arrivèrent. La nuit même, la reine Hélène conçut du roi Ban un enfant qui, plus tard, eût nom Lancelot et la femme du roi Bahor, elle aussi, conçut, cette nuit-là, un fils qui, lorsqu'il naquit, portait sur la poitrine l'image d'un lion couronné, ce qui fit qu'on le baptisa Lionel.

En quittant les rois Ban et Bohor, Merlin se rendit, pour la troisième fois, dans la forêt de Brocéliande. Viviane fit à son ami un accueil si chaleureux, qu'il sentit grandir encore pour elle son amour. Elle connaissait déjà la plupart de ses secrets. Elle savait surtout qu'il était inca-

pable de ne pas lui accorder ce qu'elle réclamerait.

Il fit surgir, pour lui complaire, à la place du lac, au bord duquel ils cheminaient, un château plus merveilleux encore que le premier qu'il avait évoqué pour elle.

— C'est votre manoir, lui dit Merlin. Jamais personne ne le verra qui ne soit de votre maison, car il est invisible pour tout autre ; aux yeux de tous il n'y a que de l'eau. Et si, par envie ou trahison, quelqu'un de vos gens en révélait le secret, aussitôt, le château disparaîtrait pour lui, et il se noierait en y croyant entrer.

Viviane ne cacha pas sa joie. Elle était vraiment femme et elle savait pouvoir se montrer impunément exigeante. Elle demanda à son ami de lui apprendre quelques autres de ces enchantements.

— Beau sire, murmura-t-elle, il y a encore une chose que je voudrais savoir : c'est comment je pourrais ensermer un homme sans tour, sans murs, et sans fers, de manière qu'il ne pût jamais s'échapper sans mon consentement.

Merlin qui devinait toute sa pensée lui répondit :

— Je vois bien ce que vous voulez. Votre but est de me retenir ici, mais je vous aime tellement qu'il me faudra bien vous obéir.

— Puisque je vous aime autant que vous m'aimez, ne devez-vous pas faire mes volontés et moi les vôtres ?

— La prochaine fois que je vous viendrai voir, je vous enseignerai ce que vous désirez...

Et Merlin fut obligé de se faire violence à lui-

même pour retourner auprès d'Arthur et de ses compagnons.

Le jour de Noël qui suivit ces événements, il y eut grand festin au château de Carduel. Comme le repas se terminait, Merlin, avec la permission du Roi, prit la parole en ces termes :

— Seigneurs, je vous rappelle que le très saint Graal, où Joseph d'Arimathie recueillit le sang divin, a été transporté dans la Bretagne bleue. Il sera retrouvé par le meilleur chevalier de ce monde. Il est écrit aussi que notre roi Arthur doit établir ici même la table qui sera la troisième après celle de la Cène et celle du Graal. Cette table sera ronde, pour signifier que tous ceux qui s'y devront asseoir n'y jouiront d'aucune préséance. A la droite du roi demeurera toujours un siège vide en mémoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qui se risquerait à le prendre, sans être l'élu, serait englouti en terre, puisqu'il est réservé au Chevalier qui, ayant conquis le saint Graal, en connaîtra le sens et la vérité.

— Qu'il en soit ainsi, déclara Arthur.

Ces mots étaient à peine achevés qu'apparut, au milieu de la salle, une immense table ronde, autour de laquelle se trouvaient cent cinquante sièges de bois. Sur beaucoup d'entre eux était écrit en lettres d'or : « Ici doit seoir un tel. » Sur le fauteuil à droite du roi, aucun nom ne se lisait.

Arthur fit alors apporter et placer sur le milieu de la table les meilleures reliques que l'on pût trouver. Gauvain prononça, au nom de tous,

le serment solennel ; que jamais dame, demoiselle ou homme ne viendrait demander aide à la cour sans l'obtenir et que si l'un des compagnons présents disparaissait, les autres, tour à tour, se mettraient sans arrêt à sa recherche, pendant un an et un jour.

Tous les chevaliers, d'une même voix, jurèrent alors sur les saints de tenir le serment exprimé pour eux par Gauvain. La reine, à son tour, demanda que les quatre clercs se tinsent toujours céans et consignassent par écrit les aventures des chevaliers. Et il en fut ainsi décidé.

Pour la quatrième fois, Merlin quitta la cour du roi Arthur. De longtemps on n'y entendit plus parler de lui.

Il était retourné à Brocéliande auprès de Viviane, et, cédant à sa prière, il lui avait donné les moyens de le faire prisonnier d'amour pour toujours désormais.

Merlin avait été ordonné chevalier par Arthur avant son départ de Carduel. Gauvain résolut donc, conformément à son serment, de se mettre à la recherche de l'Enchanteur, puisqu'il ne revenait pas. Il partit bien décidé à courir le monde et à le retrouver.

Un jour qu'il traversait une forêt, il rencontra une demoiselle qui chevauchait montée sur un magnifique palefroi. Perdu dans sa rêverie, il passa auprès d'elle sans la saluer. Pour un chevalier c'était une faute grave. La demoiselle lui reprocha son manque de courtoisie et lui dit que, par représailles, elle lui souhaitait de ressembler au premier homme qu'il croiserait.

Gauvain continua sa route, sans trop prêter d'attention à ce souhait. Tout à coup, il se trouva face à face avec un nain. Il le salua et poursuivit son chemin. A mesure qu'il avançait, il sentit ses bras et ses jambes diminuer de longueur et son corps se rapetisser à la taille de celui d'un enfant. Il comprit alors que, suivant le désir de la demoiselle, il était à son tour devenu nain. Il ne voulut pas, malgré son chagrin d'une pareille mésaventure, abandonner sa mission et il s'enfonça dans la forêt de Brocéliande.

Comme il arrivait auprès de la fontaine de Baranton, il s'entendit appeler par son nom et reconnut la voix de Merlin.

— Où êtes-vous ? demanda Gauvain à l'Enchanteur. Ne pouvez-vous vous montrer, vous le plus sage des hommes ?

— Dites-le plus fol, car je savais ce qu'il m'advierait si je revenais ici, et je suis revenu.

Et il raconta comment, pendant son sommeil, Viviane l'avait enserré pour le retenir à tout jamais, et l'empêcher, à moins qu'elle le lui permit quelque jour, de retourner chez le roi.

Gauvain, désolé, se remit en route pour Carduel, de façon à y être de retour un an, jour pour jour, après son départ. En retraversant la forêt, il rencontra de nouveau la demoiselle qui l'avait enchanté. Elle était aux prises avec des chevaliers félons qui lui voulaient du mal. Gauvain fondit sur eux, et, malgré la petitesse de sa taille, comparée à celle de ses adversaires qui étaient grands et forts, il les mit en déroute. La demoiselle se montra reconnaissante de son dévouement, et, sur la promesse qu'il lui fit d'être

toujours courtois, elle lui permit de redevenir ce qu'il était avant leur première rencontre.

Gauvain arriva à la cour au jour prévu. Il fit à Arthur et à Guenièvre un long récit de son voyage, récit que les clerks couchèrent immédiatement par écrit.

La puissance et la gloire d'Arthur avaient atteint leur apogée. Cependant, pour les garder, le roi de Bretagne se voyait obligé de lutter continuellement contre ses irascibles ennemis, les Saxons, les Pictes et les Scots. Il en triomphait facilement, car de nouveaux chevaliers, vaillants autant que dévoués, étaient venus prendre place autour de la Table Ronde, où le siège réservait à celui qui aurait l'honneur et la joie de reconquérir le saint Grall demeurait pourtant toujours inoccupé.

C'est ainsi qu'Arthur combattit tour à tour dans l'île de Bretagne et en Armorique. Il débarrassa Tombelaine et le Mont Saint-Michel d'un géant qui les terrorisait. Il mit à mort, avec l'appui de saint Efflam, le dragon de la Lieue de Grève (1) qui était bien le monstre le plus redoutable qui se fût vu en Armorique.

Au cours de ces chevauchées, il résida successivement dans son camp, auprès du Huelgoat, dans son château de Kerdhuel, bâti sur les plans de celui de Carduel, dont les murailles se reflétaient dans l'eau de l'étang que l'on voit toujours en Pleumeur-Bodou (2) sur le chemin de

(1) Qui s'étend entre le bourg de Saint-Michel-en-Grève et Plestin

(2) Dans un site ravissant le château actuel de Kerdhuel; propriété de M. de Champagny, s'élève, dit-on, sur l'emplacement du château où se tenait la cour d'Arthur (V. *Morgane* de Ch. Le Goffic).

l'île Grande et de l'île d'Aval. Arthur séjourna également dans le château de Joyeuse Garde, devenu le domaine de Lancelot, lequel, après avoir chassé les quarante géants qui l'habitaient, en avait fait un lieu de délice.

Lancelot, fils du roi Ban de Bénoic et de la reine Hélène, avait été, au moment de sa naissance, baptisé du nom de Galahad. Ses parents avaient dû prendre la fuite, parce que Claudas, roi de la Terre-Déserte, s'était emparé de leur château, par suite de la trahison du sénéchal Banin. Viviane avait recueilli Galahad. Elle l'avait élevé dans une retraite au fond du lac de Diane et avait exigé qu'il prît le nom de Lancelot.

Lancelot, par sa mère, descendait directement de Pallès, frère de Joseph d'Arimathie et dernier des riches Rois Pêcheurs. La gloire de reconquérir le saint Graal, suivant la tradition, devait donc lui revenir. Il en fut autrement.

Compagnon de Gauvain, frère d'armes de ses cousins Lionel et Bohor, et aussi de Perceval, Lancelot était, comme ce dernier, jeune, ardent et fort, d'une grande beauté et d'un caractère généreux et noble.

A l'âge de seize ans, il quitta, malgré ses supplications, la « Dame du Lac » à qui il devait tout et se présenta à la cour. Arthur et la reine l'accueillirent avec amitié et Guenièvre ne tarda pas à lui témoigner une tendre affection qu'il lui rendit.

Arthur avait vieilli. Certains, dans son entourage, désiraient qu'il disparût. Ils espéraient, en leur for intérieur, lui succéder. Cependant les événements ne tournaient ni assez vite, ni selon

leur gré. Les serviteurs félons n'hésitèrent donc pas à sceller une alliance avec les pires ennemis de leur suzerain et tout particulièrement avec le roi « du pays d'où l'on ne revient pas ». Supposant que les difficultés extérieures ne suffiraient pas à abattre Arthur, ils essayèrent encore de jeter le trouble dans son esprit et dans son cœur. Ils lui firent entendre que l'affection de Guenièvre pour Lancelot était un amour coupable. Arthur refusa d'écouter la calomnie. Ce que voyant, les ambitieux déçus attirèrent la reine dans un guet-apens. Le roi « du Pays d'où l'on ne revient pas » la surprit et l'emmena en captivité.

Le vieux roi, désespéré, appela à son secours les chevaliers qui lui étaient demeurés fidèles. Gauvain, Perceval et Lancelot partirent à la recherche de la reine, décidés à mourir ou à la ramener. Les félons les attaquèrent et les séparèrent, si bien que chacun d'eux, après s'être défait de ses adversaires, se retrouva seul sur la route. Lancelot mena de rudes combats. Jamais son courage et sa patience ne furent à bout. Mais à l'issue d'une rencontre avec les partisans du ravisseur de Guenièvre, il découvrit enfin le château où elle était retenue prisonnière et la délivra.

Le retour de la reine et le triomphe de Lancelot constituaient un échec pour les coalisés. Ils n'en devinrent que plus audacieux. Ils n'eurent plus d'autre pensée que de provoquer un scandale qui rejaillirait sur Guenièvre, chagrinerait le roi et perdrait le « chevalier blanc ».

L'amour entre Guenièvre et Lancelot avait grandi. S'il demeurait pur, il pouvait, aux yeux



du monde, paraître coupable. Le roi lui-même, cédant aux instances de ceux qui ne cessaient d'attirer son attention sur la prétendue trahison de la reine et du chevalier, se résolut un jour à les chasser. La cour était assemblée et Arthur allait prononcer la sentence, quand il vit arriver Merlin accompagné de Viviane. L'Enchanteur démasqua les délateurs et convainquit le roi de l'innocence des accusés.

Les noirs projets des chevaliers félons échouaient donc une fois de plus. Ceux-ci, pourtant, ne se considéraient pas encore comme battus. Ils reprirent la lutte sur un terrain plus vaste. Ils mirent à leur tête Medraud, le propre neveu du roi, et déclarèrent une guerre ouverte. L'ennemi se montra partout dès son entrée en campagne. La haine et la jalousie s'entr'apuyèrent. Les Saxons, les Pictes et les Scots donnèrent la main aux Norvégiens, aux Normands et aux Danois. Leurs nefes croisèrent en vue des côtes. Les soldats répandirent la terreur dans les villes et dans les villages.

Arthur, malgré son grand âge, releva le défi et passa en Armorique.

Un grand combat eut lieu dans l'île d'Aval, en avant de l'île-Grande, dont les falaises de granit blanc dominant la côte entre Trébeurden et Trégastel, à quelque distance de Kerdhuel. Arthur, grièvement blessé, aurait été fait prisonnier si les siens ne l'eussent emporté. Et il serait mort sans aucun doute, si la fée Morgane n'avait elle-même pansé ses blessures.

Quand les forces lui revinrent, Arthur manifesta l'intention de quitter l'île d'Aval et de reprendre sa place à la tête de ses chevaliers. Mais

il dut demeurer prisonnier de celle qui l'avait soigné et qui le faisait étroitement garder par neuf de ses fées. Il souffrit d'abord beaucoup de cette situation, contre laquelle son caractère se révoltait. Il pria Merlin de lui indiquer les moyens de réduire à néant les effets de l'enchantement qu'il subissait. L'ami de Viviane se rendit aussitôt à l'île d'Aval et, au lieu d'entrer dans les vues d'Arthur, à sa grande surprise, il lui recommanda la patience et la résignation.

— Rends-moi ma jeunesse et rends-moi mon royaume, supplia le roi de Bretagne.

— Je n'en ai plus le pouvoir, lui répondit Merlin.

— N'es-tu plus l'Enchanteur ?

— Je ne suis plus qu'un homme. J'ai abdiqué toute ma science dans le cœur de mon amie. En échange elle m'a donné toute sa tendresse. Fais comme moi. Détache-toi de la grandeur et de l'amour humains. Ton trône était éphémère. Conquiers, tu le peux, un trône éternel et en outre tu demeureras immortel dans l'esprit des hommes.

Le roi comprit toute la sagesse des paroles de Merlin. Il renonça à sa couronne pour qu'en fût ceint le front de Gauvain ; à la conquête du saint Graal, qui fut l'œuvre du fils de Lancelot, lequel s'appelaient du premier nom de son père : Galahad ; à Guenièvre, l'épouse qu'il avait injustement soupçonnée.

Et c'est ainsi que, depuis quinze siècles, Arthur repose dans l'île d'Aval, en attendant que sonne l'heure où la Bretagne, ayant besoin de lui, le rappellera à la lumière.

## Morvan Lez-Breiz

Morvan, machtiern ou vicomte du Léon, est l'un des plus fameux parmi les héros de l'Indépendance bretonne. En l'an 818, il rassembla tous les seigneurs ou tierns de Bretagne et leur demanda de s'unir à lui pour refuser de payer le lourd tribut que Louis le Débonnaire et les Franks exigeaient des Bretons.

Louis le Débonnaire, qui voulait éviter la guerre, délégua le moine Witcar vers Morvan, pour obtenir de lui le respect des engagements pris par les Bretons vis-à-vis de Charlemagne à la suite de la campagne de 786. L'entrevue eut lieu sur la rive droite de l'Ellé, au Ménez-Morvan.

— Toi et ton peuple, dit Witcar à Morvan, vous êtes établis dans un pays qui appartient à l'empereur ; malgré cela, tu refuses de payer le tribut, tu te prépares à attaquer les Franks, déjà tu leur lances des menaces... Si tu engages la lutte, quels que soient tes forces et tes alliés, tu seras vaincu.

— Va promptement trouver ton maître et répète-lui mes paroles, répondit Morvan. Je n'habite point sa terre. Je ne veux pas subir sa loi : qu'il règne sur les Franks, soit, mais Morvan a le droit de régner sur les Bretons sans payer de tribut. Si les Franks nous font guerre, guerre nous leur rendrons... J'ai mille chars pleins de javelots... Si l'Empereur a des boucliers blancs, j'ai des boucliers noirs...

Louis le Débonnaire pensa tout d'abord qu'il n'était pas besoin de grandes forces pour vaincre les Bretons. Ses troupes furent mises en déroute par Morvan. Ce que voyant, l'Empereur frank vint lui-même en Bretagne à la tête d'une armée considérable. Morvan, surpris, n'eut pas le temps de rassembler ses tierns et leurs soldats. L'armée impériale l'assiégea dans sa forteresse du Ménez-Morvan et, au cours d'une sortie, le chef breton, attaqué par des forces supérieures aux siennes, succomba en dépit de sa vaillance. Et cependant, il était parti plein de confiance en disant à sa femme, qui, toujours, s'était tenue à ses côtés et l'avait réconforté dans ses luttes :

— Femme chérie, écoute mes paroles : ces armes que tu vois maintenant aux mains de ton Morvan partent joyeusement pour le combat ; tu les reverras aujourd'hui même, à mon retour ici, teintes du sang des Franks. Aucun de mes coups, j'en suis sûr, ne sera frappé en vain. Salut, femme chérie, salut !

Les vainqueurs ignorèrent tout d'abord le rang de celui qu'ils avaient tué. Mais l'un des leurs, se doutant qu'il s'agissait d'un chef breton, coupa sa tête et l'emporta au camp de l'Empereur. Ils la montrèrent toute souillée de sang et de poussière au moine Witcar, qui, après l'avoir peignée et lavée avec soin, reconnut les traits de Morvan.

Les faits qui précèdent ont une incontestable authenticité historique. La tradition populaire, en les exaltant, leur a donné un caractère tout autre. Morvan est devenu, comme précédemment Arthur et comme après lui Nominoë, la

personnification même du nationalisme breton. Les trouvères et les bardes l'ont chanté et ce sont leurs récits qui, peu à peu, ont créé autour de son front le nimbe légendaire qui l'auréole.

Morvan est devenu Lez-Breiz (littéralement *hanche de la Bretagne*) et bientôt il sera Pérédur au Pays de Galles et Parcival chez les Allemands. Et même, en Bretagne, sa personnalité évoluera. La similitude du nom de Lez-Breiz avec les Aubrais ou Lézobré, qui fut gouverneur de Lannion à l'époque de la Ligue, fera que ce dernier, dans l'esprit populaire, s'identifiera avec Morvan et bénéficiera de son renom et des hauts faits que lui ont prêtés les bardes, dans la gwerz célèbre recueillie et publiée par M. Hersart de la Villemarqué en son *Barzaz-Breiz* et dont voici le résumé :

Lez-Breiz enfant vivait dans le manoir habité par sa mère. Un jour, il rencontre, proche de ce manoir, un chevalier. Il croit tout d'abord se trouver en face de l'archange Saint-Michel qui terrassa le démon. Le chevalier le détrompe et lui dit qu'il est l'oint de son seigneur le comte de Quimper.

L'enfant rentre chez lui. Il saute sur les genoux de sa mère et lui rapporte quelle rencontre il vient de faire.

— Je veux être aussi chevalier, déclare-t-il.

C'est en vain que sa mère veut le retenir. Il se rend à l'écurie, y trouve une méchante haque-née, l'enfourche et, sans un adieu à personne, prend la route de Quimper à la suite du beau chevalier...

Pendant dix ans, il combat.

Au manoir de sa mère, on n'a plus jamais entendu parler de lui.

Le voici qui revient, il est à son tour devenu un chevalier fameux. Sa surprise est grande : des ronces et des orties ont poussé au seuil de sa maison. Les murs sont à demi-ruinés et couverts en partie de lierre. Une vieille femme aveugle lui ouvre la porte. Lez-Breiz demande l'hospitalité.

— Elle ne sera pas, seigneur, des plus brillantes ; la maison est allée à perte depuis que l'enfant l'a quittée pour faire à sa tête.

Mais voici que se présente une jeune fille. Elle est jolie et des larmes inondent son visage.

— Pourquoi pleurez-vous ainsi ? demande Lez-Breiz.

— J'avais un frère de votre âge, voici dix ans qu'il est parti pour mener la vie de chevalier. Et chaque fois que je vois un chevalier, je pleure.

— Ma belle enfant, dites-moi, n'avez-vous point un autre frère ? N'avez-vous point de mère ?

— D'autre frère, je n'en ai point sur la terre, dans le ciel je ne dis pas... dans le ciel où ma pauvre mère est montée, quand mon frère partit chevalier...

— J'ai aussi perdu ma mère et c'est moi qui l'ai tuée...

— Au nom du ciel, seigneur, si vous avez fait cela, qui êtes-vous ?

— Morvan est mon nom et Lez-Breiz mon surnom, ma sœur...

Et voici que Morvan va commencer ses exploits. Avec son petit page, il livre un premier combat au chevalier du roi. Ce dernier le

raïlle auprès de ceux qui l'accompagnent. Cependant, avant d'entrer en lice, les adversaires se saluent :

— Hé, bonjour à toi, chevalier Lez-Breiz.

— Hé, bonjour à toi, chevalier Lorgnez (vilenie).

— Est-ce que tu viens seul au combat ?

— Je ne viens pas seul au combat, sainte Anne est avec moi.

— Moi, je viens, de par le roi, t'ôter la vie.

— Retourne sur tes pas ! Va dire à ton roi que je me moque de lui comme de toi... retourne à Paris... Autrement, je rendrai ton sang aussi froid que le fer ou la pierre.

Et le combat s'engage... Lez-Breiz tue treize guerriers, son page en abat autant et le chevalier Lorgnez est tué le premier.

Le Roi, en apprenant la mort de Lorgnez, s'adresse aux seigneurs de sa cour.

— Celui-là me rendra un hommage véritable qui viendra à bout de Lez-Breiz.

En réponse à ces paroles, le Maure du Roi lui dit :

— Seigneur, j'irai combattre le seigneur Lez-Breiz. Si je ne vous apporte pas sa tête demain, je vous apporterai la mienne avec plaisir.

Ce qu'entendant, le roi du Pays de France fait dire à Lez-Breiz par un de ses pages qu'il ait à venir combattre son maure. Morvan accepte de relever le défi. Il se rend à la chapelle du château et, de nouveau, demande la protection de sainte Anne. Grâce à elle, il est déjà sorti victorieux de dix-neuf combats.

— Faites que je gagne le vingtième, ô ma bonne sainte Anne, et je serai couronné au

Yaudet. — Et je vous achèterai une ceinture de cire qui fera trois fois le tour de vos terres, de votre église et du cimetière ; je vous offrirai une bannière de velours et de satin blanc avec un support d'ivoire poli ; de plus, je vous donnerai sept cloches d'argent qui chanteront gaie-ment nuit et jour sur votre tête, et j'irai trois fois à genoux puiser de l'eau dans votre béni-tier...

— Va au combat, seigneur Lez-Breiz, répond sainte Anne, j'y vais avec toi.

Lez-Breiz monte une haquenée blanche dont la bride est d'argent et le collier d'or. En cours de route, le petit page du roi, qui n'aime pas le Maure, prévient le Chevalier qu'il ait, dès le début, à jeter son manteau sur celui de l'adver-saire et à l'asperger d'eau bénite.

— Alors, dit-il, il fera un bond en l'air, vous n'aurez qu'à bien placer votre épée pour le recevoir.

Les choses se passent comme l'a prévu le petit page. C'est en vain que le Maure demande grâce.

— Au nom de mon Dieu, Lez-Breiz, laisse-moi la vie.

— Je ne te laisserai pas la vie, tu ne me l'aurais pas laissée à moi.

Ils se donnent de tels coups que les murs tremblent d'épouvante. Leurs armes jettent des étincelles comme le fer rouge sur l'enclume. Lez-Breiz enfonce son épée dans le cœur du géant. Celui-ci tombe sur le sol. Lez-Breiz lui coupe la tête et l'attache au pommeau de sa selle.

Au moment où Lez-Breiz se retire, le roi l'in-terpelle.

— Mon Dieu, serait-il possible que tu aies tué mon Maure à moi ?

— Oui, j'ai tué votre Maure et je vous tuerai aussi, si vous voulez.

— Lez-Breiz reste plutôt dans mon palais, je te ferai roi après moi.

— Je ne resterai pas dans votre palais, je ne veux pas servir le roi des Franks. Ma mère (ici Lez-Breiz veut dire la Bretagne) aurait trop de chagrin.

Et de retour à son château, Lez-Breiz de remercier Dame Sainte Anne :

— J'ai été à vingt combats et de par votre protection j'ai gagné les vingt.

Cependant, voici que le roi des Franks de nouveau s'attaque à la Bretagne. Il exige qu'elle paie son tribut et Morvan, suivi de cinq mille braves hommes d'armes à cheval, a décidé de marcher à l'encontre du roi. C'est en vain que sa sœur essaie de le retenir. Elle a vu en songe le blanc cheval de mer (1) enlacé par un serpent. Le cheval a mordu la gorge du monstre, qui agitait son triple dard rouge comme du sang et déroulait ses anneaux en sifflant. Ses petits ont entendu ce sifflement. Ils sont accourus, la lutte est inégale et le cheval a succombé. — Qu'il y ait des Franks par milliers, répond Lez-Breiz, je ne fuis pas devant la mort...

Leiz-Breiz écrasé par le nombre est tué... sa tête est tranchée, mais ce n'est pas son vain-queur qui l'emporte, c'est Morvan lui-même qui vient, tenant son chef dans ses mains, frapper à la porte d'un ermite, dans les bois d'Helliau.

(1) Symbole des Bretons armoricains et de leur chef lui-même.

En voyant s'avancer le spectre, l'ermite recule épouvanté.

— Ne vous effrayez pas, dit Morvan, c'est le Seigneur Dieu qui a permis aux Franks de me décapiter pour un temps. Il m'envoie vers vous pour que vous me récapitiez.

— Si le Seigneur Dieu le veut, soyez récapité, mon fils, au nom de Dieu, Père, Fils et Esprit.

Et par la vertu de l'eau bénite, le fantôme redevient homme.

Mais Morvan doit faire pénitence. Il portera pendant sept ans une robe de plomb cadénassée au cou. Chaque jour il ira, à jeun, chercher de l'eau bénite à la fontaine au sommet de la montagne. Au bout de sept années de pénitence, il rencontre sur son chemin une dame vêtue de blanc. Elle le regarde et lui dit en pleurant :

— Lez-Breiz, mon cher fils, est-ce bien toi ! Viens ici que je te décharge bien vite de ton fardeau, que je coupe ta chaîne avec mes ciseaux d'or : je suis ta mère, sainte Anne d'Armor...

Au même moment, Lez-Breiz entend le galop d'un cheval et aperçoit son fidèle écuyer qui vient le chercher pour reprendre sa place à la tête des Bretons...

Et la légende s'explique ainsi : c'est en 818 que Morvan a succombé, c'est en 825, sept ans après, qu'un autre machtiern du Léon, Gwiomarc'h, nouveau soutien des Bretons, nouveau Lez-Breiz, appelle les siens aux armes et reprend la lutte contre les Franks.

---

---



## Le Méchant Clerc de Rohan

---

Jehanne de Rohan, fille d'Alain, sixième du nom, et d'Isabeau de Léhon, avait épousé, en l'an de grâce 1236, Mathieu, seigneur de Beauveau, fils de René, connétable de Naples.

Le bonheur des époux durait depuis trois ans déjà quand Pierre Mauclerc, premier duc de Bretagne, prit la croix pour aller avec ses vaisseaux combattre les Sarrasins et les infidèles.

Mahé de Traonioli (c'était ainsi que les bardes dans leur langue imagée appelaient Mathieu de Beauveau), était de très noble sang. Il fut des premiers à se ranger sous la bannière du duc.

Le matin de son départ, il dit à un sien cousin, clerc au château :

— Cousin, bon clerc, je te confie ma femme, Jehanne la douce, et mon fils Jean. Prends bien soin d'eux, pendant qu'au loin je me battrai.

Mais voici qu'au dernier moment Jehanne de Rohan, son enfant sur les bras, est apparue sur le seuil de sa demeure.

Elle descend les marches du grand perron. Son visage est inondé de larmes. Elle s'approche du baron dont elle baise les genoux.

— Mon cher seigneur, dit-elle, je vous en supplie, ne me quittez pas.

Il répond, attendri par ces prières et ces pleurs :

— Chère petite Jehanne, calmez vos peines, je serai de retour dans un an.

— Quand vous n'êtes plus là, mon cher seigneur, j'ai peur et je tremble.

— Soyez sans crainte, ne tremblez pas, notre cousin vous protégera.

Mahé prit alors son fils des bras de sa mère. Il l'éleva jusqu'à lui, le regarda avec amour, l'embrassa une dernière fois et le replaça dans les bras d'où il l'avait enlevé.

Après quoi, il donna l'ordre d'abaisser le pont-levis et se mit en marche suivi des siens.

Ceux qui restaient au château ne pouvaient contenir leur émotion. Tous les yeux étaient mouillés de larmes. Seul le clerc ne pleurait pas.

Jehanne demeura avec son enfant à l'une des fenêtres du château, tant qu'elle put suivre du regard la petite troupe qui s'éloignait sur la grande route. Ce fut seulement après que son seigneur eut disparu à l'extrémité du chemin, au milieu d'un nuage de poussière que, le cœur bien triste, elle se retira pour prier.

Le clerc, un matin, vint trouver Jehanne de Rohan dans son oratoire et lui parla ainsi :

— Mon seigneur vous disait en partant : « Dans un an, je serai de retour. » Voici l'année finie et la guerre aussi, je présume. Le baron de Traonioli n'est pourtant pas encore chez lui. Soyez certaine, cousine, que, s'il ne revient pas, c'est que les Sarrazines ont captivé son cœur. Il vous oublie auprès d'elles. Faites de même. Oubliez-le. La mode n'est pas encore venue pour les femmes jeunes et jolies de rester veuves, leurs maris vivants.

Jehanne la fidèle, en comprenant le sens de ces paroles, eut un mouvement de révolte. Elle se leva fière et digne, et, d'un geste courroucé, elle indiqua la porte de sortie au clerc :

— Tais-toi, misérable, ton cœur est plein de péché. Si le baron apprenait jamais ce que tu viens d'oser me dire, il te romprait les membres. Va-t-en !

Le clerc se retira. Il se rendit secrètement au chenil, y choisit le plus beau lévrier, lui coupa la gorge puis, son meurtre perpétré, avec du sang il écrivit : « Un malheur, cher seigneur, est arrivé au château et votre petite femme est bien chagrine. En chassant la biche, votre beau lévrier fauve s'est tué. »

Le baron ayant lu, répondit :

« Que Jehanne ne se chagrine pas : si mon lévrier fauve est mort, j'en achèterai un autre à mon retour ; toutefois, cousin clerc, dis-lui de ne pas trop souvent aller chasser la biche. »

Le méchant clerc dès la réception de cette lettre vint trouver la dame.

Celle-ci, sans nouvelles de Mathieu, à genoux sur son prie-Dieu, demandait au ciel de lui conserver son époux.

Il lui dit en entrant :

— Vous pleurez, cousine ? Pourquoi pleurer et toujours rester prosternée ! La beauté de votre visage ne peut qu'en souffrir... et, voyez plutôt, vous, jadis gracile et droite comme le lys du vallon, vous êtes maintenant courbée comme si le faix des ans fatiguait vos épaules.

— Je ne me soucie guère de ma beauté, puisque mon mari ne revient pas !

— A moins qu'il ne soit mort, loin de vous, il s'est sans doute remarié... Je vous l'ai déjà dit, cousine, les yeux des femmes, là-bas, sont pleins de maléfices... Maintenant aussi, bien des gens succombent à la guerre.

Mais Jehanne la pure, en entendant ces paroles qui faisaient monter à ses yeux de nouvelles larmes, et à ses joues des flots de rouge, s'écria :

— Retire-toi, misérable, car ta langue est gangrenée et c'est Satan qui parle par ta bouche.

A l'écurie il avisa le cheval de son seigneur, le plus beau qu'il y eût dans le pays, blanc comme un œuf et plus doux encore au toucher, léger comme un oiseau, plein de cœur et de feu, qui, jamais, n'avait eu dans sa mangeoire d'autre fourrage que de la lande pilée et du seigle vert. Il le considéra un instant, puis lui enfonça son poignard dans le poitrail.

Avec le sang de la pauvre bête, il écrivit encore au baron :

« Un autre malheur est arrivé au château : en revenant d'une fête de nuit, le cheval que montait la baronne s'est brisé les deux jambes. On a dû l'abattre. »

Le baron fit réponse au clerc par l'exprès qui avait apporté son mot :

« Est-ce possible ?... mon cheval est tué, mon lévrier crevé ! Un malheur n'arrive jamais seul... Surveille Jehanne, cousin, et, sans la gronder, dis-lui bien de ne plus aller aux fêtes de nuit. Ce ne sont pas seulement les jambes des chevaux mais encore les unions qu'on y brise... »

Le mauvais clerc revint à la charge pour la troisième fois.

— Cousine, vous m'obéirez et vous serez à moi.

— J'aime mieux la mort, dit-elle, calme et hautaine, que d'offenser Dieu mortellement.

— Eh bien ! vous allez mourir !

Alors, saisissant son poignard, d'une main brutale, il le lança à la tête de sa dame. Par bonheur, le bon ange blanc de Jehanne détourna son bras et l'arme homicide tomba sur le sol.

Furieux, le clerc se baissa pour la ramasser. Profitant de cet instant, Jehanne s'échappa, le laissant seul dans l'oratoire.

Pour se venger, il courut à la chambre où l'enfant de Jehanne et du baron reposait. Il dormait dans son petit lit-clos.

Le clerc ne se laissa pas un seul instant attendrir par la douceur et la beauté de ce petit être inoffensif et pur.

Il avisa seulement sa jeune poitrine, l'ouvrit et arracha le cœur sans pitié. Puis, emportant son sanglant fardeau, il descendit à l'étable et le jeta dans l'auge de pierre des pourceaux.

Il traça ces mots avec le sang de l'enfant :

« Dépêchez-vous, Seigneur, dépêchez-vous de revenir au château. Le troisième malheur, que vous avez si bien prévu, est survenu... Pendant que votre femme était au bal avec le meunier son galant, la grande truie a dévoré votre enfant... »

Quand le baron reçut cette dernière lettre, il revenait de la guerre. Fier et joyeux, précédé de ses hérauts d'armes, de buccinaires soufflant dans des trompettes d'airain, de timbaliers vêtus de costumes magnifiques tout de velours et d'or, il s'appretait à prendre la route du manoir.

En lisant la lettre du clerc, sa colère éclata :

— Vite, dit-il, plus vite donc, à Rohan !

Et chacun, sans comprendre la raison de cet

ordre soudain, enfonça ses éperons dans le poitrail de sa monture.

Mahé de Traonioli en arrivant à la porte du château frappa trois coups de sa lance contre le pommeau de son épée.

Le carillon sonna et le pont-levis fut abaissé.

Le clerc parut, courant au-devant du baron.

— Ah ! cousin, lui cria ce dernier, clerc maudit, je t'avais confié ma femme et mon enfant... dis-moi... qu'en as-tu fait ?

Et, sans lui laisser le temps de répondre, il lui enfonça dans la bouche sa lance dont le fer ressortit par la nuque.

Il mit ensuite pied à terre et courut à la chambre de Jehanne. Au moment où celle-ci s'approchait de la fenêtre pour saluer son seigneur et maître, il la perça de son épée et la poussa dans le vide.

Oh ! ce fut une vision terrible, épouvantable, une vision sanglante qui dura ce que dure un éclair... Le corps de la baronne vint s'écraser, dans la cour du château, aux pieds des écuyers.

Et, depuis, chaque nuit, dans le cimetière de Rohan, on voit une dame vêtue de blanc, assise sur une tombe nouvelle... Un bel enfant, le cœur percé de part en part, repose sur ses genoux... A sa droite, un lévrier fauve ; à sa gauche, un coursier blanc... le premier a la gorge coupée, le second le poitrail entr'ouvert.

Ce sont, assurent les gens du pays, les victimes du méchant clerc de Rohan.

---

## Le Bon Repos

---

C'est sur la rive gauche du Blavet canalisé, à peu près à mi-route de Gouarec à Mûr-de-Bretagne, au point où commence le plan d'eau de l'étang que forme le barrage du Guerlédan, au creux d'un frais vallon, bien ombragé, que se dressent les ruines imposantes de la célèbre Abbaye de Bon-Repos. Celle-ci a joué dans tout le pays de Gouarec un rôle important. Beaucoup de légendes, de traditions, de contes se sont oralement attachés à son histoire véritable, comme les lierres et les plantes parasites se sont accrochés à ses vieux murs.

Après avoir jadis dépendu de la trêve de Laniscat, elle fait actuellement partie de la commune de Saint-Gelven ; après avoir été puissante et prospère, elle a été démantelée par les ans, pillée par les habitants des environs. Ses pierres nobles et vénérables ont été arrachées une à une, transportées un peu partout, incarcérées dans les murs de fermes et même dans ceux des autres églises. Si le clocher de Saint-Mayeux, à 10 kilomètres de là, est aussi admiré, c'est qu'il n'est autre que celui de la vieille chapelle de l'Abbaye de Bon-Repos. Il se trouve encore dans le pays quelques anciens qui se rappellent fort bien avoir entendu leurs aïeux parler des charrois qu'ils firent pour transporter les pierres qui avaient été numérotées avec soin. Ce qui reste d'ailleurs du porche de la Chapelle porte lui-même les traces d'un numérotage en vue d'un enlèvement et d'une reconstruction.

Les statues, les objets cultuels, les meubles, tout fut disséminé et les trésors des fabriques voisines s'enrichirent de ces reliques. A Plélauff, dans l'église, se voient un saint Pierre et un saint Fiacre, en granit peint, qui viennent de Bon-Repos. Les boiseries du chœur de l'église du Quillio, dans la vallée de l'Oust, sont celles du chœur de la chapelle de Bon-Repos. De-ci de-là, dans les maisons particulières, dans les chapelles, dans les châteaux, sont des tableaux et des statues qui n'ont pas d'autre origine. Dans le mur de la maison de l'éclusier voisin est une pierre armoriée aux armes du frère de Mazarin, qui fut abbé commendataire de Bon-Repos.

L'histoire nous apprend que l'Abbaye de Bon-Repos fut fondée la veille de la fête de saint Jean-Baptiste (23 juin), en l'année 1184, pour les moines de l'ordre de Cîteaux, par le vicomte de Rohan, Alain III et par sa femme Constance de Bretagne, fille du duc Conan IV.

Cette fondation fut faite par eux, du consentement de leurs fils Alain et Guillaume, « pour y avoir leur sépulture ainsi que celle de leurs fils ».

D'après la tradition, Alain III de Rohan était plutôt de mauvaise santé. Un jour, après avoir chassé dans la forêt voisine, il s'endormit sous un arbre au bord de la rivière. Il éprouva à son réveil une sensation de bien-être qu'il n'avait pas goûtée depuis bien longtemps. Sous cette impression, il s'écria : « Quel bon repos ! » La reconnaissance lui fit édifier la célèbre Abbaye à laquelle il donna ce nom commémoratif de *Bona-Requies*, qu'elle a toujours porté depuis.

## Salaün ar Foll

Dans la paroisse de Lesneven, fondée par le comte de Léon, Even, dit « la Terreur des Normands », vivait, aux débuts du XIV<sup>e</sup> siècle, un pauvre « Innocent », appelé Salomon ou Salaün, que les gens du pays avaient surnommé *ar foll coat*, le Fou du Bois.

Il n'était ni bruyant ni agité. Ses propos n'étaient pas toujours incohérents. Il parlait peu d'ailleurs, mais, en marchant d'un pas paisible et lent par les chemins de son pays, il répétait sans cesse la même invocation : *Ave Maria !*

Après la mort de ses parents, ne sachant aucun métier qui lui permit de gagner sa vie, il se fit mendiant. Le bâton à la main, la besace sur le dos, quand il se présentait à la porte des métairies, les chiens n'aboyaient pas et les fermiers lui faisaient un accueil sympathique. De tous temps, en Bretagne, les mendiants, surtout quand ils sont un peu « simples d'esprit », ont été regardés comme les messagers de Dieu. Ils portent, assure-t-on, bonheur aux villages qui les ont vu naître, qu'ils fréquentent ou habitent. Comme il n'avait jamais fait de mal et encore moins causé de tort à qui que ce fût, Salaün était tout particulièrement aimé et respecté de ceux qui le connaissaient. Il demeurait dans un bois, à l'extrémité du village de Guic-Elleau, tout auprès d'une claire fontaine. Il n'avait d'autre lit que la terre et d'autre abri que les

arbres. Son corps perclus de souffrance était couvert de haillons. Il marchait toujours les pieds nus.

Il quittait chaque matin son bois pour venir à la messe à Lesneven. Il répétait sans arrêt, pendant toute la durée de l'office, les deux seuls mots de prière qu'il connût. De temps à autre, cependant, on l'entendait exprimer dans sa rude langue bretonne cette autre invocation : *O itroun guerhès Maria* (Oh ! madame Vierge Marie !)

Il lui arriva une fois de parler plus longuement. C'était pour confier à ceux qui consentirent à l'écouter le secret d'une rencontre qu'il avait faite dans une de ses courses.

Comme il traversait une clairière, une grande dame, magnifiquement vêtue d'une robe de soie blanche constellée de perles fines et tenant, par la main, un petit enfant, était venue au-devant de lui. Sa beauté avait l'éclat du jour et ses traits pleins de douceur témoignaient de sa bonté. Elle s'avancait en souriant. Sur ses pas naissaient des roses. Une lumière fluide et parfumée l'entourait de toutes parts, et, comme pour accompagner sa marche légère, les accords d'une musique entre toutes mélodieuse vibraient dans l'espace.

Convaincu de se trouver en face de la reine des deux Bretagnes, Salaün, timidement, essaya de se cacher derrière un gros arbre.

La dame l'aperçut cependant.

— Pourquoi te caches-tu ? lui demanda-t-elle. Il ne faut pas prendre crainte de moi. Je suis celle que tu appelles sans cesse. Parce que je sais ton grand amour pour moi, je viens te voir, pour

te dire qu'il faudra, dès que tu le pourras, me faire construire une belle église auprès de la fontaine où tu te désaltères après y avoir trempé le pain dur qu'on t'a donné.

En entendant ces paroles, Salaün, qui avait deviné l'identité de la « dame », était tombé à genoux, en répétant, les mains jointes : *O Maria ! O Maria !*

Sous l'éblouissement de la lumière ses paupières s'étaient fermées et il avait senti les lèvres de la Vierge se poser sur son front.

Quand il rouvrit les yeux, la vision avait disparu.

Après cette rencontre, à laquelle personne ne voulut croire, Salaün continua de mener sa vie misérable.

Il ne pouvait pas travailler. Il errait, sans but apparent, à travers les bois et les champs. Parfois, au plein cœur de l'hiver, alors que la glace couvrait les ruisseaux, il se déshabillait et se baignait. Lorsqu'il avait repris ses haillons, il montait dans les branches d'un arbre et se balançait pour se réchauffer en répétant toujours sa prière : *O Maria ! O Maria !*

La guerre civile, à cette époque, désolait la Bretagne. Les troupes de Charles de Blois étaient aux prises avec les troupes de Jean de Montfort. Les soldats des deux partis, tant il est vrai qu'en temps de calamité l'homme devient un loup pour l'homme, ravageaient les campagnes. Sans hésiter ils mettaient à mort les paysans qu'ils rencontraient, quand ceux-ci refusaient de se déclarer, selon le cas, pour l'un ou l'autre des prétendants à la couronne ducal.

Un jour, Salaün ar Foll fut surpris par l'une de ces troupes.

— Qui vive ? lui cria-t-on.

Sa réponse, cette fois, ne fut pas celle d'un fou :

— Je ne suis ni Blois ni Montfort, dit-il, je suis Salaün, serviteur de Madame Marie.

Les maraudeurs, tout d'abord, se prirent à rire. Mais les yeux du mendiant exprimaient une telle confiance que ses agresseurs, sans lui faire aucun mal, et n'ayant d'ailleurs rien trouvé sur lui qui eût quelque valeur, le laissèrent poursuivre tranquillement son chemin.

Salaün mena ainsi pendant quarante années son existence pieuse et nomade. A la fin d'un été, il tomba gravement malade. Le curé de Guic-Elleau vint le voir. Il le trouva dans un grand état de misère et voulut le faire transporter dans une maison voisine. Salaün repoussa ses offres, comme il repoussa celle des habitants compatissants de Lesneven, qui se présentaient pour le soigner. Il ne voulait pas abandonner sa retraite et c'est au seuil de celle-ci, au pied des arbres qui n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles, qu'on le trouva mort, le jour de la Toussaint de l'an 1358.

Très peu de semaines après son décès, on raconta, dans la région qui s'étend de Lesneven à Saint-Pol-de-Léon, que des événements qui tenaient du prodige se produisaient aux alentours et même à l'intérieur de la tombe de Salaün. Notamment, on avait, à plusieurs reprises, vu trembler la terre qui recouvrait son corps. Des bruits insolites, qui tantôt paraissaient des cris d'appel, tantôt des grondements de colère ou des

sanglots, jetaient l'effroi dans l'âme des passants.

A la suite de ces propos, les uns déclarèrent que Salaün était, de son vivant, possédé du démon ; les autres, au contraire, affirmèrent que sa vie se pouvait donner en exemple et que, conséquence de sa piété, sa mort avait été celle d'un saint.

L'opinion publique ne tarda pas à se diviser au sujet de l'Innocent, à tel point que la discorde entra dans quelques familles.

Afin de mettre la paix dans son troupeau, le curé de Guic-Elleau résolut de se rendre sur la tombe de Salaün. En présence des habitants rassemblés, il prononça les paroles rituelles des exorcismes et, en faisant plusieurs signes de croix, adjura Satan, si toutefois il était demeuré dans le corps de Salaün, d'en sortir à l'instant.

A la troisième sommation la terre se gonfla et s'affaissa plusieurs fois, comme une poitrine qui respire. Des bruits étranges se firent entendre. Sourds et imprécis au début, ils se muèrent peu à peu en une sorte de chant qu'accompagnaient des violes et des hautbois.

L'anxiété étreignait les assistants. Le prêtre renouvela ses prières. L'agitation du sol grandissait toujours. Une atmosphère d'angoisse planait sur les esprits. Chacun se rendait compte qu'un événement capital et mystérieux allait survenir. Si Satan obéissait à l'adjuration, peut-être, parmi des flammes jaillies de toutes parts, verrait-on apparaître un effrayant dragon ou un visqueux crapaud.

A la dernière oraison la terre se souleva plus fortement encore. Les chants et les accords mé-

lodies s'amplifièrent. De suaves et délicats aromes emplirent l'espace. Tout le monde se mit à genoux et, d'une même voix, entonna la salutation angélique.

Un lys magnifique au calice immense et d'une blancheur immaculée venait de s'élaner du sol. Sa haute tige montait droite et verte, parallèlement à la croix de bois placée au chevet de la tombe. A l'intérieur de la corolle liliale, les pistils étaient disposés de telle sorte qu'ils brodaient en lettres d'or l'invocation si souvent répétée durant sa vie par Salaün : *O Maria !*

Cette fleur miraculeuse demeura pendant six semaines dans son éclatante et fraîche beauté. Elle résista aux ardeurs du soleil, aux souffles du vent, aux lances de la pluie. On vint la contempler de fort loin, car le récit du prodige s'était, de bouche en bouche, rapidement colporté dans toute la Bretagne.

Cependant des incrédules se trouvaient parmi les visiteurs. D'autres se demandaient encore si ce n'était pas là une nouvelle ruse du Malin.

Les ecclésiastiques, les nobles et les officiers de Jean de Montfort décidèrent, d'un commun accord, de creuser la terre avec précaution autour de la tige du lys merveilleux. Quand le travail fut terminé, croyants et incrédules constatèrent que cette tige sortait de la bouche du mort.

Jean de Montfort ne tarda pas à apprendre cette surprenante nouvelle : On lui rapporta en même temps le récit et l'entrevue de Salaün avec la « Dame » de ses pensées et de ses prières. Il fit le vœu, s'il triomphait de Charles

de Blois, de bâtir une chapelle à la Vierge du Fou du Bois.

Au lendemain de la bataille d'Auray (29 septembre 1364) qui, par la mort de son rival, le faisait seul duc de Bretagne, Jean IV posa solennellement la première pierre de l'église, au lieu même où le lys avait poussé. Le gouvernement de son duché, les luttes qu'il dut soutenir encore, tant contre le roi de France que contre certains de ses vassaux, demeurés fidèles à Jeanne la Boiteuse, veuve de Charles de Blois, l'obligèrent d'abandonner la construction qu'il avait projetée, alors que les fondations étaient à peine hors du sol. Ce fut Jean V qui acheva l'œuvre commencée par son père, avec le concours des plus grands artistes de l'époque. Et l'église de Notre-Dame du Folgoët, où se tient tous les ans, les 7 et 8 septembre, un pardon célèbre, est regardée, à juste titre, comme l'une des merveilles architecturales de la Bretagne.

## Les Macles d'Or

Le grand étang des Salles s'étend pour la majeure partie sur le territoire de Perret (Côtes-du-Nord) que domine la chapelle de Guir-Mané (la Vierge de la Montagne), et pour le reste, sur la commune de Sainte-Brigitte, qui appartient au Morbihan.

Dans ses eaux se réfléchissent les ruines de l'ancien château des Salles-en-Perret, qui fut l'un des berceaux de la puissante famille des Rohan-Guéméné.

La tour principale contient de grandes pièces circulaires qui communiquent avec les vastes chambres du bâtiment central. Cette tour passe pour être hantée, tous les ans, à minuit, le jour de Noël. Il y a de cela quelques années, plusieurs jeunes gens de Perret, désireux de se poser en esprits forts, résolurent de réveiller dans la tour en question. Ils apportèrent de quoi festoyer, boire et fumer. On les enferma et ils s'amusèrent follement jusqu'aux approches de minuit. Mais, au moment où les cloches de Perret sonnaient la messe, la fermière entendit de véritables hurlements. Elle se préparait à partir aux offices. Elle sortit pour voir ce qui se passait. Elle aperçut les jeunes gens qui détalèrent à toutes jambes, abandonnant leurs victuailles et leur provision de tabac. On eut beau les interroger par la suite, jamais ils ne voulurent dire ce qui leur avait causé tant d'effroi.

On assure qu'un souterrain partait autrefois du château et passait sous l'étang pour rejoindre la chapelle de Guir-Mané. On aime beaucoup les histoires de souterrains dans ce

pays-là. Ce goût vient sans doute du caractère mystérieux qu'on prête en Bretagne à tout ce qui entoure le passé. Peut-être aussi découle-t-il de l'habitude de courir dans les étroits chemins creux qui, avec leurs voûtes de feuillages et de frondaisons, ont quelque peu l'apparence de souterrains.

Mais, s'il n'y a pas de tunnel sous l'étang, ses bords accueillants ne vous laissent point passer sans vous offrir un délicat et curieux souvenir. On y ramasse en effet des cailloux incrustés de petites croix de Saint-André, appelés *Macles*. Minéralogiquement, les macles proviennent d'une forme de cristallisation particulière qui résulte de la pénétration, suivant des lois fixes, de deux cristaux de même nature.

On en rencontre de nombreuses veines dans les pierres du voisinage. Ces veines qui se superposent ont environ un centimètre carré de profil. Quand on les brise dans le sens de la largeur, on y retrouve toujours, marquée en points noirs sur fond bistre, une croix de Saint-André.

Les armes de Rohan sont de « gueule à neuf macles d'or ». Elles étaient tout autre au début du XII<sup>e</sup> siècle, quand Alain de Guéthéneuc, désireux d'avoir capitale et château sur les bords de l'Oust, fonda Roc'Han. « Divinement et miraculeusement », les armes primitives se muèrent en macles, de par la volonté de saint Conan Mériadec, dont les Rohan disaient descendre.

Conan Mériadec était d'une naissance illustre, puisque fils du premier roi de Bretagne. Il aurait dû succéder à son père, mais il avait renoncé au trône en faveur de son frère puiné. Il s'était retiré dans la région de Stival ou de Pon-

tivy, assurent les uns ; sur les bords de l'étang de Salles, affirment les Rohan. D'après A. de la Borderie, ce Conan Mériadec n'aurait jamais existé en tant que roi ; mais il faut bien que la légende explique un roi légendaire et les macles sont venues fournir aux imaginations populaires les éléments qui font défaut à l'histoire.

Donc saint Mériadec vivait dans son ermitage des Salles. Il avait abandonné les palais princiers pour une cabane en branchages. Il avait substitué à ses vêtements douillet et somptueux un cilice de crin ; les mets les plus fins et les vins les meilleurs avaient été remplacés sur sa table par des aliments grossiers et de l'eau pure. Il joignait au jeûne continué une prière aussi continuelle et, dit Albert le Grand, d'après un manuscrit du Propre de Vannes, « il s'agenouillait ou se prosternait en la présence de Dieu mille fois le jour et autant la nuit ». Son état de sainteté était si grand qu'au moment de sa mort, pour attester son souvenir éternel parmi les hommes, des croix se formèrent sur tous les objets qui se trouvaient dans son entourage.

Et c'est ce qui permit au Vicomte de Rohan de dire au Prince de Laval, lors d'une question de préséance pour les Etats de Bretagne :

« Quelles macles de tout temps et encore à présent se sont trouvées et se trouvent continuellement figurées au dedans des pierres et des arbres d'environ le lieu et manoir de Penret et ailleurs es-bois de la vicomté, auquel lieu de Penret, ledit saint Mériadec fit sa résidence et mena vie contemplative et solitaire pour le reste de ses jours. »

---

## Monsieur saint Yves

---

*N'en eus ket en Breiz, n'en eus ket unan.*

*N'en eus ket eur zant evel zant Erwan.*

Il n'est pas en Bretagne, il n'en est pas un,

Il n'est pas un saint égal à saint Yves.

L'histoire de Monsieur saint Yves, patron des « travailleurs ès procès », est tout à la fois pieuse et jolie. La vérité et la poésie en forment le fond. Des récits merveilleux l'illustrent, qui sont bien plus des miracles que des légendes. Cependant, la tradition populaire, en transmettant certains d'entre eux, a quelque peu sacrifié l'histoire au mythe. Il ne faut pas trop le regretter. Ceux qui le désirent démêlent facilement la vérité de la fiction.

Saint Yves est le plus connu des saints d'origine bretonne. C'est aussi le seul, avec Guillaume Pinchon, qui ait été vraiment canonisé. Sa renommée a franchi les limites de la Bretagne. Ses autels se dressent à Paris, Angers, Chartres, Evreux, Dijon, Pau et hors de France, à Anvers, Louvain, San Gimignano, près de Pérouse, et Rome.

Mais c'est surtout en Bretagne que saint Yves est vénéré. Des nefs lui sont consacrées dans les cathédrales et dans la plupart des églises paroissiales, comme dans nombre de chapelles tréviales et votives. Sa statue trône au-dessus des autels ou contre les piliers qui supportent les voûtes romanes ou gothiques. Tantôt, saint

Yves est seul ; il porte le costume de recteur : une aube de dentelle recouvre sa soutane, sur laquelle se détache la bande de l'étole avec ou sans palle à grandes franges d'or. Ses épaules sont couvertes d'un petit collet et il est coiffé d'un bonnet carré. Tantôt, au contraire, il est au centre d'un groupe symbolique, entre le mauvais riche dont il dédaigne les présents et le bon pauvre dont il écoute attentivement la requête. Son costume se compose alors d'une tunique aux manches larges et amples, d'un manteau quelquefois en hermine, comme dans l'église du Minihi-Tréguier, et sa tête est couverte d'un chaperon. La tunique est noire le plus souvent, mais parfois aussi elle est grise ou blanche, comme la grosse bure de laine et de chanvre, appelée *uparo*, qui se fabriquait dans nos campagnes bretonnes, il y a plusieurs siècles.

Nous n'avons pas l'intention de rapporter en détail l'histoire de saint Yves. Des centaines de volumes lui ont été consacrés et, pour ce qui est de sa légende, les lecteurs qui s'intéressent à l'avocat des pauvres, trouveront dans l'admirable ouvrage d'Anatole Le Braz, « Au Pays des Pardons », tout ce qu'il faut pour satisfaire leur curiosité.

Le Minihi de Tréguier formait, autour de l'ancienne ville épiscopale fondée par Tugdual, un ensemble territorial soumis à la juridiction miséricordieuse de l'évêque. Tout pêcheur y avait droit d'asile. Ainsi le voulait la « *Très ancienne coutume de Bretagne* » : « Car si un larron ou un meurtrier, ou une autre mauvaise personne, quel qu'il fût, homme ou femme, peuvent venir à garant à Sainte-Eglise, tout

comme ils seroient en la terre benoîte, ils seroient assurez du méfait vers la partie séculière. »

Dans le Minihi, au manoir de Kermartin, habitait, au XIII<sup>e</sup> siècle, un « honnête gentilhomme, de bonne et ancienne noblesse, quoique non qualifié, et qui portait le nom d'Helory ». Il avait pris pour épouse une demoiselle Azou qui, selon Albert Le Grand, était « fille de la maison de Kencquis (c'est-à-dire, en français, le Plessix), en la paroisse de Peumerit-Jaudy, près de la ville de la Roche-Derrien. »

Les deux époux étaient très pieux et très bons. Ils eurent cinq enfants : trois filles et deux garçons. Yves, qui naquit le 17 octobre 1253, était le second des enfants et l'aîné des garçons.

Hélory de Kermartin avait accompagné Pierre Mauclerc à la Croisade quand, dit une ballade du XV<sup>e</sup> siècle :

L'an mil deux cent et un et cinquante  
Que Saint Louis, le noble roi de France  
Passa la mer à grand nombre de gens  
Dévotieux et de bonne créance...

Il aurait voulu, suivant un usage courant à l'époque, faire de son fils un homme d'armes, un chevalier. Mais une nuit Azou eut un songe : un ange vint de la part de Dieu la trouver et lui dire que son enfant serait le plus grand saint de Bretagne.

Azou avait, en 1247, assisté aux fêtes données à Saint-Brieuc pour la canonisation de saint Guillaume Pinchon. Elle en avait gardé un souvenir ineffaçable et ne cessait, dans son esprit, d'en évoquer la solennité et la grandiose

somptuosité. Le songe qu'elle eut la transporta donc de joie et d'un légitime orgueil maternel.

Yves, dans sa première enfance, fut entouré des soins les plus attentifs et, dès qu'il eut l'âge de comprendre, sa mère lui confia le secret qu'elle tenait du ciel. Sans cesse, elle lui répétait « qu'il fallait vivre de façon à devenir un saint ». La piété de l'enfant et son amour de l'étude prouvèrent à ses parents qu'il suivait les voies divines.

Tout jeune, il faisait montre de ce caractère sérieux et réfléchi qui est l'indice des natures privilégiées. Il aimait écouter les récits de son père, lui décrivant les pays visités par lui au cours de la Croisade, ou ceux de sa mère, lui parlant des saints et des légendes de Bretagne. Sa physionomie rayonnait d'intelligence et ses petits camarades se plaisaient à demeurer auprès de lui quand, ensemble, ils s'amusaient sous les ombrages de Kermartin. Il y avait notamment, en avant du manoir, un champ où Yves se plaisait plus qu'ailleurs : c'est celui où s'élève encore le pigeonnier qu'avait fait construire son père.

On rapporte qu'un jour ce dernier chargea son fils de défendre ses terres nouvellement semencées contre les ravages des pigeons. Mais, sur les entrefaites, Yves reçut la visite de ses petits amis. Tous décidèrent de se rendre à la chapelle voisine. N'était-il pas à craindre que, pendant cette absence, les pigeons ne dévastassent le champ ? Yves demanda à ses petits camarades de l'aider à porter à l'entrée du champ les ridelles et la roue d'une vieille charrette. Il pensait que ces obstacles suffiraient à



empêcher les pigeons de pénétrer dans le champ. Bien que ces naïves précautions ne fussent guère de nature à effrayer les pillards, ceux-ci ne quittèrent pas le colombier. La tradition affirme qu'un ange avait pris la place d'Yves Hélorv.

La châtelaine de Kermartin fut la première éducatrice de son fils, puis un jeune clerc de Pleubian, Jean Kérangoz, fut son précepteur. Il lui enseigna les éléments de la grammaire et le latin. Le maître et l'élève, qui aimaient à se promener ensemble, devinrent inséparables.

Aux approches de sa quinzième année, Yves passait déjà, au Minihy et dans la région de Tréguier, pour un saint et pour un vrai savant. Jean Kérangoz ne pouvait plus rien lui apprendre. Hélorv et Azou, malgré la peine qu'ils allaient éprouver d'une longue séparation, décidèrent d'envoyer leur fils à Paris afin « de combler et de parachever le gentil commencement de ses études ».

Yves et Jean Kérangoz quittèrent d'un même pas les rives du Jaudy pour les rives de la Seine. Leur affection commune n'avait fait que s'accroître au cours des années passées à Kermartin. A Paris, dans la rue du Fouarre, ils habitèrent une même chambre et l'ancien professeur devint à la Faculté des Arts libéraux le condisciple de son élève.

Yves fut à vingt ans reçu docteur. Il enseignait lui-même à la Faculté. Il n'en concevait aucun orgueil et s'efforçait, au contraire, de demeurer humble et réservé. Jamais il ne se mêlait aux étudiants turbulents et batailleurs. Il rentrait chez lui aussitôt ses cours terminés,

pour travailler encore et prier. Il abandonna sa chambre de la rue du Fouarre pour se rapprocher des écoles qu'il fréquentait et vint habiter dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais, contre le Clos Bruneau. Il se plaisait à rassembler le plus souvent possible, dans son logement, ses compatriotes étudiants comme lui : Yves Suet, de la Roche-Derrien ; Henri Fichet, de Pommerit-Jaudy ; Raoul Portarn, de Lanmeur. Là, tout en dissertant des décrétales, des sciences, de la philosophie ou de la théologie, on évoquait en commun les souvenirs du pays natal, les beaux horizons trégorrois, où leur pensée et leur cœur étaient demeurés. Mais Yves Hélyory ne recevait seulement pas chez lui les clercs trégorrois : sa maison était encore grande ouverte aux écoliers besogneux et aux pauvres de toutes catégories. Ses camarades ont raconté qu'il était toujours prêt à céder son lit à ceux qui n'en avaient pas et à donner aux meurt-de-faim la viande de ses repas, se satisfaisant, pour toute nourriture, d'« un morceau de pain sec et d'une écuellée d'eau pure. »

Yves Hélyory, pendant près de dix ans, mena, dans Paris, cette vie exemplaire. L'Université de la capitale était surtout célèbre par son enseignement théologique et scientifique ; en revanche, Orléans l'emportait sur l'enseignement du droit civique et du droit canonique. Jean Kérangoz et Yves Hélyory se rendirent de compagnie dans cette ville, où Yves Hélyory retrouva encore plusieurs de ses compatriotes, notamment Yves de Trégozol, de la paroisse de Pleubian, et Guillaume Pierre, qu'il eut comme

compagnon de chambre, et qui devint vicaire perpétuel de l'évêque de Tréguier.

Après avoir raconté l'enfance et la jeunesse de saint Yves, dit comment il fut « instruit et parfait en science de grammaire, des arts, des droits canon et civil, et principié en la science de théologie », Allain Bouchart, l'auteur averti des *Grandes Chroniques de Bretagne*, ajoute qu'Yves Hélyory se retira en la ville de Rennes où, nommé official de l'archidiacre, il continua à mener la vie mortifiée qu'il avait adoptée à Orléans.

Un jour, Messire de Tournemine était de passage dans la capitale du Duché de Bretagne, en compagnie de son écuyer Allain de la Roche-Huon. L'archidiacre les retint à déjeuner. Au cours du repas, il fut question des connaissances nombreuses et de la grande piété de Maître Yves de Kermartin. Messire de Tournemine demanda à l'archidiacre, qui y consentit, de le présenter à son official. Ils se rendirent à la chambre de ce dernier, mais il était absent. Au lendemain de cette visite, Allain de la Roche-Huon racontait à tous venants que les familiers de la maison lui avaient dit : « Voyez donc le lit où couche le Maître Yves ! » Après quoi, ils relevèrent un méchant lambeau de chanvre qui servait de couverture : l'écuyer aperçut, en fait de matelas, quelques morceaux de bois, des copeaux et de la paille.

Ce n'était pas la misère qui obligeait Yves Hélyory de Kermartin à vivre ainsi. A ce moment, il jouissait, outre les bénéfices de sa charge, de son patrimoine qui lui valait bien cinquante livres par an, somme importante à

l'époque. Mais il ne regardait pas ses rentes comme lui appartenant. Il s'en considérait comme le dépositaire chargé de les répartir entre les malheureux.

Ainsi qu'à Paris et à Orléans, il s'intéressait à ses compatriotes ; il payait même les frais d'éducation de quelques-uns, travaillait avec eux, les nourrissait, les faisait coucher dans son lit de parade, pendant qu'il s'allongeait sur ses copeaux et sa paille, ou même sur le sol nu, n'ayant qu'une bible ou une bûche pour reposer sa tête.

Pour les grandes solennités, Yves ordonnait de préparer de magnifiques repas. Dès que les tables étaient servies et les mets découpés, il disait à Ollivier et à Derrien : « Allez chercher mes gens ! » On ouvrait les portes de sa demeure et les pauvres arrivaient en foule. Il les faisait asseoir, les servait lui-même et, pendant qu'ils mangeaient de la viande et des friandises, pendant qu'ils buvaient du vin, Yves se contentait de son morceau de pain bis et d'un peu d'eau puisée à la fontaine voisine.

Cependant, Yves ne se plaisait pas dans la capitale du duché. En vrai Breton, il gardait une affection profonde à son pays natal. Il n'y était, croit-on, pas retourné depuis le jour où il l'avait quitté en compagnie de Jean Kérangoz pour se rendre à Paris. L'évêque du diocèse de Tréguier était alors Alain de Bruc. Il connaissait les vertus et la science d'Yves Hélyory. Si l'on s'en rapporte à Dom Lobineau, il le revendiqua « comme un bien qui était à lui » et il n'eut pas grand mal à le décider de répondre à son appel.

L'official, en effet, se sentait las d'une magistrature qui ne lui causait que des déceptions amères « pour ce qu'il voyait le peuple de Rennes moult brigueux, litigieux et plein de subtiles tromperies, habitué à toutes déceptions et nouvelles cautelels de plaidoiries » (1).

Les riches se plaignaient de lui, parce qu'il ne regardait pas leur costume pour les juger et n'hésitait pas à reconnaître les droits du pauvre.

Un de ses jugements surtout avait outré les puissants. C'est Miorcec de Kerdanet qui en a recueilli la tradition. Un riche avait assigné un pauvre devant Yves, pour obtenir une indemnité, parce que, disait-il, ce pauvre venait, chaque jour, devant le soupirail de sa cuisine, se nourrir du fumet des plats. Yves déclara au riche que son assignation était parfaitement recevable, et le riche, qui croyait déjà la condamnation prononcée, s'en esbaudissait. Mais quel serait le montant de l'indemnité ? L'official réfléchit un instant. Après quoi, il prit une pièce de monnaie et la fit tinter aux oreilles du demandeur en lui disant : « Le son paye l'odeur, c'est du vent qu'il a prins, duquel mesme je vous en paye : *sic ars delidatur arte* ». Furieux de cette décision, le riche ameuta ses amis contre l'official. Il s'oublia jusqu'au point de l'accabler de malédictions, de le traiter des termes les plus injurieux, de l'appeler gueux, coquin, pique bœufs, etc., etc., pendant qu'Yves lui répondait par ces simples paroles : « Dieu vous le pardonne ! (2) »

(1) Alain Bouchard.

(2) Rabelais, dans le troisième livre de Pantagruel, conte un jugement semblable, rendu par Panurge.

Au nombre des procès soutenus et gagnés par Yves Hélor, il en est un, notamment, qui montre que l'habileté n'était pas, chez lui, moins grande que la science juridique.

Il s'était rendu à Tours pour plaider devant l'officialité métropolitaine. Quand il se présenta chez son hôtesse, celle-ci était en larmes.

— Je suis ruinée, lui dit la brave femme. Hier soir, deux marchands sont venus loger chez moi. Ils m'ont, de concert, confié « une bougette » qui, assurèrent-ils, contenait des objets de grande valeur. Il fut entendu entre eux et moi que je ne leur remettrais cette bougette que lorsqu'ils seraient présents l'un et l'autre. Ce matin, l'un des marchands m'a demandé de descendre la bougette, en m'assurant que son camarade allait arriver. Sans défiance, j'ai satisfait à son désir, et comme il m'affirmait encore que son compagnon l'attendait dans la rue, je l'ai laissé emporter le dépôt qui m'avait été confié. Quelques instants après, le second marchand s'est présenté. Je lui ai dit ce qui s'était passé et il m'intente un procès, me réclamant bien plus que je ne possède.

— Vous avez été jouée par vos deux marchands, répondit le jeune avocat. Votre tort a été de livrer ce dépôt sans la présence de deux compères. Le mal n'est pas irréparable et je vais vous tirer d'embarras.

Quand le procès fut évoqué devant le tribunal, Yves se présenta au titre de défenseur de l'hôtesse.

— Par le plus grand des bonheurs, dit-il, nous avons retrouvé la bougette, et vous nous voyez prêts à la livrer, selon les conventions

entre les marchands et nous, c'est-à-dire quand tous deux seront présents.

Le plaignant ne s'attendait guère à ce moyen de défense. Il se troubla, puis, pressé de questions, finit par se reconnaître coupable et par dénoncer son complice. La valise ne contenait que de la ferraille, alors que les escroqueurs avaient soutenu qu'elle était pleine de métaux précieux.

A la suite du jugement, et, peut-être, pour s'être rendus coupables de plusieurs autres friponneries, les deux marchands furent pendus haut et court aux gibets de la ville.

Quand Yves lui fit part de son intention de se démettre de sa charge d'official, l'archidiacre de Rennes en éprouva la plus grande peine. Il n'en laissa pourtant rien paraître, tant il savait combien allaient être heureux les gens de Tréguier. Avant son départ, il voulut témoigner sa reconnaissance à Yves. Il lui fit donner une haquenée, pour le porter jusqu'à Kermartin ; Yves le remercia avec effusion, mais il s'empressa de vendre la haquenée, dont il distribua le prix aux pauvres. Le bourdon à la main, il partit ensuite tranquillement à pied.

Au cours de ce voyage de retour, Yves Hélor passa par Yvias (1). Il s'arrêta sur les bords ombragés du Leff, puis, sans doute afin d'apercevoir plus tôt son cher Minihiy, comme Moïse sur le Mont Nébo pour regarder la Terre Promise, il monta au sommet de la colline de Croaz-Mingem. De là, sa vue s'étendait sur le cercle immense de la campagne trégorroise que coupent

(1) Commune du canton de Paimpol (C.-du-N.).

des vallées profondes, des champs fertiles et que bordent des roches abruptes, frangées par l'écume de la mer. Il distinguait au loin le plateau sur lequel Pommerit-Jaudy, la Roche-Derrien, Langoat et le Minihiy ont leurs assises. Plus heureux que Moïse, le cœur battant d'une douce émotion et d'une sainte reconnaissance, il remerciait Dieu qui lui permettait enfin, après une longue absence, de rentrer sous le toit où il était né.

Comme il s'apprêtait à reprendre sa route, il se trouva en présence d'un groupe d'habitants d'Yvias en train de se battre. La cause de la dispute était futile. Yves proposa de s'entremettre. Son offre ne fut pas agréée et la fureur populaire, changeant d'objet, se tourna contre lui. Il se vit hué, injurié et pourchassé à coups de pierres. L'une d'elles l'atteignit à la tête et lui fit une blessure profonde d'où le sang s'échappa en abondance. Yves se retourna vers les forcenés en demandant à Dieu de leur pardonner. Leur colère tomba instantanément, mais en expiation, pendant plusieurs siècles, dans toutes les familles d'Yvias, les premiers nés vinrent au monde portant au front la marque de la pierre que leurs ancêtres avaient jetée à saint Yves.

Dès son arrivée à Tréguier, Allain de Bruc demanda à Yves d'être son official. Il accepta, si bien que, selon l'expression de Dom Lobineau, il changea « non pas d'office, mais de tribunal ». Le même évêque le nomma en 1285 — il avait alors trente-deux ans — recteur de Trédrez, une commune située au nord-est de la Lieue de Grèves, sur les falaises, presque en face de la

caverne où se tenait le dragon jadis vaincu par saint Efflam.

De 1285 jusqu'à l'époque de sa mort, en 1303, Yves Hélyory de Kermartin résida dans le pays de Tréguier. Il ne le quitta que très rarement et pour de courtes absences, pour aller plaider ou prêcher dans les autres villes de Bretagne.

Devenu recteur de Louannec, il n'en continua pas moins de remplir ses fonctions d'official.

Et pendant ces dix-huit années, il gagne les procès les plus retentissants. Il ne défend d'ailleurs que les causes justes et se présente toujours comme « avocat des pauvres, veuves et orphelins ».

Sanctus Yvo, erat Brito,  
Advocatus et non latro,  
Res miranda populo,

dit une vieille séquence, dont l'authenticité liturgique est quelque peu contestable.

Entre ses plaidoiries et ses prêches, Yves accomplit également des miracles véritables. Nous ne pouvons citer ici tout ce qui se raconte sur sa vie exemplaire dans le pays trécorrois, tout ce qui a été recueilli et consigné à son sujet, au cours de l'enquête qui a précédé sa canonisation.

Des frères sont en procès, Yves les réconcilie en donnant à chacun équitablement la part qui lui revient ; un incendie violent éclate, Yves l'éteint avec quelques gouttes de lait ; Yves veut traverser la rivière de Jaudy, les eaux s'ouvrent devant lui ; un charpentier construit un pont, ses mesures ont été mal prises et ses poutres sont trop courtes, le malheureux va être ruiné à tout jamais, Yves allonge les poutres à la taille

nécessaire ; une fontaine est située dans un bas fond dangereux pour les enfants qui vont y puiser de l'eau, Yves la transporte dans un lieu plus élevé, où les petits pourront se rendre sans aucun risque désormais ; pour reconstruire la Cathédrale de Tréguier Yves fait abattre des arbres et, pour chaque arbre coupé, il en repousse trois ; un enfant a été roulé par la mer, Yves le tire de l'eau et lui rend la vie ; une dame de Tournemine, dont le mari n'a pas cependant grande sympathie pour Yves, est par lui guérie des douleurs qui la rendaient dolente depuis de nombreuses années...

Mais on dit aussi qu'il était peut-être encore plus juste que bon et qu'il lui arrivait parfois de marquer par un acte exemplaire une faute grave.

Un soir, brisé de fatigue, il s'était endormi. Sa tête reposait sur la pierre d'un dolmen. Un cultivateur des environs, qui gardait rancune à l'avocat d'un mauvais procès qu'il lui avait fait perdre, résolu, en le voyant, de l'assommer d'un coup de pelle. Yves, réveillé à temps, put esquiver le coup. Aussitôt les cheveux de l'agresseur, qui étaient noirs, devinrent rouges comme du feu et ceux de ses descendants, pendant de longues générations, subirent le même sort.

Voici un autre fait qui montre que chez Yves de Kermartin la douceur n'excluait pas la fermeté.

Le roi Philippe le Bel avait, arbitrairement, frappé d'un impôt extraordinaire l'évêque et le chapitre de Tréguier. Yves enferma dans la cathédrale, qu'il ne quittait plus ni de jour ni de nuit, tout le trésor et les meubles de l'évêché.



Les sergents du roi, qui n'osaient, sous peine d'anathème, pénétrer dans l'église, campaient sur la place. Or, un jour, l'un des palefreniers de l'évêché sortit en emmenant un cheval. Les estafiers de Philippe le Bel voulurent s'en emparer. Yves, témoin de l'incident, abandonna sa retraite et alla réclamer le cheval dont il saisit la bride. Les sergents se jetèrent sur lui et le maltraitèrent. Mais voyant qu'on violentait Monsieur Yves, les pauvres, les boiteux, les aveugles, les paralytiques qu'il avait secourus et guéris accoururent, suivis d'une partie des habitants de la ville et mirent en déroute les sergents. Yves rentra à l'évêché pour reconduire le cheval à son écurie. Un orage violent s'abattit la nuit suivante sur la région. Il effraya tellement les représentants du roi que ceux-ci prirent la fuite et ne reparurent plus.

La charité d'Yves de Kermartin atteignait les plus hautes limites de la bonté et du sacrifice. Les malheureux, les infirmes, les loqueteux avaient à longueur d'année droit d'hospitalité à son manoir de Kermartin. Il les nourrissait, leur servait les meilleurs plats en se contentant toujours de pain sec et d'eau pure. Il leur offrait des lits, y compris le sien, et couchait à même le sol. Il donnait ses vêtements pour les couvrir, se satisfaisant d'une robe de grosse bure. Jamais il ne consentit à porter sur sa toge les fourrures qui étaient l'insigne de ses fonctions d'official. Quand il accompagnait son évêque pour des missions ou des prêches, il faisait ses domestiques ou les gens du peuple monter sur son cheval et marchait à pied.

Une fois, un pauvre arriva assez tard dans la

nuit à Kermartin. Ne voulant réveiller personne, il s'étendit sur le seuil de la porte. Yves sortit, comme chaque matin, de très bonne heure. Il heurta le malheureux à demi-mort de froid, de faim et de misère. Il le recouvrit de ses vêtements, et, pour se punir de ce qu'il considérait comme un manquement à la charité, la nuit suivante, il dormit sur la pierre où le pauvre avait dormi, refusant de s'abriter malgré le froid rigoureux de l'hiver.

Une autre fois, Yves avait distribué aux pauvres de Kermartin une fournée entière de pains. Il s'appropriait lui-même à prendre son repas quand se présenta un mendiant, dépeigné, presque hideux à voir. Yves pria le nouveau venu de s'asseoir à sa table et de partager sa propre écuelle. Vers le milieu du repas, dès qu'il fut un peu restauré, le pauvre se leva, gagna la porte. Au moment de sortir, il se retourna et dit, en breton, à son hôte : « Adieu, Yves, que le Seigneur soit avec toi ! »

Au même instant, le vieillard, qui était entré misérablement habillé, apparut resplendissant de beauté et vêtu d'une robe étincelante dont le reflet illumina toute la maison.

Quand Yves de Kermartin mourut le 19 mai 1303, aux premières clartés de l'aube, toute la Bretagne pleura. Ses funérailles furent triomphales. Les prêtres le portèrent sur leurs épaules sans prendre le temps de le placer dans un cercueil. Une foule innombrable suivit le funèbre cortège. Les porteurs étaient obligés de faire halte à chaque pas pour laisser le peuple baiser avec amour les pieds et les mains du mort. Dans l'église, on le dépouilla de son sur-

tout et de sa tunique pour l'ensevelir. La foule mit ses habits en lambeaux, car chacun voulait en garder un morceau comme relique. Après que le corps fut demeuré deux jours exposé au milieu de la nef, on l'enterra dans l'aile collatérale de la cathédrale, à l'endroit même où s'élève son cénotaphe.

De nombreux miracles s'opérèrent dès lors sur le tombeau, par l'intercession d'Yves. Au moment du consistoire, tenu le 4 juin 1331, pour la présentation au Pape, par l'évêque de Limoges, des procès-verbaux de l'enquête relative à la canonisation de saint Yves Hélor, réclamée « non seulement par la Bretagne, mais encore par le roi et la reine de France et l'Université de Paris », le volume contenant les déclarations recueillies par les commissions formait quatre-vingt une feuilles de parchemin cousues ensemble.

Ce ne fut cependant qu'en 1347, le 19 mai, que le pape Clément VI déclara que dom Yves Hélor de Kermartin « serait inscrit au catalogue des saints et honoré de tout le monde comme un saint ».

Bientôt, à côté des miracles reconnus, les légendes prirent naissance.

Suivant les uns, Yves était entré au ciel sans que saint Pierre s'en fût aperçu. Quand il s'en avisa, il le pria poliment de sortir, en déclarant

... « Q'aux gens de sa sorte

« Il n'avait, des élus, jamais ouvert la porte. »

Yves Hélor, bon procédurier d'après la conception populaire, objecta qu'il ne tiendrait

compte de cette mise en demeure que si elle lui était signifiée régulièrement par ministère d'huissier. Et, comme saint Pierre, malgré ses recherches, ne trouva pas un seul huissier dans le séjour des bienheureux, saint Yves resta en possession de sa place.

Suivant les autres, au moment où saint Yves se présenta à la porte du ciel, il y avait avec lui un grand nombre de religieuses.

— Qui êtes-vous ? demanda saint Pierre à l'une d'elles.

— Religieuse, répondit celle-ci.

— Allez d'abord faire un tour au purgatoire, reprit saint Pierre, nous avons déjà ici assez de religieuses.

— Et vous, dit saint Pierre à Maître Yves, qui êtes-vous ? que faisiez-vous sur terre ?

— Je suis Yves Hélor, j'étais avocat.

— Entrez tout de suite, s'écria le saint portier, des avocats, nous n'en avons pas encore un seul.

Cette dernière histoire se contait couramment au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Aussi, afin de protester contre la réponse prêtée à saint Pierre, un avocat célèbre de l'époque fit paraître, à Leyde, un petit livre établissant que plus de cinquante avocats étaient canonisés.

Dans l'esprit populaire, non seulement saint Yves est demeuré l'avocat des humbles, mais il est devenu le grand justicier, le redresseur de torts, le seul qui sache toujours découvrir la vérité et rendre des sentences inattaquables.

C'est à lui que recourent encore ceux qui n'ont pas confiance dans la justice des hommes, pour

vider leurs querelles, et qui le font juge de celles-ci, parce qu'il est « saint Yves le Véridique ».

Saint Yves le Véridique (ou de Vérité) avait, autrefois, sa chapelle en face de Tréguier, sur la rive droite du Jaudy, dans la commune de Trédarzec. C'est là qu'il rendait ses jugements. Ceux qui venaient lui demander audience frappaient à la porte de son oratoire, qu'ils ouvraient ensuite avec une clef qu'un fermier voisin leur prêtait en échange de quelques sous. Après avoir jeté une poignée de clous par la lucarne, ils pénétraient à reculons dans l'oratoire et en refermaient la porte. Ils allumaient alors un cierge, déposaient, en se signant, une pièce de monnaie aux pieds du saint, puis secouaient vigoureusement sa statue, pour attirer spécialement son attention.

Et voici la formule d'adjuration qu'ils prononçaient :

— O toi, le saint chéri de la vérité, je te voue un tel. Si le droit est pour lui, condamne-moi ; si le droit est pour moi, fais qu'il meure dans les délais rigoureusement impartis.

Ces délais atteignaient en général neuf mois. Mais ceux qui voulaient vouer un de leurs ennemis à saint Yves ne le faisaient pas eux-mêmes. Ils s'adressaient à des « voueuses » professionnelles, très au courant du rite à suivre. Pour que l'adjuration produisît tout ses effets, il était également indispensable que le « voué » trouvât et ramassât sur son chemin un objet, abandonné à son intention par celui qui réclamait justice contre lui.

L'Eglise a voulu mettre fin à ces pratiques

d'une orthodoxie par trop contraire au culte de saint Yves et aux principes catholiques. La statue a d'abord été enlevée de l'autel et remise dans le grenier du recteur de Trédarzec. L'autorité ecclésiastique a fait ensuite raser la chapelle. On n'en continue pas moins à venir, la nuit, mettre des cierges et prier sur l'emplacement de l'oratoire disparu. Car on démolit plus facilement un mur qu'on ne supprime une coutume bretonne.

Et pour établir que saint Yves n'a pas été satisfait de la disparition de la salle où il donnait ses audiences, on raconte, dans le pays de Trédarzec, qu'un soir le recteur « sacrilège » reçut au moment de se mettre à table, une étrange visite.

Trois hommes se présentèrent à la porte du presbytère, pour lui demander la permission de s'agenouiller devant la vraie statue de « saint Yves le Véridique ».

La servante, impressionnée par la mine peu rassurante des visiteurs, s'empressa d'aller prévenir le recteur. Celui-ci, ennuyé d'être dérangé pendant son repas, se leva cependant et vint jusqu'au seuil de sa demeure. Il se fit répéter l'objet de la visite, puis chassa les importuns en leur disant :

— Saint Yves n'a que faire de vos prières homicides.

— C'est bien, répondit froidement l'un des hommes. Puisque tu ne veux pas nous permettre d'entrer, nous t'assignons tous les trois devant saint Yves lui-même. Il te reste une nuit pour réfléchir. Demain, dimanche, ce n'est pas toi qui chanteras la grand'messe.

Les inconnus s'éloignèrent dans la direction de Tréguier et disparurent au sein de la nuit.

Quoiqu'il bravât, le recteur se sentit affecté par la menace. Il gagna sa chambre, fit sa prière et se coucha. La servante, de son côté, ne parvenait pas à s'endormir. Elle avait retenu la déclaration du vagabond et elle ne cessait de s'en répéter muettement les termes. Tout à coup, elle entendit dans l'escalier des bruits de pas, des pas lourds comme ceux des porteurs quand ils descendent un cercueil. Son cœur battit à se rompre ; puis le silence s'étant fait, elle parvint à s'endormir. Mais le lendemain matin quand, surprise de ne l'avoir pas vu et après avoir vainement frappé à sa porte plusieurs fois, elle entra dans la chambre du recteur, celui-ci ne donnait plus signe de vie.

---

## Les « Baliniers » de Kerjean

Le château de Kerjean forme avec les châteaux voisins de Kergounadec'h, qui est en Tréflaouénan, et de Kérouzéré, qui est en Sibiril, un véritable tryptique, mais il l'emporte en splendeur sur les deux autres.

D'ailleurs, il ne reste plus de Kergounadec'h que des pans de murs et des cheminées. Il fut incendié par la marquise de Molac elle-même, désireuse d'avoir auprès de son mari, qui guerroyait au loin et voulait qu'elle demeurât chez elle, un prétexte de quitter Tréflaouénan et de se rendre à la Cour.

C'est en 1560 que commencèrent les travaux de construction de Kerjean, qui est l'un des plus beaux spécimens que nous ayons en Bretagne du château à la française. Ces travaux, débutés par la chapelle et continués par les communs, durèrent assez longtemps. C'est ce qui explique la diversité des styles : le portique Henri III, les campaniles Henri IV et le corps du logis qui est presque du Louis XIII.

Le château de Kerjean appartenait à la famille Barbier, qui, bien que n'étant pas originaire de Léon, s'y était fixée, retenue par ses fonctions auprès des Rohan. C'est au xv<sup>e</sup> siècle qu'Yves Barbier, seigneur de Lesthoran, avait acquis ce domaine, dont le possesseur était tributaire du comte de Maillé, auquel il devait, tous les ans, porter à titre d'hommage un œuf placé sur un chariot traîné par quatre bœufs !

Kerjean n'était alors qu'un modeste manoir entouré de quelques bonnes terres. Yves Barbier eut de Marguerite de Kersulguen, sa femme, plusieurs enfants. Les deux aînés se nommaient Jean et Hamon. Hamon entra dans les ordres et devint chanoine de Léon, Nantes et Cornouaille, puis abbé commendataire de Saint-Mathieu-Fin-de-Terre. « Il s'arrangea, dit Charles Le Goffic, pour accaparer les plus beaux bénéfices de Bretagne : il n'en laissait passer aucun qui fût supérieur à 300 livres. » Il capitalisa tellement, comme on dirait de nos jours, que, si l'on en croit l'abbé Manet, à son décès « le Pape se demanda si tous les abbés de Bretagne étaient morts le même jour. »

Hamon Barbier n'avait qu'un but en thésaurisant de la sorte : mettre son neveu Louis Barbier, fils de Jean, dont la tutelle lui avait été confiée, à même de construire un « château aussi vaste que magnifique ».

Il eut cette grande joie de voir la réalisation de son rêve. Quand il mourut, les murs de l'enceinte, la chapelle, la galerie aux pilastres doriques et les beaux pavillons d'angle aux campaniles surperposés étaient déjà édifiés.

On avait prévu à l'intérieur des pièces immenses, des cheminées gigantesques, un escalier monumental, et aussi des réduits obscurs, des portes à hauteur d'estomac, et un curieux escalier à double révolution descendant dans les caves, véritable casse-cou pour ceux qui voudraient s'y aventurer sans le bien connaître. Les propriétaires, on le voit, étaient dominés par cette double préoccupation : établir une demeure de plaisance fastueuse et assurer, en

même temps, des moyens de défense intérieure. Ce n'était pas là une mesure inutile, car, pendant la Ligue et, plus tard, sous la Révolution, les cachettes et les réduits de Kerjean ne demeurèrent pas sans servir.

Les Barbier avaient fait entre temps établir leur noblesse. Ils n'y étaient pas parvenus sans peine. Les commissaires de la réformation des fiefs prétendaient qu'ils n'avaient aucun droit à se dire nobles. Mais, grâce à leur fortune, ils purent soutenir un procès long et onéreux, dont le jugement définitif leur donna gain de cause.

Au premier étage du château de Kerjean existe un caveau voûté, construit tout en granit, avec une seule fenêtre grillée par d'énormes barreaux de fer forgé et une cheminée carrée, au large foyer, par lequel il devait venir, quand le feu était allumé, plus de vent que de chaleur. Les murs sont froids et nus et la porte qui donne accès dans la pièce est en cœur de chêne cuirassé d'appliques de fer. C'est la pièce où Françoise d'appliques de fer. C'est la pièce où Françoise de Quellen, dame de René Barbier, en attendant le retour de son mari retenu à la Cour, enferma de trop empressés galants. Alfred de Musset a tiré de cette aventure l'une de ses plus jolies comédies, *Barberine*, en transportant au cœur de la Bohême des faits qui avaient eu pour cadre la Bretagne.

René Barbier s'était trouvé dans l'obligation de se rendre à la Cour pour présenter ses hommages à la Reine Régente. Redoutant, pour sa femme Françoise, les longueurs du voyage, tous deux avaient, d'un commun accord, décidé que René s'en irait seul à Paris. Au Louvre, le seigneur breton fut reçu avec tous les honneurs

dûs à son rang ; mais quand il vit dans quel milieu il se trouvait, parmi les aventuriers italiens et les cadets de Gascogne, il se réjouit fort de n'avoir pas exposé sa douce et fidèle Françoise à subir les libertés et les licences qui régnaient alors à la Cour de France. Cependant, l'orgueilleuse Catherine ayant appris que René était marié lui demanda pourquoi sa femme ne l'accompagnait pas. Était-elle laide, difforme, ou craignait-il qu'elle ne lui fût enlevée ?

Piqué au vif, René déclara que Françoise ne le cédait pas en beauté aux plus jolies femmes de Paris et que sa vertu était à l'abri de toute entreprise.

Les muguets et les fanfarons éclatèrent de rire devant l'affirmation de René. S'il avait autant de confiance dans la fidélité de sa femme, c'est, pensaient-ils, que celle-ci n'avait pas besoin de beaucoup se défendre contre les galants ou qu'elle était bien gardée par des verrous solidement tirés. Parmi le groupe des rieurs, se trouvaient quatre gentilshommes, connus de tout Paris pour l'audace souvent couronnée de succès dont ils faisaient montre vis-à-vis des femmes. Ils se nommaient : Belz, Bruc, Saint-Phar et Bombelles. Tous quatre déclarèrent avec fatuité qu'ils se chargeaient, en moins d'un mois, de venir à bout de la vertu de Françoise.

— Je veux bien me prêter à l'expérience, leur répliqua René. Partez pour Kerjean, et, dans un mois, je vous y retrouverai. Nous verrons alors, Messieurs, si vous avez aussi bien réussi que vous l'espérez. Dans la mesure compatible avec ma dignité, je favoriserai même votre en-

treprise en donnant à chacun de vous une lettre qui lui assurera chez moi l'accueil que l'on réserve ordinairement à des amis.

Des paris s'engagèrent aussitôt pour ou contre la fin heureuse de l'aventure... Belz paria son plus beau cheval, Bruc un diamant de grand prix, Saint-Phar tout le vin de sa récolte et Bombelles mille écus.

— Quant à moi, s'écria René Barbier, je suis prêt à mettre tout mon bien dans l'enjeu, tant je suis certain de ne point perdre.

Les quatre jeunes gens prirent en chœur la route de Morlaix, mais, dans cette ville, ils décidèrent de se rendre séparément chez Françoise Barbier. Quelques jours après, Bombelles déléguait au Louvre un messenger porteur d'un ruban bleu qui était celui dont Françoise se nouait les cheveux ; la semaine suivante, un autre courrier apportait, de la part de Saint-Phar, une épingle d'or, que René reconnaissait immédiatement pour être celle dont sa femme se servait pour attacher sa guimpe ; huit jours plus tard, Bruc envoyait à la cour une boucle des cheveux de Françoise et, à la veille de la fin du mois, un sachet adressé par Belz arrivait, contenant l'alliance de la jeune femme où étaient gravés, à l'intérieur, les chiffres enlacés des époux.

René avait accueilli les trois premiers envois sans sourciller, expliquant même leur venue par de plausibles raisons de confiance. Quand il vit la bague, il pâlit et trembla, non qu'il soupçonnât sa femme, mais parce qu'il redoutait qu'elle ne fût morte.

Cependant, tout le monde se demandait ce

qu'étaient devenus les quatre muguets et René, pensant bien qu'il ne connaîtrait la clef de l'énigme qu'en rentrant chez lui, obtint de la Reine, le mois écoulé, l'autorisation de regagner Kerjean.

La route de Paris à Bodilis lui parut à la fois bien longue et bien courte, car il se sentait le cœur en proie aux pires conjectures. Enfin, il arriva au bas de l'avenue et, bientôt à la porte de son château. Il jeta les rênes de son cheval à l'un de ses hommes, gravit rapidement le peron, et gagna la grande salle du premier étage où Françoise, en l'attendant, comme chaque jour, tournait son rouet en récitant son chapelet.

La jeune femme eut un cri de joie en apercevant René. Fronçant les sourcils, il demanda au contraire à sa dame d'expliquer les différents dons qu'elle avait pu faire à ses visiteurs successifs.

— Oh ! c'est très simple, répondit Françoise. Ces messieurs se sont présentés à moi, recommandés par vous, comme étant de vos amis. Dans votre lettre, vous me disiez de leur accorder tout ce que l'honnêteté permettait de ne pas leur refuser. Je leur ai donné, pour ne pas vous désobliger, tout ce que je croyais possible dans la limite des concessions permises. Quand ils ont eu obtenu : l'un mon ruban, l'autre mon épingle, le troisième ma boucle de cheveux, — qui, je m'en doutais, iraient vers vous — ils m'ont demandé de leur accorder chacun un entretien particulier. J'ai encore consenti et leur ai remis la clef d'une certaine chambre bien voûtée, avec une fenêtre fortement grillée, dans laquelle on ne pénètre que par une lourde porte qui ne

s'ouvre que du dehors. Tous quatre sont encore enfermés dans ce caveau, et, pour occuper leurs instants et rattraper le temps qu'ils m'ont fait perdre, je les emploie à filer du *balin* (étoupe). Ils ont beau faire et beau dire, je les ai prévenus qu'ils ne recouvreraient leur liberté que le jour où vous voudriez bien la leur rendre.

Ce disant, Françoise conduisit René vers les quatre larrons d'honneur qui, en le voyant, le saluèrent comme un sauveur et de bonne grâce le reconnurent pour le vainqueur du pari qu'ils avaient eu la fatuité de lui tenir.

L'aventure, dont on a fait en Bretagne le dicton :

« Ar c'hoent euz an incardeuret  
A zo bet e Kerian savet (1). »

obtint à Paris, dès qu'elle y fut connue, le plus vif succès et valut à René Barbier d'être créé chevalier de l'Ordre et gentilhomme de la Cour, puis, en 1618, par lettre patente, élevé au marquisat.

Ce fut l'apogée de la fortune des Barbier. Les descendants de René et de la vertueuse Françoise ne leur ressemblèrent pas. Ils ne tardèrent pas à gaspiller non seulement leurs biens, mais encore le patrimoine d'honneur qu'ils en avaient reçu.

---

(1) Le premier des baliniers, c'est à Kerjean qu'il fut élevé.

## Le Temple de Lanleff

---

Au sommet d'un plateau schisteux qui domine la vallée du Leff (le ruisseau des Pleurs) le petit bourg de Lanleff groupe autour de son clocher massif les pignons de ses anciens convents. Le pays est à l'écart des routes fréquentées. Il faut quitter le chemin de grande communication qui va de Plouha à Paimpol pour le trouver. Le promeneur non prévenu suivrait ce chemin sans s'arrêter dans ce village qui lui paraîtrait le plus banal de toute la Bretagne. Il aurait cependant passé tout auprès du plus extraordinaire édifice qui soit sur le sol d'Armor : une église circulaire, malheureusement ruinée, dont la construction semble remonter à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et que l'on appelle le Temple de Lanleff.

Ses pierres se nuancent de teintes délicates où s'harmonisent le rose et le vert de gris ; son architecture est un mélange de toscan et de roman ; ses arcades avec leurs pierres bigarrées font, d'autre part, songer aux mosquées arabes ou aux alcazars d'Espagne.

Sur le sol gît le chevet d'une croix de schiste dont le pied a dû servir à la construction de la maison voisine, à moins qu'il ne soit devenu la margelle de la fontaine qui se trouve en avant de la porte du Temple.

Cette fontaine a été le témoin d'un odieux marché : une mère, que la misère avait sans doute rendue folle, décida, certain jour, de

vendre, pour une pièce d'or, son enfant au diable. Elle donna rendez-vous à ce dernier entre le Temple et la Fontaine. Défiante, elle exigea que l'argent lui fût versé d'abord. Le diable n'avait pas plus de raison de se montrer confiant. Il plaça donc la pièce d'or sur la margelle et exigea que l'enfant fut mis à côté. L'échange transactionnel se fit dans ces conditions, mais, quand la mère indigne voulut prendre la pièce d'or, elle s'aperçut que celle-ci avait marqué la pierre de la fontaine d'une profonde empreinte.

Et l'on vous montre encore aujourd'hui la preuve du sacrilège.

## Nicolazic

---

Le culte de sainte Anne existait en Bretagne dès le VI<sup>e</sup> siècle, mais il était tombé dans l'oubli, à la suite de la destruction, en l'an 699, de l'unique chapelle bâtie en Armorique en l'honneur de l'aïeule du Christ. Cette chapelle se trouvait dans une pièce de terre appelée le Bocenno, près du village de Keranna, dans la paroisse de Pluneret, à une lieue d'Auray, dans le diocèse de Vannes.

Un laboureur de l'endroit, du nom de Nicolazic, s'était servi des pierres de l'oratoire ruiné pour construire une grange. C'est l'un de ses descendants, Yves Nicolazic, qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, par la découverte, dans un champ, de la statue miraculeuse de sainte Anne, réveilla pour toujours la dévotion abolie depuis près de mille ans.

C'était, a dit un de ses biographes, « un homme de bien, pieux, charitable, de bon sens et qui était l'exemple et l'arbitre de tout le voisinage ». Frappé par le nom même du village de Keranna, auprès duquel il habitait, il s'était, peu à peu, pris d'affectueuse pitié pour la Mère de la Vierge. Bientôt des visions et des apparitions le fortifièrent dans sa dévotion. A plusieurs reprises, la nuit, sa maison s'illumina d'une vive lumière produite par une chandelle de cire que tenait une main invisible. D'autres fois, quand il rentrait tard à son logis, cette même chandelle

allumée marchait devant lui sans que le vent agitât sa flamme ; enfin, un matin, avant le lever de l'aurore, alors qu'il conduisait ses bœufs à la source où l'on a, depuis, bâti la belle fontaine de sainte Anne, il aperçut venant vers son beau-frère et vers lui-même, une dame d'un aspect vénérable, habillée d'une robe de toile de fin lin très blanche, environnée d'une si grande clarté que l'on voyait tout le paysage environnant, comme en plein jour.

Les apparitions se multiplièrent à dater de ce moment, tantôt devant la fontaine, tantôt sur la maison ou dans la grange. Anne se présentait toujours majestueuse et magnifiquement vêtue, un flambeau à la main et donnant l'impression de se tenir sur un nuage.

Une nuit qu'il dormait dans sa grange, Nicolazic revit l'aïeule et celle-ci lui parla dans le langage du pays :

— Je suis Anne, mère de Marie, lui dit-elle. Va trouver ton recteur de ma part et dis-lui que, dans la pièce de terre que vous appelez Bocenno, il y a eu autrefois, bien avant que le village n'existât, une chapelle qui m'était dédiée. Voilà neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle est ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie et je te charge de ce soin.

Déjà, Nicolazic avait parlé au recteur des apparitions d'Anne. Celui-ci l'avait raillé et traité de visionnaire. Par crainte d'être rabroué encore, il n'osa rien rapporter des paroles qu'il avait entendues. La sainte lui apparut de nouveau, le consola, dissipa ses craintes et lui réitéra son commandement.

Nicolazic obéit. Il dit en se confessant tout ce

qu'il avait vu et entendu. Le recteur ne voulut pas plus le croire que les autres fois. Il le qualifia d'extravagant, lui assurant que des révélations ne pouvaient être faites par des saints à des gens de sa sorte. La nuit suivante, Nicolazic, désespéré, ne dormit pas. Anne se présenta encore à lui et, le trouvant attristé, elle ranima son courage, l'avertit de ne rien craindre et qu'il verrait avant peu les marques de sa protection. Le pauvre laboureur s'enhardit à répondre :

— Bonne maîtresse, comment pourrai-je être cru, quand je dirai qu'il y a eu une chapelle en ce lieu où je n'en ai jamais vu, et où il n'en reste point même de trace ? Et puis, qu'est-ce qui fournira les frais de ce bâtiment ?

La sainte le rassura :

— Ne t'en mets pas en peine, lui dit-elle. Fais seulement ce que je te dis. Tu auras de quoi le commencer et il se trouvera, non seulement de quoi l'achever, mais aussi pour faire bien d'autres choses au grand étonnement du monde.

Ces affirmations inspirèrent une telle confiance à Nicolazic, qu'il n'hésita pas à aller retrouver son recteur. Celui-ci le reçut plus mal que précédemment, le menaçant même, s'il continuait à « s'amuser de rêveries et d'imaginaires ridicules » de lui interdire l'entrée de l'église et l'usage des sacrements et même, s'il venait à mourir, la sépulture en terre bénite.

Nicolazic confia sa peine à son ami Lazulit et à un gentilhomme, M. de Kermadiou-Liscoet. Tous deux le conduisirent chez les capucins d'Auray qui, sans mettre positivement sa parole en doute, gardèrent vis-à-vis de lui une prudente réserve.

Une fois de plus, Anne apparut à Nicolazic.

— Ne crains rien, lui répéta-t-elle, tu triompheras bientôt de tes adversaires. Rends-toi à Bocenno, demain soir. Tu verras le sol s'illuminer dans une partie du champ. Creuse alors dans la terre et tu trouveras une statue de moi, qui est celle de la chapelle disparue. Si l'on ne veut pas t'aider, entreprends toi-même le bâtiment de la nouvelle église. Rien ne te manquera. Aie confiance. D'ici peu, il y aura en ces lieux affluence de monde qui viendra m'honorer.

Le lendemain matin, Guillemette Le Roux, femme de Nicolazic, trouva sur sa table, au lieu même où son mari avait vu auparavant une main et un cierge allumé, douze quarts d'écu, monnaie de France, dont quelques-uns étaient de l'an 1615 et d'autres de date inconnue, marqués à divers coins, avec des lettres que personne ne pouvait expliquer.

M. de Kermadiou, mis au courant de ces événements, conseilla à Nicolazic de ne pas se rendre seule à Bocenno quand il irait pour y découvrir l'image. Il l'engagea ensuite à montrer aux capucins d'Auray l'argent que sa femme avait trouvé. Ceux-ci l'interrogèrent pendant deux heures avec tant d'importunité que le pauvre Nicolazic en perdit la parole de fatigue. Il passa en revenant chez M. de Kerloguen, seigneur propriétaire de Bocenno, qui, en apprenant les projets du laboureur, promit de lui donner l'emplacement nécessaire à la construction de la chapelle, si, toutefois, c'était vraiment la volonté de sainte Anne.

La nuit venue, c'était le 8 mars, Anne se présenta encore devant Nicolazic.

— Viens, lui dit-elle, appelle tes amis et rends-toi à Bocenno.

Quelques instants plus tard, il y avait, sur la route, Louis Le Roux le beau-frère de Nicolazic, Julien Lazulit son ami, Jean Tanguy et François Lucas, Jean Le Bloënnec et d'autres encore, parmi lesquels le seigneur de Bocenno et M. de Kermadiou.

La chandelle de cire allumée marchait devant eux et ne s'arrêta qu'à l'endroit où l'image était cachée. C'était dans un champ de seigle, déjà tout vert, puisqu'on approchait du printemps. Louis Le Roux, à la demande de Nicolazic, donna dans le sol quatre ou cinq coups de hoyau. Il sentit bientôt une résistance. L'un des assistants alla chercher un tison enflammé pour allumer un cierge bénit. A sa lueur, Nicolazic tira du sol une statue de bois, toute boueuse et défigurée par l'humidité. Elle mesurait environ trois pieds de haut. Bien que ses traits fussent grossiers, toutes les personnes présentes reconnurent l'image de sainte Anne.

Le recteur n'était pas encore convaincu du miracle. Il dit tout net à Nicolazic qu'il n'était qu'un impie, ou un homme abusé par le démon. Les capucins d'Auray eux-mêmes déclarèrent qu'avant de songer à construire des chapelles neuves, mieux vaudrait réparer celles qui étaient en mauvais état, faute d'entretien.

Or, le lendemain de cette découverte, un fâcheux accident parut propre à autoriser toutes les suppositions et même à laisser croire qu'il s'agissait d'une vengeance céleste : la grange que l'ancêtre de Nicolazic avait construite avec les pierres de la vieille chapelle fut dévorée par

le feu. On ne put l'éteindre, quelque quantité d'eau qu'on y jetât. Cependant, chacun put constater que le feu n'avait rien gâté des récoltes qui se trouvaient dans la grange.

Le bruit de ces divers événements se répandit rapidement dans toute la région d'Auray.

On a su depuis qu'ils furent connus très au loin en Bretagne, la nuit même de la découverte de la statue. Les gens de Pluneret, pendant plusieurs jours, entendirent comme le bruit d'un grand concours de peuple, qui allait et venait sans que cependant il parût personne. Ceux qui ont cherché à expliquer la chose ne l'ont pu faire qu'en supposant que ces visiteurs invisibles étaient des pèlerins défunts, qui, de leur vivant, malgré leur désir, n'avaient pu venir visiter sainte Anne.

Mais trois ou quatre jours après des pèlerins vivants arrivèrent en affluence. Il y en eut des milliers et des milliers. Ce que voyant, Jean Le Bloënnec, l'un de ceux qui avaient assisté à la découverte de l'image, alla prendre chez lui un escabeau et un plat d'étain, pour recueillir les offrandes que les pèlerins, à profusion, jetaient aux pieds de la statue retrouvée.

Le recteur, en apprenant la chose, résolut d'intervenir. Il envoya son vicaire, dom Jean Tominec, avec des ordres formels. Le vicaire renversa l'image qu'on avait recouverte d'une nappe blanche, jeta d'un coup de pied l'escabeau et le plat par terre, réprimanda nettement Nicolazic, défendit aux pèlerins d'ajouter foi à ses impostures, les exhorta à s'en retourner dans leurs maisons et commanda à ses paroiss-



siens eux-mêmes de se retirer, sous peine d'être à Pâques renvoyés sans absolution.

Les pèlerins n'en continuèrent pas moins de venir en foule au Bocenno et d'y apporter des offrandes, que Nicolazic ramassa et garda précieusement, sans prélever un sou pour lui.

L'image de sainte Anne demeura ainsi exposée à l'air jusqu'au 3 mai 1625. Les paysans de Keranna lui dressèrent alors une cabane couverte de genêts pour l'abriter.

Aussitôt, un grand revirement se fit dans l'esprit du recteur de Pluneret et des capucins d'Auray. Ils comprirent que Nicolazic n'avait pas menti et firent un long rapport à l'évêque de Vannes pour lui demander d'autoriser, avec les offrandes recueillies, la construction d'une chapelle qui serait dédiée à l'aïeule du Christ. Cette chapelle fut inaugurée l'an suivant, le 26 juillet, jour de la fête de sainte Anne et ce fut le recteur de Pluneret qui y célébra la première messe. Les pères capucins ne tardèrent pas à construire autour d'elle un grand monastère dont certaines parties existent encore. En l'an 1639, le roi Louis XIII leur fit don d'une relique notable de sainte Anne. Elle fut amenée processionnellement depuis Auray. Nicolazic marchait en tête de la procession portant une bannière.

Nicolazic mourut, à l'âge de soixante-trois ans, le 12 mai 1645. Il affirma au seuil de la tombe que tout ce qu'il avait dit était vrai. Il expira après avoir baisé avec une grande tendresse les pieds de l'image qu'il avait découverte. On l'enterra au lieu même d'où il l'avait tirée.

Le pèlerinage de sainte Anne d'Auray devint l'un des plus florissants de Bretagne. On s'y rend de tous les coins du monde entier. La Révolution désaffecta la chapelle et la vendit. Le culte fut défendu, mais se poursuivit clandestinement. L'image miraculeuse, après avoir été cachée à Auray pendant la Terreur, finit par y être découverte, brisée et brûlée. Un morceau de la figure échappa à la destruction. On le voit encore dans le piédestal de la nouvelle statue.

L'église, heureusement conservée, fut rachetée à l'époque du Concordat et recommença à revoir la foule des pèlerins. La basilique actuelle, de plus vastes proportions, a été reconstruite de 1866 à 1873.

## Les Légendes du Faouët

---

C'est à l'intérieur de la Bretagne qu'il faut aller, si l'on veut avoir une idée de ce qu'était jadis la Celtie.

Entre les coteaux vêtus d'arbres rabougris se creusent des combes profondes qui servent de lit à des eaux vives et torrentueuses. Dans les landes, les ajoncs sont toujours en fleurs et les bruyères forment de magnifiques tapis teintés d'améthyste. Des sapins lèvent leurs fûts noirs, aux branches tombantes frangées d'aiguilles, d'un vert tendre. De ci, de là, pointent des roches schisteuses qui jaillissent du sol comme des menhirs. Au croisement des routes, se dressent des croix de pierre qui supportent des Christs primitifs au corps torqué par la souffrance physique et, sur les mamelons entourés d'arbres, s'agenouillent des chapelles aux portails chargés de sculptures évocatrices de fruste beauté.

On éprouve notamment cette impression dans la calme région du Faouët où le paysage est vraiment un état d'âme, car il s'enveloppe d'une atmosphère de passé et de traditions.

Les gens du pays, pour peu qu'on sache les interroger, vous confient facilement ce qu'ils ont eux-mêmes appris de leurs aïeux. Ils expliquent toujours par quelque histoire merveilleuse ce qu'ils ne sauraient concevoir naturellement.

Au Faouët on vous dira notamment que la

bruyère symbolise la hiérarchie ecclésiastique : elle est noire au début de l'année, comme la soutane d'un abbé ; elle est violette au printemps comme la robe d'un évêque ; plus tard elle devient rouge comme la pourpre cardinale, enfin, avant de disparaître, quelques-uns de ses brins blanchissent et font songer au manteau du pape.

Lorsqu'après avoir visité la chapelle Saint-Fiacre, qui possède « trois clochers (1), deux sans cloches » ainsi qu'un admirable jubé en bois sculpté, on se rend à la chapelle Saint-Nicolas, on franchit l'Ellé et l'on aperçoit des rochers de quartz blanc, qui semblent un amoncellement de neige au milieu des ajoncs : *c'est la sachée du diable*.

Maître Satan avait en effet promis au comte de Pontcalleck, en échange de son âme, de lui élever, dans la nuit, un château pour remplacer la forteresse que ses ennemis venaient de détruire. Tout devait être terminé avant que le chant du coq n'annonçât le lever prochain de l'aurore. Satan s'en fut au loin quérir les plus jolies pierres qu'il pût trouver. Comme il revenait vers Pontcalleck, avec la certitude de pouvoir tenir ses engagements, il entendit, tout à coup, retentir un éclatant cocorico. Sa surprise fut telle qu'il lâcha le sac renfermant les pierres et celles-ci formèrent sur le flanc du coteau la coulée que l'on voit encore (2).

---

(1) Trois clochers deux cents cloches, en jouant sur les mots.

(2) Dans la vallée du Daoulas, qui va de Laniscat à Bon-Repos, existe une tradition qui se rapproche beaucoup de

A la vérité, c'était saint Guénolé qui, pour jouer un tour à Satan, avait imité le cri du coq.

La chapelle Saint-Fiacre a été construite en même temps que l'église de Kernascléden, véritable joyau de granit « qui brille comme une rose au milieu des landes vannetaises ».

Les ouvriers étaient nombreux sur les deux chantiers, mais à beaucoup d'entre eux les outils faisaient défaut. Les anges qui présidaient à l'édification se rendirent compte que tout pouvait s'arranger avec une meilleure répartition du labeur. Pourquoi les uns ne travailleraient-ils pas pendant le repos des autres ? Les ouvriers, consultés, acceptèrent, tout en faisant remarquer que le résultat ne changerait guère, tant que les outils seraient insuffisants. D'autre part, la distance entre les deux chantiers était trop grande pour que les mêmes outils pussent simultanément servir. Les anges déclarèrent alors qu'ils transporteraient eux-mêmes les outils d'un chantier à l'autre. Et c'est ce qui permit à la chapelle de Kernascléden d'être consacrée dès 1443.

La construction de la chapelle Sainte-Barbe à l'endroit où elle se trouve — dans un lieu si étroit que le sanctuaire ne comporte pas de nef et n'a qu'un chœur minuscule et des transepts — est l'accomplissement d'un vœu.

---

celle-ci. Les arêtes schisteuses qui jaillissent de toutes parts entre les touffes d'ajoncs seraient tombées du tablier où les tenait la grand'mère du Diable. Avant la fin du monde, toutes ces pierres seront transportées à dos de mulets aux fourneaux des Forges, pour en faire de la chaux.

Le seigneur Jehan de Toulbodou était grand chasseur devant l'Éternel. Un jour qu'il poursuivait une biche, il fut surpris par un orage épouvantable. Le vent soufflait en bourrasque abattant les arbres. Un chêne séculaire déraciné se coucha sur le sol. Des éclairs zébraient le ciel noir d'où tombait une pluie diluvienne qui transformait les moindres ruisseaux en torrents. Des blocs énormes se détachaient du flanc de la montagne et roulaient au fond des vallons. Jean de Toulbodou attachait un culte très pieux à Sainte Barbe. Dans un élan de foi, il se prosterna. Il fit vœu à genoux, si le rocher, qui semblait devoir l'écraser ne le tuait pas, d'édifier une chapelle à sa protectrice. Le rocher s'arrêta court et demeura suspendu au-dessus de l'abîme.

La même année Jehan de Toulbodou entreprit — c'était en 1542 — la construction de l'édifice. Il voulut tout d'abord, dit encore la tradition, l'élever sur le faite de la colline, mais les travaux exécutés le jour étaient, la nuit, anéantis par une force surnaturelle. Il dut se résigner à construire la chapelle sur le lieu même où le vœu avait été formulé.

La chapelle de Sainte-Barbe est, elle aussi, une pure merveille. De hautains rochers l'entourent et un escalier à double révolution permet de s'y rendre.

## Le Mur qui saigne

Pendant un quart de siècle, de 1341 à 1365, une guerre intestine mit la Bretagne à feu et à sang. La cause de cette guerre était la rivalité entre Charles de Blois et Jean de Montfort qui, tous deux, prétendaient avoir des titres à la succession du Duc Jean III. Deux partis se formèrent parmi les seigneurs et le peuple. Jean de Montfort, Charles de Blois furent tour à tour faits prisonniers. Leurs femmes : Jeanne de Montfort, appelée par ses compagnons de combat Jeanne La Flamme, à cause de sa bravoure, et Jeanne de Penthièvre, dite Jeanne la Boiteuse, poursuivirent la lutte qui devint ainsi la guerre des deux Jeannes.

Après de nombreux sièges et combats, des trêves et des reprises au cours desquels les belligérants firent appel, l'un à l'Angleterre, l'autre à la France, Charles de Blois et Jean de Montfort, fils de Jeanne la Flamme, n'ayant pu se mettre d'accord sur les bases d'un traité, décidèrent de livrer une bataille définitive. Celle-ci eut lieu le 23 septembre 1364 dans la plaine d'Auray. Charles, qui n'avait pas voulu tenir compte des conseils de Duguesclin, se laissa entraîner dans les rangs de ses ennemis. Il reçut un coup de dague qui lui traversa la gorge. Il n'eut, avant d'expirer, que le temps de prononcer *Domine Deus*. Jean de Montfort fut alors reconnu comme seul et unique Duc de

Bretagne, sous le nom de Jean IV. La postérité l'a surnommé Le Conquérant.

Or, Jean de Montfort, après la mort de Charles de Blois se croyait poursuivi inlassablement par le spectre de ce dernier. Il le voyait partout. En 1368, il se rendit à Dinan et reçut l'hospitalité chez les Cordeliers. Ceux-ci avaient été jadis comblés de dons par Charles de Blois et lui gardaient une pieuse mémoire. Soudain, Jean IV, en entrant à l'église, aperçut sur le mur le portrait de Charles de Blois, représenté en chevalier avec une cotte d'armes de Bretagne et à genoux devant saint François. Le duc, gêné par cette vue, demanda aux moines d'effacer le portrait. Les religieux n'osèrent s'y refuser et firent blanchir le mur.

Mais, bientôt, voici que de l'endroit où, sur le tableau, devait se trouver le cœur de Charles, le sang jaillit à flots. Toute la ville accourt pour constater cet événement prodigieux. Des Anglais, mêlés à la foule, et voulant paraître moins crédules qu'elle, accusent les moines de supercherie et de chercher par cette ruse à entretenir la superstition parmi le peuple. Ils examinent l'endroit d'où jaillit le sang et donnent dans le mur des coups de couteau pour s'assurer si quelque vessie n'y est pas dissimulée. Leurs recherches sont vaines et ne servent qu'à confirmer le prodige. Ce que voyant, Jean IV s'empressa de quitter Dinan.

---

## La Lune de Landerneau

---

Il est bien difficile de savoir quels événements exacts ont donné naissance à cette expression : « *La Lune de Landerneau* » et fait que la cité, fondée au VII<sup>e</sup> siècle par Tinidor, plus tard évêque de Léon, est, tout au moins de nom, connue dans le monde entier.

Les Landerneens eux-mêmes ne sont pas très fixés sur ce point. La vérité est que la légende, si légende il y a, repose sur des données historiques assez discutables.

Les princes du Léon, très fiers de leur puissance, avaient dans leurs armes : le lion, roi des animaux ; le saumon, roi des poissons ; le dragon, roi des reptiles, et le soleil, roi des astres.

L'un des seigneurs du Léon, à sa mort, ne laissa qu'une héritière qui épousa un membre de la famille de Rohan. Ce dernier, qui prit à son tour le titre de Prince du Léon, ne conserva dans ses armes que le soleil. Pour que son blason se vit de très loin, il fit placer, au fronton de son palais de Landerneau, un disque doré qui mesurait près de trois pieds de diamètre. Ceci se passait à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou au début du XV<sup>e</sup> siècle.

Quand, plus tard, Louis XIV prit le soleil pour emblème de sa puissance, le seigneur de Rohan descendant du précédent, désireux de marquer sa déférence au roi de France, remplaça dans ses armes le soleil par la lune.

Celle-ci était représentée par une figure ronde et bouffie, telle qu'on a coutume de la dessiner dans les images populaires. Les habitants de Landerneau se montrèrent fort mécontents de cette substitution et prirent l'habitude de dire : « Nous avons le soleil de Léon, il ne nous reste plus que la lune de Landerneau. »

L'habitation du seigneur de Rohan devint, au cours des ans qui suivirent, la maison de la cité. La municipalité résolut un jour de faire disparaître du faite de son hôtel le fameux disque qui représentait la lune. C'était une opération difficile, car l'immeuble était en mauvais état et personne ne voulait s'y risquer.

« Or, rapporte M. Urschelier, il y avait vers cette époque, dans une maison coquette de Landerneau, une jolie veuve possédant une belle fortune et une fille unique non moins jolie ; c'était plus qu'il n'en fallait pour faire tourner la tête aux trois quarts des jeunes gens de la ville. Aussi, depuis de longs mois, voyait-on se diriger vers la maison de cette veuve, une véritable procession de baz-valans, négociateurs ou négociatrices qui se présentent aux parents de la jeune héritière dont ils ont mission de solliciter la main.

« A force de supplications, la jeune fille finit par autoriser un de ces prétendants à faire sa demande officielle. Mais, quand le jeune amoureux se présenta en personne chez la mère, celle-ci l'éconduisit sèchement en lui déclarant qu'à moins de décrocher la « lune » il n'aurait pas sa fille.

« Loin de se laisser décourager par cette parole désobligeante, le chevalier galant vit

dans cette déclaration ferme et catégorique le gage assuré de son prochain triomphe, car il était de ceux qui ne croient pas aux difficultés insurmontables en matière amoureuse. Il pensa toute la nuit au moyen de parvenir à ses fins, et, dès le lendemain, son plan était définitivement arrêté. Il alla trouver un petit ramoneur, lui remit une burette d'huile, quelques chiffons et ses instructions. Le même jour et les jours suivants, les habitants de Landerneau purent remarquer, matin et soir, un petit diablotin, agile comme un singe, qui grimpait jusqu'au disque représentant la lune, puis redescendait vivement par où il était venu ; c'était le petit ramoneur chargé d'arroser d'huile les boulons du disque, soigneusement ensuite emmaillotés.

« Après une vingtaine de pansements, les écrous furent suffisamment humectés pour que le jeune amoureux pût les dévisser sans trop de peine, ce qu'il fit, à la grande joie de tout Landerneau, sans même en excepter la jolie veuve, qui, fidèle à ses engagements, lui accorda la main de sa fille. Un mois après, le mariage fut célébré dans l'église de Saint-Houardon, au milieu d'une affluence considérable, puis le jeune ménage s'installa en maître dans cette maison, d'où, peu de semaines auparavant, il avait été si brutalement éconduit. Ajoutons que le jeune couple vécut heureux en dépit de quelques explications un peu vives entre gendre et belle-mère, au cours desquelles celle-ci ne manquait jamais de dire : « C'est égal, si j'avais pu supposer que vous fussiez si habile, j'aurais stipulé que, pour avoir ma fille, il vous

aurait fallu décrocher la « lune »... mais avec les dents. »

Il existe une autre version, plus connue, pensons-nous, que celle qui précède :

Le sommet du clocher de l'ancienne église Saint-Houardon était surmonté d'un disque en métal figurant une lune.

Certain gentilhomme de Landerneau qui se trouvait à la cour de Louis XIV, alors qu'il se promenait de nuit dans les jardins de Versailles, fut interpellé par un autre gentilhomme qui, en lui montrant la lune alors dans tout son éclat, lui dit :

— Admirez, mon cher Comte, la beauté de la lune.

— Oh ! répliqua notre gentilhomme, celle de Landerneau est plus grande et plus belle.

Comme on ne comprit pas qu'il faisait allusion au disque de métal argenté qui servait de girouette au clocher de chez lui, la réponse du gentilhomme fut, pour la cour, l'occasion de gorges chaudes.

Voici enfin une troisième explication :

« Landerneau possédait autrefois une juridiction seigneuriale très importante, moins importante cependant que la juridiction royale, qui avait son siège à Lesneven et qui éclairait du soleil de la justice une très grande étendue du pays.

« De son côté, la juridiction seigneuriale de Landerneau répandait aussi avec éclat les rayons de sa justice dans tous les environs, mais avec un éclat moindre toutefois, ce qui la faisait comparer, par la foule, à la lune, par

rapport au brillant soleil de Lesneven. D'où l'on disait : « Quand on se rend de Landerneau à Lesneven, on a le soleil en face et la lune derrière soi. »

En terminant, rapportons cet autre dicton aussi populaire que celui qui a trait à la lune : « Il y aura du bruit dans Landerneau. »

Autrefois, dans certains cantons de Bretagne, quand une veuve se remariait, on organisait un « charivari ». Le soir des noces, les jeunes gens du pays défilaient par les rues en promenant des mannequins qui représentaient les mariés. Cette promenade se faisait au son d'une musique hétéroclite de chaudrons et de casseroles, frappés à coups de baguettes ou de pierres. On chantait également des refrains adaptés aux circonstances. Nulle part la cérémonie n'atteignait en burlesque le charivari landerneen. Aussi, chaque fois qu'un mariage de veuve avait lieu dans l'ancienne capitale féodale du Léon, les gens s'abordaient-ils tout réjouis en se confiant :

« Il y aura du bruit dans Landerneau. »

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

- Arthur LE MOYNE DE LA BORDERIE : Histoire de Bretagne.
- HERSART DE LA VILLEMARQUÉ : Barzaz-Breiz. — Légende Celtique.
- Anatole LE BRAZ : Au pays des Pardons. — La Terre du Passé.
- Charles LE GOFFIC : L'Ame Bretonne.
- Emile SOUVESTRE : Le Foyer Breton. — Les Derniers Bretons.
- Jacques BOULANGER : L'Histoire de Merlin l'Enchanteur. — Les enfances de Lancelot.
- Dom LOBINEAU : Vie des Saints de Bretagne.
- Benjamin JOLLIVET : Les Côtes-du-Nord.
- Ernest RENAN : Souvenirs d'enfance et de jeunesse.
- Sigismond ROPARTZ : Vie de Saint Yves.
- Charles CHASSÉ : Le pays du Roi Arthur en Bretagne.
- Tanguy MALMANCHE : La Vie de Salaün, qu'ils nommèrent le Fou.
- Charles LE MAOUT : Bibliothèque bretonne.
- DELOURMEL : Histoire anecdotique de Brest.
- LE MONNIER : Guingamp, Avaugour et Penhièvre.
-

## Table des Matières

---

PRÉFACE .....	i à ix
Fracan, Righall et Brioc.....	1
La Ville d'Ys.....	7
Pied d'Airain et Main d'Argent.....	15
Saint Ronan .....	23
Les larmes de saint Sieu.....	32
Où la terre devient de l'or.....	33
Le saut de saint Valay.....	36
Le Dragon de l'Elorn.....	37
Le saut de saint Michel.....	40
Le Torrent silencieux.....	41
Le Mariage blanc du Prince Efflam.....	43
Les deux Aveugles.....	48
Autour du château de Brest.....	49
L'Assignation devant Dieu.....	54
Saint Hervé l'aveugle.....	59
La Hunaudaye.....	66
Saint Pol-de-Léon.....	71
Le Clocher de Tréguier.....	78
Les ânes de saint Suliac.....	83
Triphine et Conomor.....	85
Dans l'île de Bréhat.....	103
La Forêt de Brocéliande.....	107
Morvan Lez-Breiz.....	133
Le Méchant Clerc de Rohan.....	143
Le Bon Repos.....	149
Salaün ar Foll .....	151
Les Macles d'Or.....	158
Monsieur saint Yves.....	161
Les « Baliniers » de Kerjean.....	186
Le Temple de Lanleff.....	193
Nicolazic .....	195
Les Légendes du Faouët.....	205
Le mur qui saigne.....	209
La lune de Landerneau.....	211
Bibliographie .....	217

---

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 5 JANVIER 1941, A SAINT-BRIEUC

SUR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ " LES PRESSES BRETONNES "

POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS L. AUBERT

SAINT-BRIEUC



LES PRESSES BRETONNES  
SAINT-BRISUC